

UNIVERSITÉ DE PARIS

FACULTÉ DES LETTRES

LE COMTE de GOBINEAU AU BRÉSIL

THÈSE

présentée à la Faculté des Lettres de
l'Université de Paris, pour obtenir
le grade de Docteur ès-lettres

PAR

Georges RAEDERSTOERFFER

Licencié ès-lettres

NOUVELLES ÉDITIONS LATINES

(FERNAND SORLOT)

21, Rue Servandoni, Paris-6^e

1934



Digitized by the Internet Archive
in 2026

UNIVERSITÉ DE PARIS

FACULTÉ DES LETTRES

LE COMTE de GOBINEAU AU BRÉSIL

THÈSE

présentée à la Faculté des Lettres de
l'Université de Paris, pour obtenir
le grade de Docteur ès-lettres

PAR

Georges RAEDERSTOERFFER

Licencié ès-lettres

NOUVELLES ÉDITIONS LATINES

(FERNAND SORLOT)

21, Rue Servandoni, Paris-6^e

1934

Vu le 13 Juillet 1934,
Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,
Signé: H. DELACROIX.

Vu
et permis d'imprimer
Le Recteur de l'Académie
de Paris,
Signé: S. CHARLÉTY.

LE COMTE de GOBINEAU
AU BRÉSIL

INTRODUCTION

Le Comte de Gobineau fût, durant dix-huit mois, d'Avril 1869 à Mai 1870, ministre de France près de la Cour de D. Pedro II, Empereur constitutionnel du Brésil. A peine en possession de son nouveau poste, il déclarait « que Christophe Colomb était un grand misérable », et qu'il ne voyait pas « de quoi il allait se mêler de découvrir le nouveau monde (1) ». Presque à la fin de son séjour en Amérique du Sud, il revenait encore sur « la mauvaise action de cet animal de Christophe Colomb », et il ajoutait même: « Quand j'aurai de l'argent j'élèverai une statue à l'Inquisiteur qui voulait brûler ce monstre; mais, au nom du ciel, pourquoi n'a-t-on pas laissé faire ce galant homme (2) ? »

Gobineau n'a pas dissimulé qu'il ne se plût point au Brésil, et, malgré l'amitié du souverain, à laquelle il restera fidèle jusqu'à la fin de sa vie, « cette campagne du Brésil, confessa-t-il, aura été pour lui de beaucoup la plus dure de toutes ses campagnes (2) ».

A vrai dire, il n'y était venu qu'à son corps défendant; il jugeait le poste indigne de ses mérites et de ses services. D'affaires diplomatiques, en effet, il n'en trouva pas de « quoi remplir la coque d'une noix », et il donne même à penser à son principal biographe que « le Brésil fut le tombeau de son activité politique (3) ». Il n'a pas, comme ses collègues des missions étrangères, pour lesquels il ne professe que du mépris, la ressource de l'« Alcazar », un « café-chantant » de la rue Ouvidor. Le pays lui-même, forêts vierges sans passé, hantées par des « métis dégénérés », quel intérêt croyez-vous qu'il puisse offrir à l'auteur de l'Essai sur l'Inégalité des Races Humaines (4) ? Le Brésil, après un long séjour en Perse et en Grèce, quelle dérision !

(1) A Marie Dragoumis, 29 Juillet 1869.

(2) A Marie Dragoumis, 15 Janvier 1870.

(3) L. SCHEMANN: *Gobineau, Eine Biographie*. Vol. II, page 116 « Wir wissen heute, dass ihm Brasilien tatsächlich zum Grabe seiner politischen Tätigkeit geworden ist. »

(4) *Essai sur l'Inégalité des Races Humaines*. T. II, page 425.

Quant aux Brésiliens, la culture des arts et des lettres les intéresse moins, lui semble-t-il, que celle du café, et, à part l'Empereur, qui est « aussi intelligent que savant », nul d'entre eux ne se doute de l'importance du Comte Arthur de Gobineau qui, ainsi que le Comte Alfred de Vigny, a mis sur son cimier la plume de l'écrivain.

Telle est l'opinion de Gobineau, souvent exprimée dans sa correspondance avec autant de brutalité que d'injustice. Par souci documentaire, et malgré notre amitié pour les Brésiliens comme notre admiration pour le Brésil, nous n'avons pas cru devoir en atténuer l'expression. Nos amis brésiliens penseront avec nous que, lorsqu'ils se trompent, les hommes comme Gobineau ne savent pas se tromper à demi. Ils n'oublieront pas, non plus, qu'au Brésil, Gobineau, « composé de beaucoup de tendresse et de beaucoup d'ambition », ainsi qu'il l'a dit de lui-même, souffrait déjà tellement à la fois de ses rêves déçus, de sa solitude intellectuelle et morale; ils n'oublieront pas que, déjà, il ressentait durement les atteintes de la maladie qui devait l'emporter.

A la lecture des jugements de Gobineau sur le Brésil, on se prend à regretter que l'historien n'ait pas appliqué, en les exprimant, la méthode qu'il préconisait dans un de ses ouvrages: « ...J'ai tâché de répudier toute idée vraie ou fausse de supériorité sur les peuples que j'étudiais. J'ai voulu me placer, autant que possible, à leurs différents points de vue, avant de prononcer un jugement sur leurs façons d'être ou de sentir; et surtout, je me suis défendu, autant que possible, des conclusions brillamment creuses qui, de toutes, sont aujourd'hui les plus goûtées... (1) ».

Au surplus, les erreurs de Gobineau en ce qui concerne le Brésil et les Brésiliens, sont inscrites dans les faits. Nul peuple, au cours du xix^e siècle, n'a offert plus bel exemple de vitalité; nul pays, au xx^e siècle, n'est plus assuré d'un éclatant avenir économique et intellectuel.

Nous ne prétendons pas, à l'aide des documents inédits que nous avons utilisés, être parvenus à expliquer, et encore moins à faire excuser, l'injustice et l'incompréhension de Gobineau. Du moins, avons-nous pu reconstituer, d'une manière assez précise, les différents épisodes de sa vie durant son séjour à Rio de Janeiro.

(1) *Trois ans en Asie*. Tome II, page 5.

Nous croyons, enfin, que plusieurs de nombreux extraits de la correspondance de l'écrivain qui sont publiés ici pour la première fois, ne sont pas indignes de sa renommée.

*
**

Nous nous devons d'exprimer notre reconnaissance à tous ceux qui, d'une façon ou d'une autre, nous ont aidé à l'élaboration de ce travail. A S. I. R. Monseigneur le Prince Pierre d'Orléans et Bragance, petit-fils de D. Pedro II, Empereur du Brésil, qui a bien voulu mettre les précieuses archives et la bibliothèque du Château d'Eu à notre disposition, et qui nous a autorisé à publier la correspondance adressée à l'Empereur par le Comte de Gobineau (1). Nous exprimons aussi notre très vive reconnaissance à Mme Marie Dragoumis qui, par delà la mort et les années, garde à l'ami de sa famille, un si vivant souvenir (2 : elle nous a généreusement confié et envoyé d'Athènes où elle réside, une partie de l'abondante et précieuse correspondance que Gobineau lui adressa ainsi qu'à sa sœur Zoé, et, bien plus, elle nous a permis d'y puiser à notre gré. Mme Marie Dragoumis nous a donné l'espoir que le texte intégral de ces lettres sera prochainement publié par ses soins.

Nous n'oublions pas l'aide bienveillante et précieuse que nous avons trouvée près de M. Ernest Wiwkersheimer, administrateur de la Bibliothèque Nationale et Universitaire de Strasbourg ; de M. Laroche, Archiviste paléographe, bibliothécaire au Ministère des Affaires Etrangères ; de M. Raphaël Bazin, qui s'est chargé pour nous de recherches à la Bibliothèque Nationale de Vienne.

Nos remerciements à Mlles Bernardin, de Dainville, Costa, à MM. Serge Fisher et Marcel Recoque.

(1) Cette correspondance est publiée à part.

(2) Les pages magnifiques consacrées à Gobineau par Mme Marie Dragoumis dans la *Nouvelle Revue Française*, Février 1934, pp. 275 et suivantes.

I

C'est à Athènes, où il était ministre plénipotentiaire près du Roi Georges I^{er}, depuis le mois d'Octobre 1864, que le Comte Arthur de Gobineau apprit, à la fin de Juin 1868, sa désignation comme représentant de la France au Brésil. Il s'était attaché à la Grèce, pays de traditions riches, presque autant qu'à la Perse. Il y comptait de nombreux amis, parmi lesquels il mettait au premier rang la famille Dragoumis. Sa fille aînée, Diane, y avait épousé le Baron de Guldencrone, aide-de-camp de S. M. le Roi George I^{er} de Grèce. Enfin, sans doute au contact des œuvres antiques, il s'était initié, avec bonheur, à un art nouveau pour lui : la sculpture.

Il avait espéré, semble-t-il, être nommé ministre de France à Constantinople. Ce poste, qui lui paraissait intéressant et digne de ses mérites, l'aurait rapproché de son grand ami et confident, le Général Comte de Proskens-Osten, représentant de l'Autriche près de la Sublime Porte. Le 31 Mai 1868, il écrivait à sa sœur :

« On veut m'envoyer comme ministre au Brésil. J'ai fait ce que j'ai pu pour éviter ce nouvel éloignement où il est impossible que j'emmène Clémence et Christine (1). Je crois que je suis bon à autre chose et à des services plus effectifs dans des affaires plus grandes. Je fais donc ce que je peux pour éviter cette affaire déplaisante à bien des égards. Si, cependant, le Ministre persiste il me faudra aller là. Ce n'est pas tant l'éloignement qui me peine que cette constante inutilisation de ce que je pourrais faire et je n'ai pas la moindre raison de méconnaître que je vaudrais mieux que les postes que l'on me donne. Enfin, voilà la situation. Je suis prêt à passer d'Athènes à Rio (2). »

Un de ses biographes (3) se demande si, dans la circonstance, il ne fut pas « victime d'une coterie bureaucratique ? de l'inimitié d'un secrétaire ? » ou si sa disgrâce, ou ce qu'il considérait comme tel, ne fut pas « l'effet d'un caractère trop rugueux, d'une attitude trop indépendante à l'égard des supérieurs, trop raides à l'égard des subordonnés, de certains écarts de langage, de ce même orgueil passionné qu'il versait à flots dans ses livres ? »

(1) Sa femme et sa fille.

(2) A Caroline de Gobineau, Ms 3520, pièce 68, p. 3.

(3) Maurice Lange, ouv. cité pag. 161.

Prokesch, quelques années plus tôt, s'était risqué à le prévenir: « Clémence, écrivait-il le 7 Octobre 1857, fait des réflexions sur vos études cunéiformes, disant que cela ne servira à rien pour votre carrière diplomatique et qu'on a répondu à quelqu'un qui faisait valoir vos mérites : « Nous n'avons pas besoin de savants (1). »

Protester contre sa nomination au Brésil ? à quoi bon ? Déjà il s'était permis de refuser un poste en Chine, et si le Ministre avait accepté qu'il conservât son poste d'alors, il n'avait pas manqué de le prévenir que « c'était une mauvaise note » et que, s'il faisait « des observations pour le premier poste qu'on lui donnerait, il serait mis en disponibilité. Amer (2). »

Il se le tenait pour dit. Et s'il confiait à sa sœur, le 20 Juillet 1868, qu'il laissait à Athènes « des amis qui se désolaient de voir qu'il allait au Brésil, trouvant que c'était loin (3) », il ne tardait pas, à la réflexion, à se résigner car il lui mandait peu après : « Il ne faut pas t'imaginer que le Brésil me soit extrêmement désagréable (4). »

Bien qu'il ait déclaré un jour qu'il « ne préfère aucun poste à un autre pourvu qu'il ne s'agisse pas d'Amérique (5), c'est en termes enthousiastes qu'avec sa spontanéité naturelle, il annonça sa nomination ainsi que sa nouvelle destination à Prokesch-Osten : « Vous savez probablement à cette heure que je viens d'être nommé ministre à Rio de Janeiro... Le poste est considérable, magnifique, le pays intéressant et je serai charmé de voir l'Amérique du Sud dans toute sa splendeur. Je dois dire que M. de Moustier (6), m'a annoncé ma nouvelle destination dans les termes les plus flatteurs et les plus aimables. A parler carrière, il y a une différence sensible entre ce poste brillant et les sinécures fort petites où l'on a envoyé mes prédécesseurs à leur sortie d'Athènes. Il est vrai que Rio est à vingt-et-un jours de mer de Paris et que cela effraie nos diplomates (7). »

(1) Correspondance entre Gobineau et Prokesch, ouv. cité page 162.

(2) Correspondance entre Gobineau et Prokesch-Osten, p. 135.

(3) A Caroline, Athènes, 20 Juillet 1868, Ms 3520, pièce 70, p. 3.

(4) A Caroline, Athènes, 5 Août 1868, Ms 3520, p. 71, p. 3.

(5) Lettre à Prokesch, 3 Octobre 1864 (Corr. entre Gobineau et Prokesch-Osten, page 263).

(6) Alors Ministre des Affaires Etrangères.

(7) A Prokesch-Osten, 8 Juillet 1868 (ouv. cité, p. 330).

A quoi le diplomate autrichien répondait sans retard : « Un pays nouveau, un port magnifique, l'éloignement de la mesquine Europe, un nouvel horizon politique, une terre d'avenir et un passé presque inconnu qui invite l'homme d'étude à des recherches, une nature splendide et le contact avec des idées exotiques nouvelles (1). »

Le Comte de Prokesch-Osten ajoutait prudemment : « D'ailleurs, vous n'y resterez pas longtemps, ce sera un passage, si jamais le goût vous gagne de retourner en Europe. C'est un complément presque nécessaire de vos connaissances et expériences. Accoutumé à prendre les choses par leur bon côté, je vous félicite donc. Vous êtes jeune. A votre âge on a le loisir pour de pareilles promenades (2). »

Gobineau, remplacé à la Législation par le Baron de Baude, quittait la Grèce le 12 Septembre 1868. Ce n'est pas sans une nuance de satisfaction qu'il note avant son départ : « Le Roi et tout le monde ici en général, me témoignent des regrets auxquels je suis extrêmement sensible, car en somme j'ai eu presque toujours à contrarier les idées de ce pays-ci, et je suis heureux de voir que j'ai réussi à ne pas blesser ceux contre lesquels j'ai dû discuter (3). »

(1) Lettre du 17 Juillet 1868 (ouv. cité, p. 331).

(2) Correspondance, p. 331.

(3) Correspondance, p. 330.

II

Gobineau, durant son court séjour à Paris (1) multiplie les démarches pour être changé d'affection. « J'ai trois choses sur les bras, écrit-il à sa femme, qui est restée à Trye, les affaires, mon désir de changer le poste de Rio pour un autre, mon *Histoire des Perses* que le Gouvernement fait imprimer et dont je reçois les premières épreuves (2). »

Sur le climat de Rio de Janeiro couraient des bruits qui, probablement, n'étaient pas alors tous exagérés. La fièvre jaune qui, disait-on, avait été introduite à Bahia en Octobre 1849 par un navire nord-américain arrivé à la Nouvelle-Orléans et dont le premier cas avait été constaté à Rio de Janeiro le 27 Septembre de la même année, exerçait des ravages terribles au Brésil, malgré tous les soins apportés pour en arrêter le développement (3).

Le Comte de Gobineau n'oublie pas les angoisses endurées en Perse, quand, en Octobre 1856, il reconduisait sa femme vers la France, et qu'il avait failli perdre sa fille Diane (4) d'une fièvre maligne, au milieu du désert, loin de tout secours. Avec Alexis de Tocqueville, son protecteur et ami, il restait obsédé comme alors par le souvenir de Lamartine qui perdit sa fille en Orient. (5) Il s'était bien juré de ne plus se remettre dans un cas aussi pénible. « Non, non, non, mandait-il à Prokesch-Osten (6), je n'oublierai jamais Teleriz. Je ne l'exposerai plus (sa femme), ni Diane à ces terribles climats, admirables, mais mortels. Je ne perdrai jamais de la mémoire une matinée où je traversais à cheval les cimetières de cette maudite ville, j'avais Diane mourante à la maison, un de mes gens était mort la veille, dix-sept autres sur vingt-trois ne pouvaient faire aucun service;

(1) Il habite 15, rue Boissy-d'Anglas.

(2) A Mme de Gobineau, 24 Janvier 1869, Ms. 3520, pièce 80, p. 1.

(3) Pour plus de détails sur la fièvre jaune au Brésil : Georges RAEDERS : *Pasteur et le Brésil* (correspondance inédite entre D. Pedro II, Empereur du Brésil, et Louis Pasteur). *Revue de l'Amérique Latine*, Numéros de Septembre et d'Octobre 1931.

Si, de 1863 à 1868, aucun cas de fièvre jaune n'avait été constaté à Rio, par contre, la terrible maladie y fit, durant le séjour de Gobineau (1869), 274 victimes, et 1.117, en 1870. En 1871, 8 seulement.

(Emile ALLAIN : *Rio-de-Janeiro* (Paris, 1886), cité par Mossé, *ouv. cit.* page 49.)

(4) Correspondance Gobineau-Prokesch, p. 110.

(5) Correspondance de A. de Tocqueville et A. de Gobineau, p. 305.

(6) Correspondance Gobineau-Prokesch, 20 Mars 1857, p. 139.

des trois ghouls qui m'accompagnaient, deux roulaient sur leurs selles comme des gens ivres, dévorés par la fièvre et ne pouvait pas tenir leur fusil; on ouvrait des tombes à droite et à gauche et des enfants criaient à côtés d'une de ces tombes ouvertes. Il mourait soixante-dix personnes par jour. Non, je ne recommencerais pas cela, pour Clémence et pour Diane. »

Et c'est ainsi que le Comte de Gobineau, ministre de France au Brésil, ne pouvant agir autrement, décida de partir seul pour l'Amérique. Et d'y rester le moins de temps possible.

III

« Le cœur un peu gros », le ministre de France au Brésil s'embarque à Bordeaux le jeudi 15 Février 1869, à quatre heures de l'après-midi, en compagnie de son fidèle valet de chambre, Honoré, et d'un secrétaire de légation, dont Rio de Janeiro doit être le premier poste: le Vicomte de la Marlière, « un jeune homme de vingt ans, qui n'est pas sans esprit », mais si laid qu'il est à craindre « que toutes les vertus qu'il pourra avoir, ne chavirent sur lui comme un écueil (1). »

Le samedi 17 Février, à 7 heures du soir, après une traversée assez rude et très froide, le navire mouille en face de Lisbonne, au milieu du Tage. Gobineau admire fort la ville étagée sur la rive et la Tour de Belem, « chef-d'œuvre d'architecture du XIV^e siècle (2) dans le goût mauresque ». Déjà il est trop tard pour visiter la capitale portugaise, mais, comme le bateau ne repart que le lendemain matin, assez tôt pour aller au théâtre; et justement S. Carlos, l'Opéra d'Etat, et l'un des cinq théâtres de Lisbonne, donne, ce soir-là, *L'Africaine*. Cette œuvre à laquelle Meyerbeer travailla cinq ans et qu'il remania jusqu'à la fin de sa vie, n'avait été jouée qu'une année après sa mort (le 2 Mai 1864) à Berlin, à Paris. De Paris, où le succès avait été un des plus grands que l'Opéra ait connus, la pièce était passée sur toutes les scènes d'Europe et d'Amérique. Elle ne pouvait que plaire à des Portugais. En effet, Scribe, l'auteur du poème, avait choisi comme point de départ à son livret d'histoire de Vasco de Gama doublant le Cap de Bonne-Espérance en 1498. « Il en a d'abord tiré, sans peine, quelques scènes de caractère: l'opposition jalouse faite au navigateur dans le conseil du roi du Portugal; Vasco emprisonné, puis grâcié; — le navire assailli en pleine mer par la tempête, — le tableau pittoresque d'une île de l'Océan Indien. A ces scènes imposées par l'Histoire, il a associé un roman d'amour, inspiré du théâtre de Racine: Nelusko aime Sélika, tous deux amenés à Lisbonne comme esclaves; mais Sélika aime Inès, fille d'un membre du conseil... Et à ces quatre personnages, Scribe

(1) A sa marraine, 29 Février 1869.

(2) La Tour de Balem, ou tour de Saint-Vincent, a été, en réalité, bâtie de 1515 à 1521 par Francisco d'Arruda, sur les ordres du roi D. Manuel I^{er}, au milieu du Tage. L'invasion des sables l'a, en quelque sorte, rejetée sur la rive. Un des plus charmants bijoux du style dit manuelin.

a prêté l'héroïsme le plus cornélien : Vasco, qui a frété un navire à ses frais, vient sauver au milieu de l'Océan, son rival égaré sur une mauvaise route; Inès s'offre comme victime à Sélîka, redevenue reine pour sauver Vasco; Sélîka sauve Vasco; ...elle assure sa fuite et celle de sa rivale Inès, puis se tue; Nélusko refoule lui-même son amour et se prête au stratagème de Sélîka près de laquelle il vient mourir (1). »

La musique de cet opéra romanesque, jugée avec faveur par les critiques d'alors, n'était probablement guère au goût de Gobineau, déjà fervent admirateur de Richard Wagner, lequel réduisait « au zéro absolu » la valeur de Meyerbeer, « spécifiquement musicale (2) ». Cependant, le diplomate admet que les « acteurs sont excellents, les costumes splendides, la mise en scène intéressante ». De plus, la salle est élégante, pleine de belles dames mais qui, prétend-il, « ont des moustaches et si noires que, véritablement, un homme ne les a pas plus apparentes ni plus épaisses (3) » ; l'élégance de la soirée est encore rehaussée par « la présence du roi (4) et de son frère, le duc de Coïmbre ».

Le navire repartit, le lendemain matin, dès neuf heures, sans que le Comte de Gobineau ait eu le temps de visiter Lisbonne. Sans doute, tandis que le paquebot redescendait le Tage vers la mer, médita-t-il, une fois encore, sur l'extraordinaire histoire du peuple portugais. Quand il était en Perse, en 1855, il écrivait au Comte Prokesch-Osten, de Bouchir : « Tous ces pays-ci sont pleins de noms portugais. Mascate, ses maisons, son fort sont tous de construction portugaise. Je m'étonne peu de voir l'Angleterre avec ses immenses ressources faire ce qu'elle a accompli. Mais le Portugal, sans argent, sans population, laisser de pareilles traces de sa puissance, depuis Goa jusqu'à Gondar, en Abyssinie, c'est incompréhensible... (5).

(1) J. COMBARIEU, *Histoire de la Musique, des Origines au début du XX^e siècle*. Colin, Paris, 2^e édition, 1920, tome III, p. 56.

La vie de Vasco de Gama a inspiré quelques autres œuvres lyriques de moindre importance que *L'Africaine*, cf. ALFREDO PINTO (Sacavem) : *Vasco de Gama na ópera lyrica*, Lisboa, 1925, brochure in-8^o de 18 pp.

(2) COMBARIEU ouvrage cité, t. III, p. 59.

(3) Lettre à Zoé Dragoumis, 24 Mars 1869.

(4) D. Luis I (1861-1889), de la dynastie de Bragançe.

(5) *Correspondance entre Gobineau et le Comte de Prokesch-Osten*, page 28.

Par ailleurs, l'écrivain français a rendu un témoignage public à la grandeur de l'œuvre portugaise dans l'histoire de la civilisation. Il écrit dans *Trois ans en Asie* : « J'admire assurément les grandes œuvres de la Hollande, de l'Angleterre et de la France en Asie. Mais quoi ? Ces trois empires ont été et sont encore les plus puissants que le soleil ait vus. Leurs ressources en hommes, en argent, en crédit, les rendent propres à tout exécuter, et il n'est pas de service auquel leur force matérielle ne se prête. Mais le Portugal, mourant de faim au temps de sa plus grande gloire, le Portugal qui n'a jamais été même en état de payer les appointements de ses gouverneurs, de ses amiraux, de ses officiers et de ses soldats, le Portugal pour qui c'était un effort douloureux que d'équiper un navire et de l'expédier dans l'Inde, fut ce même Portugal qui, après avoir découvert lui-même sa route vers le pays de ses exploits, conquît l'Afrique Orientale jusque bien loin dans l'intérieur des terres, jusqu'à Gondar, et non seulement la conquît, mais y sema des monuments en grand nombre dont les ruines se soutiennent encore ; fonda des établissements le long de la côte d'Arabie, comme Aden et Mascate, ou des villes superbes comme Ormuz dans le golfe persique, et Goa, sur la côte de Malabar ; s'établit dans les îles de la mer des Indes et se mêla à la politique de la Chine, où il bâtit Macao, et, ce qui est plus surprenant peut-être, imprima sa trace si profondément partout où il passa, qu'on la retrouve sans peine aujourd'hui, non seulement par les monuments, par les villes qui subsistent, mais par une population encore influente qui se dit portugaise et qui a répandu au loin la foi catholique. J'avoue que de tels résultats, comparés aux moyens, me semblent un des plus grands spectacles de l'histoire, et que le Portugal montre mieux ce que peut le génie humain que les plus brillants exploits d'Athènes et de Carthage : car si ces cités ont été grandes dans leurs faits malgré leur petitesse, elles étaient riches, et le Portugal n'a jamais eu que la cape et l'épée pour servir son génie (1). »

On est en droit de s'étonner qu'un esprit aussi perspicace à l'égard du Portugal, se soit montré d'une criante injustice envers le Brésil. Comprendre le Portugal, et le comprendre si parfaitement, n'était-ce pas déjà comprendre le Brésil, né du Portugal ?

(1) *Trois ans en Asie*, t. I, p. 120.

Cependant, un peu plus tard, rapportant une conversation avec D. Pedro II, et s'étonnant de l'antipathie que l'on avait au Brésil pour les Portugais et qu'il trouvait « souverainement injuste », l'Empereur lui répondit « qu'il était de son avis et qu'il espérait que cela passerait », mais il ajoutait aussitôt : « mais les races latines... (1) au fond », répète-t-il, « je suis de votre avis sur les races latines (2). »

Comment est-il possible de concilier un tel mépris pour les races latines et la constatation de ce qu'elles ont accompli dans le monde ?

Le voyage se poursuit ; il n'est pas ennuyeux, même en la compagnie de ces passagers de toutes nationalités, Portugais, Espagnols, Anglais, Allemands, commerçants pour la plupart, « drôles des deux sexes » dont l'unique occupation est de jouer aux cartes (3).

Le groupe français d'acteurs et d'actrices, celles-ci « fort laides », qui vont à Rio s'engager dans un café-chantant « ne sont pas ce qu'il y a de pire » ; il inspirera à l'écrivain quelques notes pittoresques dans un de ses récits (4). Parmi ces passagers, « une douzaine de gens possibles », particulièrement le secrétaire anglais de la légation de Rio de Janeiro, M. Midleton.

A bord, Gobineau commence un médaillon de cire représentant l'Espérance, mais surtout il se laisse prendre aux charmes du voyage. Gobineau est un vrai voyageur.

« Savoir voyager, n'est pas plus l'affaire de tout le monde que de savoir aimer, savoir comprendre et savoir sentir. Tout le monde n'est pas plus en état de pénétrer dans le sens réel de ce que les changements de lieu apportent de spectacles nouveaux, que tout le monde n'est apte à saisir la signification d'une sonate de Beethoven, d'un tableau de Vinci ou de Véronèse, de la Vénus d'Arles ou de la Passion de Bianca Capello... Gloire infinie à cette toute-puissante et bonne Sagesse, qui a bien donné assurément aux sots et aux méchants l'empire du monde, mais qui n'a pas voulu que ces méchants et ces sots pussent en apercevoir les perfections, en mesurer les douceurs et en posséder les mérites (5) ! »

(1) Points de suspension dans le texte.

(2) A Mme de Gobineau, Ms. 3522, pièce 31, p. 2.

(3) A Zoé Dragoumis, 24 Mars 1869.

(4) *Nouvelles Asiatiques*, p. 316.

(5) *Nouvelles Asiatiques* (Ed. de 1922) : *La Vie de Voyage*, pp. 314-316.

Des escales à Dakar et à Gorée, Gobineau se déclare charmé. Charmes du voyage ! « J'ai connu cette vie-là, fait-il dire à un de ses personnages, et je la pleure éternellement. C'est la seule et unique qui soit digne d'un être pensant (1) »

(1) *Nouvelles Asiatiques*, p. 320.

IV

Le navire atteint les côtes du Brésil. Le Comte de Gobineau ne descend pas à Pernambouc.

« Je ne suis pas descendu à terre, attendu que la rade foraine dans laquelle on s'arrête est si mauvaise et soumise aux moindres fluctuations du temps qu'on a souvent la plus grande peine à regagner le bord. Je me suis donc contenté de considérer la côte du Brésil pour la première fois, assez couverte de belles collines en pentes fort douces revêtues d'une végétation très verte et très épaisse. Olinda, surtout, qui est à côté de Pernambouc m'a semblé devoir être un lieu charmant. Mais comme l'atmosphère est toujours un peu brumeuse, même avec le beau temps que nous avons presque toujours eu, le ciel reste d'un bleu aussi peu clair que celui de France, et il n'y a pas beaucoup de jeux de couleur dans l'atmosphère (1). »

Par contre, dès son arrivée à Bahia, il se hâte d'aller à terre. Ce qui le frappe, dès l'abord, c'est la quantité de nègres qu'il rencontre. Bahia, « c'est le lieu du Brésil où il y a le plus de nègres. Aussi, dès le débarquement avons-nous vu courir, passer, marcher, aller de toutes les nuances et nègres, et négresses et négrellons (2). »

Il insiste sur ce fait, près d'une autre de ses correspondantes :

« Bahia est la ville du Brésil où il y en a le plus, les uns esclaves, les autres libres. Nous en avons vu une quantité. Mon écuyer, M. de la Marlière n'en revenait pas ; il n'aurait jamais supposé qu'il y en eût la moitié autant dans l'univers entier. Le costume des négresses est superbe et d'une grande noblesse, tout à fait antique. Une longue chemise fort décolletée (ma marraine, ne vous scandalisez pas ; vous savez que les nègres sont nés tout habillés) qui tombe très bas sur le bras, d'un côté ; la chemise est brodée à jour jusqu'à la ceinture ; une jupe de couleur voyante et une sorte de manteau, le tout en coton dont le bas du buste et le corps sont enveloppés à grands plis. Les bras nus ; force colliers, bracelets, boucles d'oreilles ; en or massif ou en verroteries. C'est très beau. Tout ce petit monde brun rit à gorge déployée

(1) A Mme de Gobineau, Rio de Janeiro, 22 Mars 1869, Ms 3522, p. 1.

(2) A Mme de Gobineau, Rio de Janeiro, 22 Mars 1869, Ms 3522, p. 1.

en montrant des dents éclatantes de blancheur au milieu du rouge foncé des lèvres de détachant sur la peau noire, et c'est un babil et c'est un tapage comme dans une école en révolution (1). »

Quant à la ville elle-même, elle paraît à Gobineau tout à fait digne d'intérêt :

« Bahia est bâtie en architecture troubadour, avec des maisons à ogives comme on le rêvait en 1822, et on croit qu'on va à chaque instant voir sortir de chaque porte un monsieur en redingote abricot, bottes à revers, collerette de dentelle et toque de velours noir avec une plume blanche affrontant le ciel. Avec cela c'est une ville qui est très agréable à voir : un fouillis de bananiers, les maisons les unes sur les autres, des rampes à monter, des rampes à descendre, des chaises à porteurs courent de droite et de gauche, *ins...* (2), avec de grands rideaux bleus imprimés en or, un monsieur là-dessous, des Allemands par ci, des Anglais par là (3). »

Enfin, le voyageur parvient à Rio de Janeiro. La baie de Guanabara est un des plus beaux lieux du monde, et elle a été souvent célébrée en prose et en vers (4) ! Certes, le Comte de Gobineau qui est artiste, n'est pas insensible à la grandeur du spectacle. Mais il s'indignerait presque que l'on puisse comparer la baie de Rio de Janeiro à celle de Constantinople, par exemple. C'est ainsi qu'il écrit :

« On compare souvent la baie... à l'entrée de Constantinople. C'est une absurdité... L'esprit est très séduit ; mais au moins pour moi, il s'en faut que le cœur soit pris. En outre, il s'en faut de beaucoup que la lumière soit ce qu'elle est en Orient (5). »

Il insiste encore dans une lettre à Mme de Gobineau :

« ...C'est une sottise de comparer (6)... de l'arrivée à Constantinople ; les rapports sont aussi multiples qu'entre un excellent poème et une excellente pièce de satin de la Chine. Qu'est-ce qui est le plus accompli des deux chefs-d'œuvre ? Pas une montagne avec des lignes classiques, des cônes, des escarpements, des pains de sucre,

(1) A sa marraine, Rio de Janeiro, 24 Mars 1869.

(2) Mot illisible.

(3) A Mme de Gobineau, 22 Mars 1869.

(4) Parmi les écrivains français contemporains qui ont décrit la baie de Rio, citons, entre autres : MM. Paul Hazard, Abel Bonnard, Luc Durtain.

(5) A Zoé Dragoumis, 24 Mars 1869.

(6) Mot illisible.

des dentelures à l'infini, des nuages en travers, des brumes en manière de bonnets sur les pics dressés tout de bout, n'en finissant plus et des arbres grim pant jusqu'à la fine pointe et des baies dans des golfes et des golfes enchevêtrés les uns dans les autres, rien de droit, ni de logique, tout tordu, découpé, déchiqueté, mais en très grand ; c'est l'ultra-romantisme, le plus ultra du monde. Je trouve cela charmant, frappant, miraculeux... au suprême degré, on fait des découvertes inouïes en fait d'entrecroisements de lignes qu'on aurait supposé introuvables dans la nature, mais pour beau ce n'est pas beau d'une telle manière qu'on le puisse mettre en relation quelconque avec Constantinople (1). »

Note identique dans les lettres que le diplomate adresse, à peu près en même temps à ses amis Prokesch et Keller. A Keller il écrit, le 17 avril : « Constantinople est admirable et Rio aussi. Mais la première est une belle dame noble, auguste dans son aspect, royale, pleine de génie et d'esprit, l'autre est une belle fille inculte, sauvage, ne sachant ni lire ni écrire (2). »

A Prokesch-Osten : « Je suis ici à Rio, au milieu de la nature la plus verte, la plus riche, la plus extraordinaire dans ses formes que l'imagination puisse rêver. Montagnes énormes et découpées comme dans les rêves, végétation luxuriante, fleurs en foule et des plus belles nuances ; il n'y manque rien qu'un seul point ; mais il est capital. Le ciel est gris et brumeux ; la lumière pâle, n'a pas de nuance ; rien de semblable à ces merveilleux aspects du ciel d'Orient et par conséquent, c'est un blasphème, pour cette raison et pour beaucoup d'autres, de comparer jamais la baie de Rio, avec toute sa splendeur, à l'entrée du Bosphore (3). »

Nous retrouvons la même pensée exprimée, avec les mêmes arguments et presque les mêmes images, au cours de l'histoire intitulée : *La vie de Voyage* et publiée dans les *Nouvelles Asiatiques* (1876) : « On a comparé l'aspect de Constantinople... à la baie de Rio de Janeiro. Mais qu'est-ce que cet enchevêtrement superbe d'innombrables bassins se succédant sous des montagnes déchiquetées, dont les nervures verticales hérissées de forêts semblent des orgues où se montre seule la nature physique, où aucun souvenir humain ne parle, où les yeux

(1) A Mme de Gobineau, 24 Mars 1869.

(2) Cité par Schemann : ouv. cité : vol. II, p. 107.

(3) *Correspondance entre le Comte de Gobineau et le Comte de Prokesch-Osten*, page 337.

seuls sont étonnés, éblouis; qu'est-ce que cette opulence toute matérielle, magnifique, intelligente, éloquente, domaine du passé le plus grand, que peuplent à jamais les souvenirs, les sublimes créations du génie ? Qu'est-ce que le plus achevé des paysages anonymes et muets en face d'un spectacle si parlant ? Quand la nature physique n'est pas imprégnée de la nature morale, elle donne peu d'émotions à l'âme et c'est pourquoi les scènes les plus éblouissantes du nouveau monde ne sauraient jamais égaler les moindres aspects de l'ancien (1). »

« Quand la nature physique n'est pas imprégnée de la nature morale... » Gobineau ne s'attache guère aux paysages inédits et non vivifiés par un long passé de civilisation. Un critique a noté très finement que, s'il parcourut le nouveau monde et n'en fut point ému, c'est « que les reliques des cités mayas dormaient trop profondément sous l'humus épais » et que « trop de lianes se nouaient aux arbres (2) ».

La présence de l'homme et de l'homme civilisé, donne, seule, quelque intérêt à un paysage : « Au fond et réellement, écrit Gobineau dans *Trois Ans en Asie*, il n'y a pas grand chose là, que ce que l'esprit peut y mettre, mais cette faculté n'a pas de bornes, et c'est, je crois, ce qui fait des terres d'Asie une région qu'on ne saurait comparer à nulle autre. Je veux que les forêts d'Amérique soient admirables et les plages de l'Océanie merveilleuses, mais rien d'humain n'y palpite, et la muse de l'histoire en est aussi bien absente que de ces îles et de ces continents enfouis sous nos pieds, et où la géologie ne découvre que des lézards inconnus et des bêtes dont on bénit le ciel de n'avoir plus à craindre la rencontre (3). »

(1) *Nouvelles Asiatiques*, Nouvelle édition (6^e édition), 1922, page 318.

(2) Marcel Brion: *Gobineau, voyageur et conteur*, Nouvelles Littéraires, 22 Septembre 1927.

(3) *Trois Ans en Asie*, nouvelle édition, Paris, 1922, p. 19. (La première édition de l'ouvrage est de 1859.)

V

A son arrivée à Rio de Janeiro, le Comte de Gobineau éprouva une joie très vive. Le soir même de son débarquement, il fut heureux d'apprendre que l'Empereur D. Pedro II, qui ne goûtait guère plus la compagnie des diplomates que celle des militaires (1), daignait se montrer satisfait que la France fût représentée désormais à sa cour par un écrivain et un penseur aussi distingué que l'auteur de *l'Essai sur l'Inégalité des Races Humaines*, du travail sur les *Religions et les Philosophies de l'Asie Centrale*, du *Traité des Ecritures Cunéiformes* et de plusieurs autres ouvrages fort brillants.

L'Empereur protégeait les artistes et les écrivains ; il se piquait d'être, malgré l'insupportable poids du pouvoir, un homme de sciences ; il cultivait les mathématiques, s'occupait d'astronomie ; il découvrit même, à l'Observatoire de Rio de Janeiro qu'il avait créé, une étoile nouvelle à laquelle il donna le nom de Brésil (2) ; il traduisait en portugais de l'hébreu ou du grec, et, même, à ses moments perdus, il composait des vers (3), sur la valeur desquels il avait, d'ailleurs, la bonne grâce de ne pas s'illusionner. A une personne de sa Maison qui, au nom du député J. Nabuco, lui demandait en 1887, à Paris, dans le foyer de l'Opéra, la permission de publier en *fac-similé* une de ses pièces de vers, il répondit modestement : « Je sais bien que je ne suis point poète. Je fais, de temps en temps, des vers comme un exercice intellectuel et seulement quand je n'ai pas autre chose à faire. Mais ce n'est point là de la poésie. Je les montre bien à des amis intimes ; mais à aucun prix je ne voudrais les voir publier (4). » « L'Empereur, écrit Gobineau à Prokesch-Osten, est le prince le plus intelligent et le plus savant qui existe... Il a tout lu, et lit tout : histoire, poésie, linguistique (5). » Ce témoignage de Gobineau est confirmé par tous ceux qui ont approché l'Empereur. Le

(1) M. Affonso DE ESCRAGNOLE TAUNAY, dans une étude parue dans le « *Jornal do Comercio* » de Rio de Janeiro, 27 Décembre 1931, à propos du *Journal du Voyage à Rio de Ferrière-Le Vayer* en 1844, en donne quelques exemples assez typiques : « D. Pedro II, écrit Ferrière-Le Vayer, mal reçu par l'Empereur, avait hâte de retourner à ses livres. »

(2) Magalhães de AZEREDO : *Contribuições para a Biografia de D. Pedro II*, page 978.

(3) Quelques-uns de ces poèmes ont été publiés : *Revista do Instituto Historico e Geografico brasileiro*. Tome LXVIII, 2^e, 112, cf. encore : Ernesto MATTOSO : *Cousas do meu tempo*, p. 136.

(4) Mossé *ouv. cité*, p. 348.

(5) Correspondance avec Prokesch-Osten, p. 338.

prince Adalbert de Prusse qui parcourut le Brésil en 1842, alors que le souverain n'avait que dix-sept ans mais était en possession du pouvoir depuis deux années, affirmait : « Dom Pedro a un développement et une vigueur mentale très remarquables pour son âge... Il trouve son plus grand plaisir dans l'accroissement et le progrès de l'instruction qu'il s'applique à posséder dans toutes sortes de connaissances. L'histoire est son étude favorite, bien qu'il s'intéresse à des sujets différents, entre autres la botanique.

« Le jeune souverain montre beaucoup de talent pour l'art, spécialement pour la peinture, et la précocité de son caractère s'y révèle par l'intérêt qu'il porte à tout ce qui est grand et noble. Car les sujets favoris de son pinceau, ce sont les portraits des grands hommes d'Etat, célèbres dans l'histoire, dont il désire suivre les exemples. L'Empereur m'offrit, de la façon la plus gracieuse, un portrait à l'huile de Frédéric le Grand peint par Sa Majesté... L'Empereur se lève toujours à six heures du matin. La lecture lui prend tout le temps que lui laissent les affaires de l'Etat, et cette lecture lui est d'un grand profit, grâce à sa mémoire excellente... (1) .»

Nous retrouvons une appréciation semblable sous la plume de Ferdinand Wolf. Ce savant allemand, conservateur en chef de la bibliothèque nationale de Vienne, entre, vers 1860, en relations personnelles avec le ministre du Brésil en Autriche qui, à cette époque, est Gonçalves de Magalhães, l'initiateur de la littérature romantique brésilienne. Sur les indications de Magalhães, Wolf, qui ne connaîtra jamais le lointain empire que par ouï-dire, compose et publie en français la première en date des *Histoires de la littérature brésilienne* (2), histoire qu'il dédie à D. Pedro II et dont, probablement, D. Pedro régla les frais d'impression.

En appréciant le mouvement littéraire du Brésil après 1840, Ferdinand Wolf affirme que « l'Empereur eût la plus grande part à ce développement ».

(1) *Travels of His Royal Highness prince of Adalbert of Prusse* Translated by Sir Robert H. Schomburgk and by John Edward Taylor ; London, 1849 (T. I, p. 272 ; T. II, p. 89).

(2) Ferdinand WOLF: *Le Brésil littéraire, Histoire de la Littérature brésilienne*, suivie d'un choix de morceaux tirés des meilleurs auteurs brésiliens. A. Asher et Cie, Berlin, 1863 8°, 344 pp. + IX p. de préface.

Puis, il ajoute assez naïvement :

« Dom Pedro II ne se contente pas d'aimer et de protéger les sciences et les arts, de réunir à sa cour les savants et les artistes, de les favoriser, non par calcul, comme Auguste, ou par une vanité égoïste, comme Louis XIV, qui n'avait d'autre pensée que de les faire concourir à l'agrandissement de sa puissance et à la gloire de son nom.

« Dom Pedro ne fait pas des sciences et des arts le marche-pied de son ambition; il les aime pour eux-mêmes et il en connaît à fond plusieurs branches (1). »

De même, Alexandre Herculano, le plus important poète du romantisme portugais, et qui tenait l'Empereur du Brésil en très haute estime, écrit dans une étude consacrée à un volume de poèmes de Gonçalves Dias, sous le titre de: *Avenir Littéraire du Portugal et du Brésil* (2): « Nul n'ignore que le jeune Empereur du Brésil consacre au culte des lettres tout le temps qu'il peut enlever à ses occupations obligatoires de chef d'Etat. »

Ainsi donc D. Pedro II entendait traiter le Comte de Gobineau moins en diplomate d'une nation amie qu'en confrère. De plus, l'Empereur et Gobineau étaient presque du même âge, puisque le premier atteignait alors quarante-sept ans et le second cinquante-trois.

Gobineau fut si charmé de cet accueil qu'il ne manqua pas de le noter dans la première des notes diplomatiques qu'il adressa au Ministère des Affaires Etrangères de Paris.

Et il raconte cette première entrevue à Madame de Gobineau avec un enthousiasme véritable :

« ...Le jour même de mon arrivée à 6 heures, le Ministre des Affaires Etrangères a envoyé un de ses attachés pour me faire ses compliments et me dire que l'Empereur désirait voir M. de Gobineau le lendemain à 2 heures, et que le Ministre de France lui présenterait plus tard, un autre jour, ses lettres de créance; pas d'uniforme, cela n'avait rien d'officiel. M. de Roquette (3) failli tomber à la renverse. Depuis que le Brésil existe, on n'avait pas entendu parler d'une chose pareille.

(1) Ouvrage cité, p. 42.

(2) Titre exact : « *Futuro literario do Portugal e do Brazil por ocasião da leitura dos Primeiros Cantos: poesias do Sr. A. GONÇALVES DIAS* », étude parue dans la *Revista Universal Lisbonense*, T. 7, p. 5 (années 1847-1847) et reproduit en tête des Cantos, de GONÇALVES DIAS, Leipzig, 1847, 3^e édition 1860.

(3) Premier Secrétaire à la Légation de France et Chargé d'Affaires à l'arrivée de Gobineau.

« Naturellement, hier à deux heures, je suis allé au palais. J'avais envoyé auparavant les lettres de Madame de Barral (1) à la famille impériale ; mais l'Empereur venait seulement de les recevoir et les tenait à la main. Au bout de quelques mots (il est grand, une figure très noble et très bienveillante) il m'a dit : je ne vous connais pas comme diplomate, Monsieur le Comte, mais il y a bien longtemps que je lis vos voyages et que je vous connais comme écrivain. Mais allons nous asseoir, nous causerons plus à l'aise. Nous étions dans la salle du trône, il m'a mené dans un petit salon et s'est mis sur le canapé, moi dans un fauteuil, Roquette dans un autre, qui n'en revenait pas, on ne s'est jamais assis devant l'Empereur (2). »

Dans une autre lettre, Gobineau complète ses indications :

« Nous étions dans la salle du trône, il (l'Empereur) m'a mené dans un petit salon et s'est mis sur le canapé, moi dans un fauteuil, Roquette dans un autre, qui n'en revenait pas, on ne s'est jamais assis devant l'Empereur. Alors nous commençons par demander de tes nouvelles, de celles des enfants, de la première communion de Christine, à quelle époque votre gendre est-il venu à Rio et sur quel bâtiment ? (Madame de Barral lui a tout écrit) et de là nous passons aux monuments de l'âge de pierre, nous discutons sur la langue guarani, sur les opinions d'Agassiz concernant la période glaciaire, sur Wormssa, sur Renan qu'il considère comme le seul hébraïsant qu'il y ait en France et qui n'est pas si noir qu'on le fait (l'Empereur est extrêmement bon catholique) ; de temps en temps, il me disait : « je connais vos idées là-dessus ; nous discuterons cela à fond ». Bref, je suis resté une heure et cinq minutes ; Sa Majesté paraissait s'amuser beaucoup et très animée. En se levant il m'a répété pour la seconde fois : « vous savez qu'il faut venir me voir aussi souvent que vous voudrez et que je serai toujours charmé de vous voir » et prenant alors une lettre parmi celles que je lui avais remises de la part de Madame de Barral, il me l'a tendue en me disant : « je pense que vous voudrez remettre cette lettre

(1) Dame d'honneur de la Comtesse d'Eu et amie personnelle de la famille impériale.

(2) A Mme de Gobineau, 22 Mars 1869.

vous-même à l'Impératrice ; elle est ici au palais (c'était le palais de la ville où il n'habite pas ; il était venu de sa résidence ordinaire, St. Christophe)...(1). »

Ses entrevues avec D. Pedro II seront, désormais, les meilleures moments de Gobineau au Brésil. Une grande amitié venait de se nouer entre l'Empereur et le diplomate français.

(1) A Mme de Gobineau, 29 Mars 1869.

— VI —

Le premier contact du diplomate avec la capitale où il va déployer son activité, semble n'avoir point été désagréable.

Gobineau habite, d'abord, à l' « Hôtel des Etrangers »

« C'est, écrit-il, dans le Catete, espèce de Champs Elysées de Rio. Tout ce quartier est merveilleux, gai, charmant ; les plus jolies maisons, généralement à un seul étage, rarement à deux, avec des jardins d'une élégance extrême, au milieu de larges et belles rues ; les omnibus américains sur des rails (1), tout le monde s'en sert ; on va d'un bout de la ville à l'autre pour huit sous. C'est installé depuis trois mois. En somme on est très bien....(2). »

Il note, d'autre part, que la ville est dotée d'un éclairage à gaz comme nulle part (3). « Il y a, le soir, un éclairage qui ressemble à une illumination ».

Quant au climat de Rio de Janeiro, il ne lui plaît guère. En Mai, « il peut à verse et le ciel n'est pas beau. Autant de gris, autant de brouillard et encore plus d'humidité qu'à Paris (4). » C'est un climat qui « rappelle celui de Corfou », et « l'humidité continuelle est assez fatigante ». Depuis qu'il est arrivé, notera-t-il en Octobre, il « n'a pas vu dix jours en tout de ciel pur. On passe son temps dans le brouillard, opaque, noir, gris, dans le vent et dans une sorte de chaleur qui n'est pas excessive, mais humide et torpide, une température de serre chaude. Bref ce n'est pas un joli climat (5). »

Ce climat aurait inspiré, remarque un des biographes de Gobineau, ces vers de mirliton d'*Amadis* (1876, p. 192).

Je trouve à ce pays un climat détestable ;

Je n'en garderai pas un fort bon souvenir.

L'air est souvent brumeux et le froid redoutable .

On ne m'y verra pas de longtemps revenir (6).

(1) Trainés par des mules.

(2) A Mme de Gobineau, 24 Mars 1869.

(3) Lettre à sa marraine, 24 Mars 1869.

(4) A Zoé Dragoumis, 9 Mai 1869.

(5) A Mme de Gobineau, 29 Mai 1869.

(6) Maurice LANGE : *ouv. cité*, p. 163.

Les insectes et les animaux désagréables pullulent dans ce pays où, décidément, Gobineau s'obstine à ne rien trouver à son goût. « Il y a, déclare-t-il, force cancrelats, barrates ou comme vous voudrez les appeler et les fourmis blanches qui sont capables de dévorer des villages entiers, maisons comprises et à Rio même, des serpents fort mauvais dans tous les jardins. » Il concède, il est vrai : « On n'est pas obligé de courir après eux et ils ne courent pas après vous (1). » Il prend cet ennui sur le ton plaisant :

« Je te ferai plus tard la biographie des cancrelats ; ceux qui viennent du Gabon mangent les autres. J'en ai reçu un en plein visage ; mais on s'y fait ; les serpents restent chez eux et il faut leur mettre des cartes plusieurs fois avant d'en trouver un (2). »

Cependant, il se réconcilie bientôt avec les barattes : « Je vous avoue, écrit-il à sa fille Christine, que je trouve les cancrelats qu'on appelle ici des barattes infiniment moins désagréables à mesure qu'on les connaît mieux. C'est trop innocent et vif comme la poudre. Cela court comme des énergumènes. M. de la Marlière a une peur bleue des crapauds. Il est vrai qu'ils sont grands comme des assiettes. L'autre jour, s'en venant le soir avec moi, il fait un bond terrible. — Qu'est-ce que vous avez ? — Un crapaud ! C'était un grand chien noir couché en rond contre une porte. Je lui ai fait observer que les crapauds n'atteignaient pas encore cette taille-là. Mais hier au soir, comme on causait fort tranquillement dans le salon du Consul général de Hollande, M. de la Marlière sauta sur son fauteuil en poussant un cri affreux. Aussitôt on voit en l'air un énorme oiseau. C'était une chauve-souris de l'espèce appelée *vampire* qui suce, la nuit le sang des chevaux et des mulets et, quand elle peut, celui des hommes qui dorment en plein champ. Elle les évente avec ses grandes ailes et ils perdent leur sang sans se réveiller, et sans s'apercevoir de rien. Mais nous ne dormions pas, de sorte qu'il n'y avait pas le plus petit risque ; d'ailleurs le cri de M. de la Marlière aurait réveillé les morts. On a donné la chasse à la bête qui a été tuée. Elle avait au moins un pied d'étendue et des dents comme celles de... (3) dans sa jeunesse (4). »

(1) A sa marraine, 24 Mars 1869.

(2) A Mme de Gobineau, 24 Mars 1869.

(3) Mot illisible : faut-il lire : Lilliput ?

(4) A Christine de Gobineau, 7 Avril 1869.

Mais il n'y a pas que des barattes et des vampires, il y a aussi des papillons inouïs et des oiseaux-mouches extraordinaires.

La nature du Brésil n'est pas, tout de même, sans offrir, de temps à autre, quelque dédommagement au diplomate. L'immense salon de la Légation, qui est située près de Botafogo, ne donne-t-il pas sur la plus belle vue de Rio ? On y voit « la rade tout entière, les montagnes ». La nuit, Gobineau entend « le bruit de la mer qui se brise à cinquante pas du mur ». Quand il pleut, ce qui, au mois d'Avril, dit-il, « arrive souvent, les vapeurs et les nuages couvrent la tête des montagnes ou les coupent en deux ; la grande baie est encombrée de brume ; on distingue à peine les navires de guerre mouillés à un mille ». « Les forts de Santa Cruz et de Villegagnon (1), continue-t-il, paraissent comme des taches blanches sur le flanc des montagnes au pied desquelles ils sont comme couchés ; la verdure des jardins autour de moi est toute ruisselante et fraîche et il y en a tant que c'est un spectacle de conte de fées. Vous ne pouvez vous imaginer ces grands gazons, ces jolis hôtels, ces arbres énormes à formes si singulières et l'abondance de fleurs rouges, bleues et violettes, blanches, roses, les unes en grappes, les autres en bouquets, celles-ci isolées et très grandes qui brillent partout comme des étoiles ». Mais il se reprend : « C'est un singulier et beau pays ; mais qui ne dit qu'à la vue et pas grand'chose au cœur » (2). « Une nature bête à pleurer » (3).

Une autre fois, il découvre le merveilleux Jardin Botanique de Rio (4) :

« J'ai fait aujourd'hui une course fort longue. Je suis allé à un endroit qu'on appelle le Jardin Botanique qui est à près de deux lieues de chez moi. Je suis allé et revenu à pied pour bien voir. C'est vraiment magnifique. Une verdure, une richesse de végétation, une abondance de toutes sortes de plantes, des haies épaisses comme des forêts et tout cela plein de fleurs énormes, moyennes, petites de toutes les couleurs, les plus vives et les

(1) Une des îles de la baie de Rio a conservé encore de nos jours le nom de l'Amiral de Villegagnon par qui elle fut occupée en 1555 — cf. PAUL GAFFAREL : *Histoire du Brésil français au XVI^e siècle*, Paris 1878, in-8°, 512 pages.

(2) A Marie Dragoumis, 27 Avril 1869.

Comparer cette opinion, qui n'est qu'une opinion, avec les descriptions de tous les voyageurs qui ont précédé ou suivi Gobineau au Brésil.

(4) A Caroline, 19 Avril 1869.

plus tendres, toute cette opulence de verdure découpée de la manière la plus singulière et la plus variée encadrée entre des montagnes énormes aussi vertes que le reste et dans les massifs qui encomrent toutes ondulations du terrain de grands arbres chargés de fleurs blanches formant boules et semblables à des pêchers ou à des pruniers en fleurs. Il faisait (ce qui arrive souvent) un temps très nébuleux ; (il pleut à verse presque continuellement depuis trois jours), de sorte que le ciel ressemblait parfaitement à un ciel de Trie avec des nuages légers et comme des teintes grises très fines qui enveloppaient tous ces palmiers, ces bananiers, ces arbres des tropiques. Il en résultait une sorte d'impression mélancolique sur cette nature toute grandiose qui la rendait charmante. N'oublie pas qu'au travers de tout cela, il y a une foule d'habitations délicieuses ; des grilles peintes en vert ou en bleu ciel ; des maisons roses ou rouge antique, des châlets suisses qui s'émaillent de faïences à la mode portugaise, des perrons avec des boules de cristal de couleur et circulant au milieu de routes fort belles bordées par le... (1), jusqu'à une énorme distance de la ville, des nègres et des mulâtres en quantité, les uns à cheval nu-pieds, avec des sous pieds et en éperon, les autres cheminant sur leurs jambes, la cigarette derrière l'oreille droite et le cure-dent en bois planté dans les cheveux, c'est admirablement porté (2). »

Parfois, il ne peut s'obstiner dans sa bouderie, et il doit s'avouer vaincu devant tant de splendeurs naturelles.

« C'est un pays merveilleux que ce Brésil et je ne crois pas que l'ancien monde présente rien de semblable en fait de sauvagerie (3). »

(1) Mot illisible.

(2) A Mme de Gobineau, 29 Avril 1869.

(3) A Marie Dragoumis, 29 Octobre 1869.

VII

Le personnel de M. le Comte de Gobineau, à la Légation de France, se compose, outre le Vicomte René de la Marinière, arrivé sur le même paquebot que lui, de deux attachés : M. de Montgomery et de M. de Roquette.

M. de Montgomery « beau garçon et pour lequel deux dames n'ont pas hésité à se battre » conquiert immédiatement son chef de poste parce qu'il est bon musicien et qu'il joue du piano « comme un artiste et un artiste excellent ». « De plus, il est nourri des meilleures doctrines, ne connaît que Beethoven, Mozart, Weber et Chopin ». Et, peut-être un peu pour complaire à son chef, « il grince convenablement des dents au nom de Verdi et enverrait Petrella aux galères ». Enfin, « sa vénération pour Wagner est sans bornes (1) ». Mais le Comte de Gobineau reviendra de son goût pour lui, car M. de Montgomery est « fort paresseux, se fait prier, n'est jamais là et, généralement, s'intéresse peu lui-même à ce qu'il joue (2) ».

Quant au « petit Vicomte de la Marlière, il a vingt ans, compose les plus jolis vers du monde et il attache de l'importance à l'estime de son chef, qui est aussi son confident : il est toujours amoureux et « il laisse son cœur dans toutes les maisons où il passe ». Il raconte à Gobineau « les souffrances du jeune Werther (3) ».

M. de Roquette, le plus ancien des secrétaires de la Légation française au Brésil, plaît beaucoup au ministre. Il est sympathique et son mérite est partout reconnu :

« Il (Roquette) s'est admirablement conduit ici dans sa gérance de deux ans et le Gouvernement brésilien qui ne donne pas sa *Rose* facilement, lui en donne la commanderie spontanément sans demande aucune, et sans savoir s'il s'en ira ou non. Il vient de refuser la simple croix de chevalier à un chargé d'affaires de Prusse... (4) ».

Malheureusement, M. Roquette fut remplacé, en juin 1869, par « un M. Hamelle, la fine fleur de la bourgeoisie, gros, lourd, épais, commun, enchanté de lui, racontant à

(1) A sa marraine, 29 Mars 1869.

(2) A sa marraine, 29 Juin 1869.

(3) A Zoé Dragoumis, 24 Août 1869.

(4) A Mme de Gobineau, 7 Avril 1869.

tout le monde qu'il est riche (1) » « Ce garçon est ignorant comme une carpe, tenant pour un article de foi qu'un membre du corps diplomatique est l'étoile d'une constellation céleste, ne vivant que pour faire des propos, des cancan plus ou moins stupides et toujours méchants, courant la ville pour s'en procurer, en conversations réglées avec les valets de chambre, grand appréciateur des entretiens de sa cuisinière et ne dédaignant pas un regard circulaire jeté sur ses tables pour voir ce que je fais ou ne fais pas. Pour peu que je m'y prêtasse, il serait familier comme un caniche. (2) »

En plus de ses secrétaires, le ministre a une « station navale », et son chef l'Amiral Fisquet qui a des faits de guerre magnifiques, est un « homme d'une douceur parfaite, d'une bonté extrême et qui fait des aquarelles merveilleuses ». L'Amiral n'est, pour le service, ni « prétentieux ni taquin ». Enfin, il s'intéresse beaucoup aux œuvres que Gobineau a sur le chantier, ce qui n'est pas pour déplaire.

Les membres des missions étrangères sont médiocres, et la description que Gobineau nous en a laissée n'est pas flatteuse.

« Le corps diplomatique n'est guère brillant. Il y a un Ministre d'Italie qu'on ne peut presque pas voir ; ...le Ministre d'Angleterre est fort décrié même parmi les Anglais ; le Ministre de Prusse est un vieux garçon qui vit avec une vieille sœur dans une vieille maison, occupé de vieilles choses, doué de la figure la plus vénérable, couvert de cheveux blancs, remuant comme le diable, menteur comme un serpent, enragé à faire du bruit ... (3). »

Ce monde n'a rien pour s'occuper, car les affaires politiques sont inexistantes. « Tout cela croupit dans son imbécilité propre. » Le Ministre de France se promet bien de n'avoir avec ces gens-là que de strictes relations de cérémonie. Ses rapports avec l'Empereur « leur causent des transports de fureur ». Comme ils dînent « pêle-mêle » et s'amuse avec leurs secrétaires et leurs attachés, « il en résulte des familiarités sans bornes et les querelles les plus drôles du monde ». Il va sans dire qu'ils ne sont, les uns et les autres, guère estimés des Brésiliens, qui, pour une fois, de l'avis de Gobineau, « n'ont pas tort (4) ».

(1) A Zoé Dragoumis, 29 Mai 1869.

(2) A Zoé Dragoumis, 27 Septembre 1869.

(3) Lettre à Marie Dragoumis, 24 Avril 1869.

(4) Lettre à Marie Dragoumis, 27 Septembre 1869.

VIII

Gobineau organise sa vie. Mais déjà il est mal portant.

« J'ai pris la fièvre le troisième jour de mon arrivée ici, note-t-il dans une lettre à Prokesch-Osten, je l'ai gardée six mois, sans rien dire à personne et travaillant comme d'ordinaire. Tout cela a abouti à une maladie nerveuse qui me réduit depuis ce temps à des souffrances constantes et je ne quitte guère le lit(1). » Cette maladie, dont il est difficile de préciser la nature et que Gobineau lui-même n'a pas définie, le diplomate suppose qu'il la traine depuis Kephisaïa, en Perse, l'ayant traitée jusqu'alors avec le mépris d'un homme qui n'a jamais été souffrant.

« Les voyages de plusieurs semaines, de plusieurs mois, a écrit Ludwig Schemann, les voyages à cheval, les nombreuses fatigues de toutes sortes, que lui causaient ses séjours en des postes éloignés, le climat même de ces pays où ses voyages le conduisaient, ont eu sur sa santé une influence très favorable, de sorte qu'on peut dire que sa santé fut bonne d'une façon inaltérable, d'autant plus que, sa vie durant et pour son bien, il pratiqua la sobriété. Le premier changement s'opéra au Brésil, et d'une manière si profonde que, jamais plus, il ne se remit tout à fait de l'influence malsaine de ce pays et de son climat (2). »

En conséquence de cette fièvre, il souffre violemment des yeux, ce qui le gêne pour écrire, et il écrit beaucoup, et pour se relire attentivement ; à partir de cette époque, son écriture devient de plus en plus difficile à déchiffrer. Ces douleurs aux yeux aboutiront, plus tard, à un demi-cécité.

(1) Correspondance avec Prokesch-Osten, page 339.

(2) L. SCHEMANN : *ouv. cit.*, vol. I, p. 100 :

« Die wochenlangen, ja monatelangen, Seefahrten und Ueberlandsritte, die reichlichen Strapazen aller Art, die ihm seine fernen, Posten auferlegten, ja die Klimate der Länder selbst, in die sie ihn führten, haben ihm offenbar so wohlgetan, dass fürdiese mittlere Zeit seines Lebens in der Tat von einer vollen ungetrübten Gesundheit die Rede sein kann, die durch Gobineau's, lebenslang in allen physischen Dingen geübte Mässigkeit auf's günstigste beeinflusst wurde. Das änderte sich erst mit Brasilien, und leider so gründlich, dass er sich von den tückischen Einwirkungendieses Landes und seines Klimas nie wieder ganz erholt hat. »

A vrai dire, le climat du Brésil, et celui de Rio en particulier, n'est rien moins que malsain. La maladie du diplomate n'a rien à voir avec le climat du Brésil.

Pour ne pas inquiéter Madame de Gobineau qui s'alarme facilement, dans les lettres qu'il lui adresse régulièrement, il ne souffle mot de son état, dont il se plaint si souvent dans sa correspondance avec ses amis européens. Bien qu'avec une fièvre continuelle la chaleur ne soit guère supportable, il écrit pourtant à sa femme : « Je me porte comme le Pont Neuf, et la température est charmante (1). »

Avec cette espèce de stoïcisme qui est un des nobles traits de son caractère, Gobineau se raidit contre la souffrance.

Il se lève vers sept heures et « ouvre sa moustiquaire fermée avec le plus grand soin toute la nuit pour se mettre à l'abri des cancrelats et des souris (2). »

« Mon histoire entière ici, dit-il à sa femme, n'est pas compliquée. Je passe ma vie chez moi, dans mon magnifique et énorme salon avec la plus grande et la plus extraordinaire vue du monde sous les yeux, montagnes, mer sans fin, forêts superbes, jolis hôtels,...

« Le soir, je vais chez Madame la Consulesse générale de Hollande. Il y a toujours là un directeur des Affaires Etrangères, M. Carneiro Léon, fils du marquis de Parana, très aimable et qui fait tout pour me plaire. Un employé du Ministère, M. de Siqueira, le frère de la maîtresse de maison, M. de Mello, sa mère Madame de Mello et le Ministre de Belgique, plus ma maison. Cela ne varie pas. A onze heures, je dis adieu et laisse tout le monde. C'est ultra paisible (3). »

« Toujours seul, écrit-il à une autre de ses correspondantes, sauf une heure après déjeuner que je vois mes secrétaires et le soir je vais chez Madame Posuo. Mais dans l'une ou l'autre de ces occasions comme je ne porte absolument aucun intérêt, les trois quarts du temps, je suis présent de corps, je cause machinalement et pense à toute autre chose et suis transporté parfaitement ailleurs. Tous les jours, par raison, je vais me promener une heure ou deux dans les champs tout seul à regarder les forêts et la mer (4). »

(1) A Mme de Gobineau, 15 Mai 1869.

(2) A Mme de Gobineau, 4 Mai 1869.

(3) A Mme de Gobineau, 15 Avril 1869.

(4) A Marie Dragoumis, 29 Juillet 1869.

On ne se reçoit guère à Rio à cette époque, et, en Avril, les « deux bals par souscription » ont eu peu d'entrain, car les jeunes Brésiliens sont à la guerre du Paraguay avec le Comte d'Eu. Pour le reste, toute la vie des habitants de Rio, déclare Gobineau, « se passe dans un affreux théâtre » de la Rue Ouvidor appelé *Alcazar* (1), où l'on joue *La Belle Hélène*, *Orphée aux Enfers* et *La Grande Duchesse* et « où chaque paquebot apporte quelque vieille actrice de la province française, laquelle ne manquera pas de révolutionner la ville. » « Il y en a une, prétend-il, qui est partie chargée des dépouilles opimes des Brésiliens. Elle emportait pour 350 mille francs de diamants (2). » Cette actrice, jeune et jolie Parisienne, s'appelait au théâtre Mlle Aimée. En plus des bijoux dont parle Gobineau, elle emporta du Brésil un million et demi de francs en bonnes espèces. La vente de ses meubles, avant son départ pour la France, atteignit des chiffres fantastiques. Ses moindres objets de toilette furent arrachés à prix d'or par ses adorateurs (3).

C'est le désespoir de l'Empereur de voir tant « de gens ruinés par ces belles dames qui, généralement, sont laides et communes à faire peur. Mais elles viennent d'Europe, et c'est tout dire (4) ».

Telle sera au Brésil, la vie du Comte de Gobineau, solitaire et triste.

(1) Ou plutôt: *Alcazar Lyrique français*, dirigé par une Mme Arnaud. La vogue de l'*Alcazar* était contrebalancée par celle de l'*Edorado*, rue d'Ajuda, théâtre français également, et qui prit, plus tard, le nom de *Phénix Dramatica*.

(2) A Marie Dragoumis, 24 Avril 1869.

(3) Ernesto Mattoso: *ouv. cité.* p. 274.

(4) A Zoé Dragoumis, 7 Avril 1869.

IX

Gobineau suit d'un œil curieux les manifestations de la vie populaire du peuple brésilien. En Mars 1869, il assiste aux cérémonies de la Semaine Sainte à Rio de Janeiro et, avec beaucoup de détails de toutes sortes, il en décrit l'éclat à sa femme :

« Je suis allé visiter les Eglises le jeudi saint. Il faut te dire que c'est la semaine où se concentre toute la dévotion du Brésil. Il est indispensable de rien imaginer de pareil et je ne crois pas que les fêtes indiennes de Wishnou et de Sivà soient en rien différentes. C'était le soir. Figure-toi d'immenses vaisseaux, dans le genre basilique, tout au long, sans ailes ni travées latérales, blanc et or du haut en bas. A une assez grande hauteur des fenêtres, de vraies fenêtres avec des vitres, et des balcons très dorés et travaillés et des rideaux rouges garnis de lourdes crépines d'or : ce sont les tribunes ; puis des pyramides immenses de fleurs artificielles nouées en bouquets avec des velours rouges à glands d'or et le tout entremêlé de milliers de bougies depuis le parquet jusqu'à la voûte. C'est inouï de joli et prodigieux de frivolité, charmant, charmant, charmant ; qui diable aurait le cœur de damner des gens comme ça, aussi parfaitement dénués de toute impression vraiment religieuse ? Les sculptures sur bois (toujours blanc et or) sont prodiguées partout et d'une habileté de main inouïe. Il y a des guirlandes de fleurs et des fruits d'une légèreté admirable. Ce sont des mulâtres qui font cela. J'irai les voir. Tout est dans le goût Louis XV et jésuitique. Les églises à peu près toutes pareilles sont ainsi ornées le Jeudi saint par des confréries qui y dépensent beaucoup d'argent et sont composées de toutes les personnes considérables de la ville ; les costumes des confrères sont tantôt blancs, tantôt noirs, en soie avec des croix d'or brodées ; on porte ses ordres, grands cordons, ou croix de commandeur là-dessus. La foule remplissait les églises combles. Un blanc ou demi-blanc contre vingt mulâtres ou nègres ; les femmes en noir, décolletées avec des dentelles et des bijoux, nu-tête ; encore une fois c'est la grande dévotion du pays. Il y en a encore une autre : toutes les fois que l'angélus sonne, les postes sortent, se mettent en rang, présentent les armes et le tambour bat aux champs et puis c'est tout ; on va peu à la messe, on ne se confesse guère, on ne communie pas, et le clergé, toujours habillé comme les laïques, ne prend la soutane qu'à l'autel. Du

reste, il vit en famille et peuple l'Empire de négrillons. Comme nous allions d'une église à une autre, nous avons rencontré le cortège impérial. Ce soir-là, leurs Majestés visitent sept églises ; elles vont à pied, l'Empereur en grande tenue, l'Impératrice en noir avec des diamants ; la Cour suit ainsi que les Chambellans et les Généraux. Les hallegardiens en vestes en or, avec des chapeaux de gendarmes, la hallegarde au poing et la cigarette derrière l'oreille entouraient leurs souverains... (1).

« Le lendemain, autre histoire, plus d'église, mais la procession du Vendredi saint à dix heures du soir. Nous étions au Consulat Général de Hollande dans une rue très longue et assez étroite à un premier assez bas, de sorte que j'ai vu merveilleusement la rue pleine de monde. De loin ont apparu des myriades de lumières branlantes et puis tout s'est approché. D'abord deux officiers supérieurs de la Garde Nationale de Rio, à cheval, l'épée à la main, couverts de dorures, puis la tête de deux lignes de confrères portant d'immenses et d'énormes cierges allumés, dont ils se servaient comme de cannes. Jusqu'à la fin de la procession, cette haie a duré ; entre les deux premiers confrères, un porte-croix portant une croix noire énorme avec un suaire de convention, le tout ainsi fait et de marques de sang et puis de quinze pas en quinze pas environ des anges figurés par des bébés de cinq à huit ans, petites filles, habillées de soie et de velours bleu, rouge, vert, jaune, rose, avec force broderies d'or et d'argent, des diadèmes de pierreries sur la tête et au dos des ailes en plumes de perroquets bleues et rouges, force dentelles, tout ce qui se peut imaginer de plus somptueux ; ces bébés donnaient la main à des confrères, probablement pères, oncles ou frères ; le plus joli de tous était un diable de marmouset qui s'était trouvé fatigué et dormait à poings fermés, les ailes de perroquet en l'air sur les bras de son cher papa ; puis venait une grande jeune fille, en robe de soie blanche, manteau de velours bleu orné de grandes fleurs d'or, qui avec des plumes blanches sur la tête représentait, je suppose, la Religion. J'oublie de dire que tous les bébés portaient dans la main un des instruments de la passion. Donc, de temps en temps, la procession s'arrêtait et à la clarté très vive de tous les cierges, la jeune fille faisant

(1) Sur le pittoresque de ces processions du Jeudi et du Vendredi Saint, au Brésil, vers cette époque, cf. aussi Auguste DE SAINT-HILAIRE : *Voyage dans les Provinces de Rio de Janeiro et de Minas Geraes*, Paris, 1830, in-8°, t. I, pp. 347 et suiv.

la Religion montait sur un escabeau, chantait (sans accompagnement aucun) des stances sur la mort de Notre Seigneur et déroulant un grand rouleau montrait à toute la foule Jésus-Christ peint en grandeur naturelle, au moment de la Flagellation. Puis, ses stances finies, elle roulait son rouleau, descendait de son escabeau et la procession repartait. Ensuite vinrent les trois Maries, faites par trois hommes voilés et couverts de robes brunes avec des Nimbes d'or sur la tête ; puis sous un immense dais de brocard d'or, le sépulcre porté sur les épaules d'une quinzaine ou vingtaine de confrères, tous étincelants de dorures, de fleurs en monceaux et de bougies ; ensuite la Sainte Vierge, une jeune fille d'un blanc marron, de plus en plus couverte de soie, de velours, de dentelles d'or et de plumes sur la tête, avec des souliers de satin bleu ; Saint Joseph vêtu splendidement dans le même goût lui donnait la main avec beaucoup de grâce. Et puis les douze apôtres en blanc, et puis un groupe énorme représentant la Vierge de l'Assomption en bois, avec des anges sculptés, superbe idole de Bénarès, portée par beaucoup de confrères et toujours des bougies en pyramides devant, derrière et sur les côtés ; puis les douze apôtres en blanc ; enfin des soldats romains en tunique rouge, la lance droite, le bouclier aux bras, coiffés de casques dorés immenses et dont je te prie d'imaginer le fantastique ; pour finir, toute la Garde Nationale de Rio, marchant par pelotons, musique et tambours en tête et les armes renversées. Deux points sont particulièrement curieux. Il n'y avait pas là un seul prêtre ; et toute la procession confrères, anges, Saints, gardes nationaux, tout le monde marchait d'un pas relevé, cadencé, tendant la pointe du pied en avant, comme à l'enterrement de Malbrouk. Ma foi, c'était on ne peut plus curieux ; plus grotesque, plus magnifique, plus fou et plus étonnant qu'on ne peut dire. J'ai été ravi. Les nègres demandent des dragées à tout le monde, le vendredi saint. On est en noir ; mais c'est la plus grande fête de l'année et la plus gaie. Naturellement chacun est chapeau bas sur le passage de la procession (1). »

Pour une autre correspondante, il résume ainsi son impression : « C'est superbe et aussi payen que possible et d'un enfantillage sans nom (2). »

(1) A Mme de Gobineau, 29 Mars 1869.

(2) A sa marraine, 29 Mars 1869. Cette lettre renferme une autre description des cérémonies de la Semaine Sainte à Rio de Janeiro extrêmement brillante.

Le côté pittoresque des choses n'a jamais cessé de séduire l'auteur des *Nouvelles Asiatiques*. La procession du Saint Sacrement, en Mai, lui suggère d'amusantes réflexions :

« Il y a eu la procession du Saint Sacrement pour la fête Dieu; l'Empereur y assistait nu-tête et portant un des coins du dais. C'est tout à fait castillan. Ah ! je suis bien aise de te dire qu'on porte le Viatique en carosse. Est-ce le carosse de la Perichole ? Je n'ai pas approfondi (1). »

Et encore :

« Ce qui m'a paru le plus remarquable, ce sont les sapeurs de la Garde Nationale ; ce corps est magnifiquement équipé et l'uniforme des plus brillants. Mais les sapeurs ! Ils ont une sorte de cuirasse en maroquin rouge avec les armes du Brésil brodées en or au milieu, le tablier est blanc, mais entouré d'une broderie de feuilles de laurier en or massif, et un soleil au milieu. Vlan ! Le tambour-major a un casque de cuirassier, avec un panache et un grand plumet au milieu. Il portait des lunettes. J'ai confié hier au soir mes impressions à l'Impératrice et à la Comtesse d'Eu qui ont beaucoup ri.

« Il y avait de belles négresses, en robes blanches brodées à volants, nus-bras, le buste drapé dans un grand châle, force chaînes d'or et bracelets, un grand turban blanc et sur le turban, quoi ? Personne ne devinerait jamais au monde : un grand parapluie porté en blanc. Elles s'avancent fièrement dans cet équipage, l'éventail à la main et j'ai soutenu à Leurs Majestés que c'était infiniment plus curieux et plus intéressant que toutes les vues que je pourrais avoir du haut du Corcovado, où Elles daignaient vouloir m'envoyer (2). »

Les processions ont, décidément, beaucoup de succès à Rio de Janeiro. Le 23 juin, Gobineau écrit à sa fille Diane :

« Vous me parlez de Saint Antoine de Padoue ! Mais nous ne vivons que de cela ici. Le généralissime de l'armée portugaise ! Vous me faites beaucoup de peine. Des processions superbes ont eu lieu ici, le jour de sa fête, avec force pétards que l'on fait partir à midi, on n'a jamais su pourquoi (3). »

(1) A Mme de Gobineau, 29 Mai 1869.

(2) A Mme de Gobineau, 29 Mai 1869.

(3) Ms 3522, pièce 39, page 3.

Le même jour, bien que s'adressant à sa sœur Caroline, religieuse bénédictine, il lui expose, d'un ton assez badin, son opinion sur la religion telle que la conçoivent les Brésiliens :

« Je suis très fier que les nouvelles du Brésil puissent être agréables à nos mères. Comme je suis de Sainte Cécile, je n'ai qu'à obéir sur cette donnée-là et pour commencer par quelque chose de convenable à ce sujet, je te dirai que je suis de plus en plus charmé des églises de Rio à un certain point de vue. On ne peut pas dire qu'il y ait là la marque d'un sentiment religieux fort pur, ni très élevé, ni très sévère. Le pays ne le comporte pas. Il est curieux, au contraire, de voir prendre la religion et les choses de la vie éternelle d'une manière aussi joviale et je dis que j'en suis charmé, parce que j'aime assez tout ce qui est complet et vrai, quoi que ce puisse être, tout en réservant mes préférences, naturellement. Figure-toi donc d'abord la manière dont on enterre les gens, cela te fera mieux comprendre le reste. On vous fourre ces bons petits morts dans un coupé doré et peint en rouge, avec des sculptures en bois fort agréables représentant des fleurs et des fruits ; les deux extrémités de la boîte sortent par les deux fenêtres. Le cocher se met au grand trot et il est suivi à la même allure par de braves mulâtres à cheval en grands chapeaux et bottes à l'écuillère, puis un train de voitures courant à qui mieux mieux, personne à pied. Tout cela décampe le plus gaiement du monde. Maintenant tu conçois qu'il n'y a rien d'étonnant que les églises soient couvertes du haut en bas de sculptures en bois, blanc et or, merveilleuses de travail, fruits, fleurs, petits anges qui sont des amours de Watteau. La chaire ressemble à une bonbonnière. A San Francisco, il y a pour pièce principale un trophée de violoncelles, de violons, de flûtes, de guitares, de hautbois, etc. Les jours de fête tout en lustres de bougies, guirlandes de roses et de daturas blancs, il y en a du haut en bas. Les Saintes Vierges sont tout en robes de soie, avec des colliers et des bracelets, rien qui ne soit de la bonne faiseuse. Je n'ai vu le diable nulle part, mais je suis convaincu que si on l'a représenté dans un endroit quelconque, il ne saurait être qu'en habit de général avec le grand cordon de la Rose et offrant un bouquet ou tout au moins une prise de tabac à Saint Michel. C'est une façon de comprendre la religion comme une autre. Je ne te surprendrai pas en ajoutant que la musique d'église consiste en polkas et en valse et qu'à l'élévation, c'est

une cavatine italienne. Maintenant tout te sera expliqué quand je t'aurai fait observer (?) qu'à part la famille impériale, tout le monde ici est plus ou moins mulâtre, et traverse la vie, un curedent dans les cheveux et une cigarette derrière l'oreille. Rio est une très grande et belle ville, mais ce sont les étrangers qui y font tout. Les Brésiliens se gardent bien de remuer les doigts pour faire œuvre utile plus soigneusement que de s'aller noyer (1).»

Ces descriptions ne ressemblent-elles pas à des transpositions littéraires de quelques-unes des curieuses estampes qui ornent le volume, publié quelque trente ans auparavant, après un long et fécond séjour au Brésil, par le peintre Jean-Baptiste Debret, sous le titre de *Voyage pittoresque et historique au Brésil* (2) ? L'Empereur possédait, dans sa bibliothèque, un magnifique exemplaire de cette œuvre, alors déjà très rare, et sans doute n'avait-il pas manqué d'en conseiller l'examen à son ami.

(1) A Caroline de Gobineau, 23 Juin 1869, Ms 3520, p. 86.

(2) Titre exact :

Voyage pittoresque et historique au Brésil ou séjour d'un artiste français au Brésil, depuis 1816 jusqu'à 1831 inclusivement, Époque de l'Avènement et de l'Abdication de Sa Majesté M. Pedro I^{er}, Fondateur de l'Empire brésilien. Dédié à l'Académie des Beaux-Arts de l'Institut de France, par J.-B. Debret, premier peintre et professeur de l'Académie impériale brésilienne des Beaux-Arts de Rio de Janeiro, peintre particulier de la maison impériale, membre correspondant de la classe des Beaux-Arts de l'Institut de France, et Chevalier de l'Ordre du Christ.

Paris, Firmin Didot, 3 vol. in-folio : 1^{er} vol. 1834, 57 p. suivies de 36 planches. — 2^e vol. 1835, 162 p. suivies de 49 planches. — 3^e vol. 1839, 249 XVJ, 54 planches.

X

Même avant d'avoir présenté ses lettres de créance, le Comte de Gobineau rencontre l'Empereur D. Pedro au moins deux fois par semaine et, à chaque visite, il reste en sa compagnie trois ou quatre heures. C'est la seule personne, il ne cesse de le répéter à ses correspondants, avec qui il « puisse causer réellement ».

Ce que, dans ce Brésil qu'il déteste sans raison, a pu représenter pour lui D. Pedro II, Gobineau l'exprime dans un apologue qui est bien de sa manière, la manière d'un écrivain qui, durant son séjour en Perse, a beaucoup pratiqué les *Mille et une nuits*.

« Sindbad (1) le marin étant parvenu à gagner le rivage, aperçut de grandes montagnes couvertes de bois épais et, au milieu d'une vallée, une belle et grande ville dont les monuments lui parurent nombreux et fort imposants. Il se dirige vers la cité, et jugez de son étonnement quand il s'aperçut qu'une grande foule de peuple qu'il avait vue de loin remplir les rues, n'était autre chose qu'une multitude de singes ! Il y en avait de grands et de petits, de jeunes et de vieux ; mais tous étaient des singes extrêmement laids, faisant des grimaces atroces et circulant de droite et de gauche, les uns pressés, les autres, non ; tous lugubres. Après avoir beaucoup erré de côté et d'autre Sindbad arrive enfin dans le haut d'un quartier où il aperçut un grand palais qu'il jugea devoir être celui du Roi de cette population et, étant entré dans les cours où les singes qui s'y promenaient, ne firent rien pour l'arrêter, il pénétra dans les appartements, et après avoir traversé plusieurs galeries, il fut frappé d'une surprise agréable en entendant le bruit d'une voix humaine et, en effet, s'étant dirigé du côté d'où partait la voix, il entra dans une salle où il vit un homme enfin ! et cet homme lisait le Koran. De sorte que non seulement il avait rencontré un être de son espèce, mais un être avec qui il pouvait s'entendre.

« Je suppose, ma marraine, qu'avec cette intelligence aiguisée qui vous distingue... vous avez deviné que Sindbad était au Brésil, que les singes étaient les Brésiliens et que le roi était l'Empereur (2). »

(1) Gobineau utilise encore l'apologue de Sindbad le marin dans *Trois Ans en Asie* (édition 1922), T. I, p. 7.

(2) A Marie Dragoumis, 21 Juillet 1869.

Si rien n'est plus méchamment injuste pour les Brésiliens, rien n'est plus juste pour l'Empereur.

De son côté, D. Pedro se prit pour le ministre de France d'une sincère affection qui ne se démentit en aucune circonstance.

Entre le souverain et le ministre s'engagent d'interminables conversations, que Gobineau ne cesse de rapporter avec complaisance.

« Nous parlons de tout et encore d'autres choses et nous ne sommes pas toujours d'accord. Quand la discussion s'échauffe, je m'excuse, mais il me dit de continuer. Il est beaucoup plus libéral que moi ; d'ailleurs, c'est son métier ; mais ce qu'il sait est inouï et ce qu'il lit, extraordinaire. Il me tourmente pour les mathématiques, je crois qu'il ne réussira pas à me jeter dans les chiffres. Qui est-ce qui ferait mes livres et mes statues (1) ? »

L'Empereur, rapporte-il, est constitutionnel, tandis que lui, Comte de Gobineau, l'est « moins que peu ». Le Comte là-dessus, s'échauffe. Il contredit l'Empereur « dans ses préférences qu'il donnait aux constitutions représentatives à la moderne, sur les autres formes de gouvernement ». Mais il craint d'avoir blessé D. Pedro. L'Empereur refuse aimablement les excuses : « au contraire, soutenez toujours votre avis avec moi », dit-il. Et il ajoute avec une admirable modestie : « Quand vous me connaîtrez mieux, vous vous apercevrez que si je discute mal, c'est que, dans ma position, il m'est extrêmement difficile de trouver des occasions pour l'apprendre et que je le sais mal faire (2). »

Dans une autre occasion, Gobineau a irrité un peu l'Empereur par ses louanges exagérées de Sylla (3). L'Empereur a fini par rire, puis, le diplomate insistant, s'est fâché de nouveau. « J'ai découvert surtout, remarque Gobineau, que, lorsqu'il n'est pas de mon avis, il me jette un certain regard de côté sans rien dire, où il y a une fierté et une froideur toute castillane et qui sent sa maison d'Autriche dont il a du sang. Dans ces moments-là, il ressemble étonnamment aux Philippe, de Velasquez. » Il précise, d'ailleurs, au cours d'une autre lettre : « quand il prend son air Philippe III je prends mon air Gournay ».

(1) A Zoé Dragoumis, 29 Mai 1869.

(2) A Mme de Gobineau, 4 Mai 1869.

(3) Gobineau admirait fort Lucius Cornélius Sylla, « ce chirurgien, ce boucher..., ce scélérat auguste..., ce Titan » qui, en faisant couper tant de têtes, restaura la domination patricienne et « rendit l'ordre et la discipline à la république raffermie ». *Essai*, ouv. cité, t. II, p. 245 et p. 246.

Ainsi, non seulement D. Pedro et Gobineau ne sont pas toujours du même avis au sujet de la politique, mais ils le sont moins encore en ce qui concerne leur conception de la vie et du monde ; l'Empereur est moins pessimiste et ses sentiments à l'égard de son époque sont moins hostiles que ceux de l'auteur de l'*Essai*.

Ces différences d'opinion, note Ludwig Sheman qui rapporte ces détails, avaient régulièrement pour résultat de resserrer leur accord (1).

Le 27 Mai, Gobineau présente officiellement, ses lettres de créance, « accompagné de ses trois secrétaires ». « Je représentais très fort », écrit-il à Mme Gobineau, à qui il raconte la scène :

« L'Empereur m'a reçu debout devant le trône ; j'ai salué et lu un discours écrit que j'avais préparé pour me conformer à l'usage. L'Empereur m'a répondu brièvement ; j'ai salué, et nous nous sommes retirés dans le salon d'à côté, où étaient Cavalcini et le Ministre d'Amérique attendant une audience ; l'Empereur est alors venu à moi : comment vous portez-vous ! — Comment trouvez-vous Rio ? — Voulez-vous que je vous dise les jours où il est plus commode de me trouver ? C'est le lundi et le jeudi. A quelle heure dînez-vous ? — A aucune heure, Sire, et à toutes. — C'est que voyez-vous, vers 6 heures, j'ai du temps et je serai charmé alors de causer, surtout quand c'est avec des hommes comme vous. Quand partez-vous pour Pétrópolis (2) ? — Mais, pas du tout, Sire, j'ai fort peu envie d'y aller. — L'Empereur a souri : pourquoi ? — Mais, Sire, le lundi et le jeudi ne m'en donnent pas le goût. — Voilà une réponse de diplomate et je n'en veux pas de vous ; à propos, je veux vous parler de votre livre sur les *Religions de l'Asie* dont Renan a rendu compte à la Société Asiatique. — Sire, je suis chargé de mettre aux pieds de l'Empereur une *Vie de Thorwalden* ; est-ce que Votre Majesté veut bien l'agréer ! — On me fait toujours plaisir quand on me donne des livres ; bien qu'en somme le temps me manque beaucoup pour lire autant que je le voudrais. Mais venez me voir ; il faut que je vous quitte ; je donnerais de la jalousie à ces diplomates qui sont là à nous regarder. Ne voulez-vous pas aller voir l'Impératrice ? — Là-dessus, il m'a quitté et est passé à Cavalcini qui avait à

(1) L. SCHEMANN, *Ouvrage cité*, T. II, p. 134.

(2) Résidence d'été de la cour impériale, et du corps diplomatique, à quelques heures de Rio de Janeiro, dans la montagne. « Petropolis, ville des fleurs et du ciel toujours bleu », a dit M. le Comte Alfonso Celso.

lui remettre des lettres de notification de la naissance du prince, fils du duc d'Aoste. L'Empereur le goûte peu ; avant que je ne fusse sorti de la salle avec mes secrétaires, Cavalchini était déjà libre et sur mes talons. Il me dit d'un air grognon : je ne sais pas pourquoi on m'a fait venir aujourd'hui, si ce n'est pas pour me mettre à votre suite. — Il a eu encore moins de chance chez l'Impératrice qui m'a gardé une demi-heure, me parlant beaucoup de toi, de Diane, de Christine, de ses petits enfants de Saxe, aimable et bonne au possible ; je l'ai fait rire et j'ai vu qu'elle m'en savait gré (1). »

Les audiences auront lieu généralement dans « un petit cabinet, l'Empereur devant sa table chargée de livres », Gobineau « à côté sur une chaise, appuyé sur la table ». D. Pedro comble Gobineau de ses prévenances :

« Je t'ai dit que l'Empereur à la présentation de mes lettres de créance m'avait dit qu'il pourrait me recevoir sans inconvénient tous les lundis et les jeudis. J'y suis allé le jeudi suivant à l'heure que je savais la bonne, six heures. Il dîne à 4 avec l'Impératrice. J'étais en habit noir avec une plaque. Je demande l'Empereur. On me mène en haut. Il n'y avait qu'un hallebardier de garde en faction dans un corridor et un vieux valet de chambre. Les chambellans ne sont de service qu'en cérémonie, ayant tous des fonctions effectives dans l'administration, et les aides de camp servent activement. Le valet de chambre me fait écrire mon nom sur un bout de papier, me laisse et revient de suite m'introduire dans un petit salon où il me laisse seul. J'entends un pas rapide et je vois venir à moi l'Empereur en habit noir et pantalon blanc avec la plaque du Cruzeiro do Sul, son grand ordre, et une cravate noire. Il me prend la main en riant (l'Empereur ne donne jamais la main, m'a-t-on dit, et, en effet, dans les occasions officielles il ne me la donne point), et me dit : je suis charmé de vous voir, venez par ici. — Il m'emmène au bout d'une galerie dans un cabinet plein de livres. Il s'assoit devant la lampe à une grande table et me dit : asseyez-vous là ! Je prends une chaise à côté de lui un peu sur le retour, et voilà que nous commençons à parler de tout et du reste. Lui, très gai, très vif, très entendu, ayant tout lu, mais réellement et vraiment lu...

(1) A. Mme de Gobineau, 28 Mai 1869.

« Nous avons continué ainsi sur ce ton, jusqu'à ce que, craignant de finir par le fatiguer, je laissai un peu tomber la conversation. A la fin, il se leva et me dit : nous nous entendons très bien ; revenez me voir quand vous pourrez, et il me serra la main. — Je m'aperçus alors qu'il était 8 heures 20 minutes. J'étais resté près de deux heures et demie. Roquette était très préoccupé de cette visite ; quand je la lui racontai : il leva les yeux au ciel avec un sourire de triomphe et me dit : on n'a jamais rien vu de pareil et au Brésil moins qu'ailleurs. Il était ivre de joie... (1). »

Gobineau exulte : « Rien de pareil ne s'est jamais vu depuis la découverte du pays ; les autres légations en mourront de rage. »

« Samedi, 1^{er} samedi du mois (1^{er} Avril), l'Empereur reçoit officiellement le corps diplomatique. J'y suis allé, il ne m'a pas donné la main et a voulu me parler très officiellement. Tu peux penser que je me tenais raide dans mon devoir. Il n'y a pas tenu. Il s'est penché de façon à me dire à demi-bas : j'ai lu la *Petite Chanson*, c'est charmant. Je vais lire Samson. — J'y vais demain jeudi. — J'ai vu l'Impératrice. Elle avait auprès d'elle là Comtesse d'Eu qui n'est jamais présente en ces occasions et qui, m'a dit Roquette enchanté, n'a dû venir que pour moi, car le prince était parti pour commander l'armée du Paraguay, je n'ai pu lui être présenté : l'entrevue a été très gaie (2). »

L'intimité des deux hommes devient de plus en plus étroite.

« Ma vraie occupation, écrit-il à Mme de Gobineau, ce sont mes rapports avec l'Empereur. J'y suis allé jeudi dernier et j'y ai passé deux heures et demie...

« Enfin, il m'a dit de venir dimanche dernier à onze heures voir ses médailles et ses collections. J'y suis allé et il m'a mené après m'avoir montré tout dans la bibliothèque de la feue Impératrice où il m'a fait asseoir. Nous avons parlé de tout au monde et je ne suis parti qu'à 3 heures et quart. Nous avons surtout raisonné, sur l'émancipation qu'il veut donner le plus tôt possible et sur les meilleurs modes de diriger les émigrations vers le Brésil, surtout les émigrations d'Allemands catholiques. Il m'a donné une charmante pagaie indienne et un arc. J'y retourne jeudi comme d'ordinaire...

(1) A Mme de Gobineau, 7 Avril 1869.

(2) A Christine, 7 Avril 1869.

« Je suis en grande considération auprès des hallebardiers qui montent la garde dans la galerie, la hallebarde à la main et le chapeau à cornes également à la main, et les valets de chambre me sont aussi fort ... (1). Je suis pour tout ce monde un animal d'une espèce toute neuve, et venu au monde sans père ; car leur mémoire ne leur fournit rien de semblable à ce qu'ils voient à mon sujet (2). »

A sa sœur, le ministre mande des nouvelles du même ordre :

« Comme je crois te l'avoir mandé déjà, l'Empereur a toutes les bontés possibles pour moi. Comme diplomate je suis traité comme les autres chefs de mission. Je ne vois S. M. qu'en uniforme, l'Empereur ne me donne pas la main, et ne me fait pas asseoir. Je ne suis admis, sauf des cas que je ne puis pas prévoir que le samedi à ... (3) heures du soir et, généralement, une seule fois par mois. Mais, comme homme, je suis reçu au palais une ou deux fois la semaine, l'Empereur daigne venir au devant de moi dans la galerie, me donne la main, me fait asseoir près de lui, me garde trois et quatre heures à causer de tout, met sa bibliothèque à ma disposition, me querelle et me permet de me défendre. Il m'a fait l'honneur de me donner un arc et une charmante pagaie de sauvage, et je lui dois la lecture d'un chef-d'œuvre, c'est une traduction américaine de Dante, par Longfellow (4) qui dépasse en perfection tout ce que j'ai pu lire en ce genre. On m'assure qu'il n'y a pas d'exemple d'un traitement semblable depuis que le Brésil est Brésil et j'aurais tort de dire que je n'en suis pas infiniment flatté et reconnaissant. L'Empereur me dit qu'il aime beaucoup *Samson*, mais il revient toujours à me parler du Carnaval qui lui plaît infiniment et, ce qui m'étonne, c'est son goût pour le Cartulaire. J'aurais cru que c'était trop français pour plaire en dehors. Ainsi tout va le mieux du monde. Je m'occupe à comprendre ce que je vois, au point de vue de mon métier et ce n'est pas sans intérêt. Qu'est-ce qui est sans intérêt dans la création entière (5) ? »

C'est au cours du mois de Juillet que l'Empereur D. Pedro qui, à ses moments de rares loisirs, écrit aussi, parle à Gobineau pour la première fois de la traduction

(1) Mot illisible.

(2) A Mme de Gobineau.

(2) 2, 4 ou 7.

(4) Cf. Chapitre XVII.

(5) A Caroline de Gobineau, 19^e Avril 1869.

qu'il tente, en vers portugais, du *Prométhée enchaîné* d'Eschyle. Gobineau, un peu sans doute par flatterie, un peu aussi par curiosité, et surtout par sympathie, sollicite la faveur de lire le manuscrit commencé. L'Empereur travaillera de longues années à cette œuvre (1).

En Juillet, Gobineau écrit encore :

« Je sors du palais où nous avons assisté en corps au *Te Deum* et au baise-main pour l'anniversaire de l'Indépendance. On prétend que l'Empereur et surtout l'Impératrice n'ont regardé que moi, et surtout répondu en souriant qu'à moi dans le salut que Leurs Majestés nous ont rendu. Sauf le Ministre de Belgique avec qui je suis très bien, les autres, principalement Matthew et Ludolf, tournent à l'enragement, et pour te donner une idée de l'état où ils sont ils colportent partout un bruit que (je ne sais s'ils l'ont inventé), qu'après la fin de la guerre, l'Empereur va aller faire un voyage en Europe et m'em mènera avec lui... (2). »

Quelques années plus tard, ce rêve secret de Gobineau devait se réaliser. Et déjà, un jour, l'Empereur, qui n'a jamais encore quitté le Brésil, demande au diplomate de lui décrire la Grèce qu'il aimerait bien visiter, et il ajoute que, s'il s'y rend, il désirerait fort l'avoir pour compagnon de voyage.

Ses liens avec D. Pedro II se resserrent, chaque semaine, davantage ; ses entrevues avec lui sont la grande affaire de sa vie. Avec lui il « cause, discute, contredit, demande pardon, s'humilie, se redresse, recommence ». L'Empereur « est bien aimable et rempli d'idées ». C'est vraiment une des « grandes sympathies » qu'il ait rencontrées et éprouvées. Et nous sommes un peu étonnés de lire sous la plume de Gobineau cette réflexion : « Je suis désolé qu'il soit Empereur. Il a bien trop de talent et de mérite pour cela (3). »

L'Empereur du Brésil n'est donc plus simplement pour le Ministre de France une relation flatteuse comme l'ont été S. M. Georges I^{er} de Grèce, le Shah Nasreddin ou S. M. Georges V de Hanovre à qui est dédié l'*Essai sur l'Inégalité des Races Humaines*, mais un ami, véritablement ami, qui lui « fait l'effet de Lytton, de Meigs et de Keller ».

(1) XXII, et Documents annexes I.

(2) A Mme de Gobineau, 7 Juillet 1869.

(3) A Marie Dragoumis, 27 Septembre 1869.

XI

L'Empereur du Brésil a conquis Gobineau ; mais point ses sujets. « Sauf l'Empereur, déclare-t-il avec une singulière assurance qui suffirait à nous incliner à la défiance, personne dans ce désert peuplé de coquins (1). » Alors surtout, apparaissent, chez l'auteur de *l'Inégalité des Races Humaines*, non seulement le parti-pris systématique du philosophe qui s'en tient obstinément, malgré tous les démentis de l'évidence, à la doctrine des plus contestables qu'il s'est forgée, mais, bien plus, la haine d'un homme irritable qui n'hésite pas à incorporer dans sa conception générale de l'univers ses petits soucis personnels (2). Si l'Empereur est un Aryen pur, ou presque, les Brésiliens, par contre, ne sont, pense-t-il, que des mulâtres, et de la plus basse catégorie. « Une population toute mulâtre, viciée dans le sang, viciée dans l'esprit, laide à faire peur... ». Il va plus loin : « Pas un Brésilien n'est de sang pur, mais les combinaisons des mariages entre blancs, indigènes et nègres sont tellement multipliées que les nuances de carnation sont innombrables, et tout cela a produit, dans les classes basses, comme dans les hautes, une dégénération du plus triste aspect. »

Il serait facile de multiplier les citations, prises au hasard dans la correspondance adressée du Brésil par Gobineau et qui, toutes, expriment le même sentiment :

« Il n'y a plus une famille brésilienne qui n'ait du sang nègre et indien dans les veines ; il en résulte des natures rachitiques et sinon toujours repoussantes, au moins toujours désagréables à envisager (3). »

(1) Lettre à Keller, citée par L. Schemann, *ouv. cité*, Vol. II, page 127.

(2) Maurice LANGE (*ouv. cité* p. 119), donne un exemple à propos de *L'Essai* :

« Dans une lettre fort postérieure, à Mme Wagner (26 décembre 1880), Gobineau précisera lui-même que c'est en poursuivant ses recherches sur l'origine de sa famille qu'il a été conduit à écrire *L'Essai*. Il a voulu savoir « si tous les sangs, toutes les origines étaient pareilles ». A vrai dire, il n'a écrit *L'Essai* que pour affirmer qu'elles ne l'étaient point, pour se prouver scientifiquement à lui-même la supériorité de sa race et en accréditer l'idée auprès des hommes de son temps ». Remarque analogue au sujet de *l'Histoire des Perses*, « extrêmement sujette à caution, au point que les plus fervents gobinistes reconnaissent l'outrance de sa thèse, elle constitue, en revanche, un document psychologique des plus curieux, en tant qu'expression d'un tempérament et manifestement d'un esprit ». (*Ouv. cité* p. 161.)

(3) A Caroline de Gobineau, 19 Avril 1869.

« Les meilleures familles ont des croisements avec des nègres et des indiens. Ceux-ci produisent des créatures particulièrement repoussantes d'un rouge cuivré... L'Impératrice a trois dames d'honneur : l'une marron, l'autre chocolat clair, la troisième violette. » Suit un aveu qui suffirait à ruiner ses audacieuses affirmations : « Mais, je ne connais que la seconde, Son Excellence Dona Josephina (1). »

De l'avis de ce galant homme, les dames brésiliennes qu'il a vues sont « toutes bonnement hideuses » ; « le goût qu'elles ont pour la toilette la plus effrénée ne parvient par du tout à les embellir ». « Des boules qui roulent (2). »

On s'excuserait de ces propos indignes d'un esprit tel que Gobineau, si tous les témoignages anciens et contemporains ne s'accordaient sur la grâce, l'élégance raffinée, la gentillesse et la finesse de la Brésilienne.

Gobineau est contraint de concéder, que « les Brésiliens sont aimables comme tous les méridionaux » ; « tout ce monde est très poli, très accueillant, très aimable ». Cependant, même avec des femmes telles qu'il les a décrites, « la grande affaire de leur vie, c'est la jalousie ».

Ce trait de caractère avait été déjà noté, en 1837, mais avec beaucoup plus de prudence, de réserve et d'esprit, par Ferdinand Denis, conservateur à la Bibliothèque Sainte Geneviève, sincère ami du Brésil, et que Gobineau aurait gagné à connaître :

« On est jaloux au Brésil comme en France. Si on le témoigne ici, là on le dissimule. Le Parisien conduit sa femme dans le monde, quelquefois, il est vrai, en enragant. S'il surprend le galant, un duel s'ensuit, et on plaide en séparation. Le Brésilien dérobe la sienne à tous les yeux ; il paye pour faire assassiner l'amant, et poignarde l'infidèle. La Française jalouse fait épier et gémit ; la Brésilienne, sur un soupçon, vient elle-même, avec fureur, réclamer des droits qu'elle a perdus. Dans l'un et dans l'autre pays, il y a des maris trompés. En France, souvent on en rit, ici, il serait imprudent de se permettre

(1) Dona Josephina da Fonseca Costa.

(2) A Zoé Dragoumis, 24 Avril 1869.

la plaisanterie la plus légère. Là, il est permis de demander des nouvelles de madame avec laquelle on a dîné ; ici, c'est presque une incivilité : ne parlez jamais au Brésilien de sa famille (1). »

Ces gens-là, affirme Gobineau, ne sont pas seulement jaloux ; ils sont aussi superstitieux. En veut-on un exemple ?

« Nous avons traversé la crise la plus comique. Toute la population de Rio, messieurs et nègres, s'étaient mis dans la tête qu'il y allait y avoir le 5 de ce mois un cataclysme épouvantable, que la mer engloutirait la ville et que les montagnes tomberaient. Désespoir universel et public. Toutes les classes au désespoir : les gens instruits expliquaient que c'était l'effet d'une marée extraordinaire combinée avec une tempête ; les nègres, plus raisonnables de beaucoup parce qu'ils croyaient les choses plus simplement, annonçaient que c'était parce que le Soleil et la Lune descendaient et aucun d'eux ne faisait doute, le 3 8°, que ces deux astres n'étaient plus qu'à *trente mètres* de la terre. J'ai entendu la narration. Toutes les villes de la côte étaient abandonnées et la population en fuite sur les hauteurs. L'Empereur riait mais n'y pouvait rien. Le 4, on achetait des images miraculeuses à 1.000 Reïs pièce (40 sous), pour ne pas être noyé. Bref, le jour fatal arrivé, la moitié de Rio en déroute sur les montagnes, la marée a baissé d'un demi-pied et tout était dit (2). »

L'Empereur se décide à demander à Gobineau : « — Enfin comment trouvez-vous les Brésiliens ? me dit l'Empereur. — Votre Majesté me permet-elle d'être tout à fait sincère ? — Certainement. — Eh bien un Brésilien est un homme qui désire passionnément aller habiter Paris. — Vous avez parfaitement raison. Il en a ri pendant un quart d'heure (3). »

Les Brésiliens peuvent-ils être tous jugés sous le modèle de ceux qu'on rencontre, chaque soir, à l'Alcazar, de la rue Ouvidor ?

(1) Ferdinand Denis, *Le Brésil*, l'Universel Pittoresque, 1837, page 128, col. 1 et 2.

De vrai, Ferdinand Denis n'a pas même osé prendre l'entière responsabilité de ce paragraphe et il écrit en note : « Ce piquant paragraphe, que le lecteur me saura gré d'avoir introduit ici, est extrait d'un Voyage Manuscrit au Brésil, dans lequel un homme d'un rare esprit d'observation, M. L. F. de Tollenare, nous a permis de puiser. »

(2) A Mme de Gobineau, 16, 8°, 1869, Ms 3522, pièce 63, pages 3-4.

(3) A Mme de Gobineau, 7 Juin 1869, Ms 3522, pièce 35, p. 4.

« Je suis pourtant allé à l'Alcazar, écrit Gobineau, avec Madame Posuo et mes secrétaires. Je suis resté vingt minutes ; c'est au-dessous de toute description. Quand je l'ai dit à l'Empereur, il m'a dit d'un air indigné : oh ! comment faites-vous des choses comme ça ? — Ma foi, Sire, j'ai été bien aise de voir le vice sans séductions, c'est rare. — Il a ri et nous nous sommes étendus sur les mérites négatifs de la race latine (1). »

Les mérites de la race latine, à propos de l'Alcazar ! En vérité, l'image que le savant auteur de l'*Essai* s'est forgé des Brésiliens, n'est guère différente de celle que Melhac et Halevy venait de porter sur une scène de Paris avec une pièce intitulée *Le Brésilien* (2). Avec la mauvaise humeur et l'esprit systématique en plus.

Du creuset où, depuis plusieurs siècles, bouillonne le sang de tant de peuples de provenances si diverses, est-il sortie une race nouvelle et déjà fixée ? Peut-être serait-il prématuré de répondre trop nettement. En tous cas, le caractère de la nation brésilienne s'affirme vigoureusement de plus en plus et en traits bien définis, malgré les mélanges qui, suivant les théories de Gobineau (3), aurait dû la conduire à la disparition ou, du moins, à la dégradation. Par ailleurs, si le problème des races, tel qu'il a été posé par le chimérique auteur de l'*Inégalité*, n'a été résolu ni par les Etats-Unis du Nord, ni, pour prendre un exemple plus récent et plus dramatique encore, par l'Allemagne hitlérienne, il semble bien, par contre, qu'il le soit, sans contestation possible, pour le plus grand bien et l'honneur de l'humanité, au pays des Gonçalves Dias et des Machado de Assis.

(1) A Mme de Gobineau, 15 Juin 1869, Ms 3522, Pièce 37, p. 4.

(2) 1863 : La même année que *Le Brésil Littéraire* de Ferdinand Wolf.

(3) « Mais les nouveaux arrivés (les émigrants vers l'Amérique du Nord), que sont-ils ? Ils représentent les échantillons les plus variés de ces races de la vieille Europe dont il y a le moins à attendre. Ce sont les produits des détritits de tous les temps : des Irlandais, des Allemands, tant de fois métis, quelques Français, qui ne le sont pas moins, des Italiens qui les surpassent tous. La réunion de tous ces types dégénérés donne et donnera nécessairement la naissance à de nouveaux désordres ethniques ; ces désordres n'ont rien d'inattendu, rien de nouveau ; ils ne produiront aucune combinaison qui ne se soit réalisée déjà ou ne puisse l'être sur notre continent. Pas un élément fécond ne saurait s'en dégager, et même le jour où ces produits résultant de séries indéfiniment combinées entre des Allemands, des Irlandais, des Italiens, des Français et des Anglo-Savons, iront par surcroît se réunir, s'amalgamer dans le sud avec le sang composé d'essence indienne, nègre, espagnole et portugaise qui y réside, il n'y a pas moyen d'imaginer que d'une aussi horrible confusion il résulte autre chose que la juxtaposition incohérente des êtres les plus dégradés.

Essai, ouv. cit. t. II, p. 536.

XII

Le Ministre de France ne considère pas ses compatriotes émigrés d'un œil plus indulgent que les Brésiliens. « Les Français qui sont ici en très grand nombre, déclare-t-il, vingt-cinq ou trente mille, sont, plus la plupart, fort peu dignes de considération. » Il a vu, sur la recommandation de sa femme, un certain abbé Janrard : « J'ai peur que ce ne soit pas grand chose. Il a mauvaise apparence et je le trouve singulièrement indulgent pour le clergé brésilien composé, dit-il, de fort braves gens, lesquels ne disent jamais la messe, ne lisent pas leur bréviaire, ont de nombreuses familles et portent l'habit séculier. Il prétend qu'il ne leur manque que de bons exemples. »

Par contre, déclare-t-il, « il y a près de deux cents sœurs de charité françaises qui font contrepoids. Elles dirigent tous les hôpitaux de la ville... », en particulier, « le grand Hôpital », où elles sont 60, et qui « est admirable de luxe et de tenue ».

Mais il est, enfin, un Français, dont il fait la connaissance vers le mois de Juin, et qui le consolerait de la présence de tous les autres. Voici le portrait qu'en trace le Comte de Gobineau :

« Il y a ici un homme très singulier. Il s'appelle M. Taunay. Il était chancelier de la Légation depuis quarante ans et en a plus de 70. Il est frère d'un peintre assez estimé, très savant en beaucoup de choses et surtout en littérature latine et portugaise. M. Taunay a passé sa vie à courir après les gens pauvres ou embarrassés ou malades ; il a tout donné ce qu'il avait, son argent, son linge, ses habits ; on ne se souvient pas qu'il ait eu trois chemises ; puis il a donné les fonds de la chancellerie, puis les dépôts ; enfin, il a été manifeste qu'il devait à l'Etat et à des personnes qui lui avaient remis leurs fonds, près de 300 mille francs. La chose établie, on l'a renvoyé du service, en le mettant brusquement en retraite. Mais ceux qui réclamaient leur argent, ont refusé de poursuivre ; les Français établis ici ont fait une souscription qui a monté en quelques jours à plus de 120 mille francs, l'Empereur a donné 40 mille francs et on a tout payé. Aller dans une rue de Rio et dire du mal de M. Taunay à n'importe qui, Français, Brésilien, Nègre ou mulâtre, ce serait vouloir se faire assommer. Il a la décoration de la Croix-du-Sud qui ne se donne à per-

sonne que pour les raisons les plus éclatantes, et continue à n'avoir littéralement pas de pain, ni même d'autre habit que celui qui le couvre. Il demeure à un cinquième étage dans un taudis dont un esclave ne voudrait pas et si, après ce qui lui est arrivé, il va demander n'importe quelle somme, on la lui donne immédiatement, sûr que c'est pour une œuvre de charité quelconque. On ne se fait pas d'idée de l'adoration que cet homme-là inspire. Figurez-vous un petit vieillard, vêtu d'un habit noir des plus râpés, avec des souliers impossibles, maigre, les joues creuses, ses cheveux pris coupés ras, timide, tremblant, balbutiant. Quand il venait chez moi, ce n'était que lorsque je le lui faisais demander. Il s'asseyait sur le bord de sa chaise et restait livré à une terreur évidente. Toutes mes agaceries y échouaient. Quand vous le connaîtrez, me disait l'Empereur, vous verrez quel homme c'est ! — Mais je n'y faisais aucun progrès. Il restait un quart d'heure et se sauvait. Je ne fais pourtant pas beaucoup le ministre à l'ordinaire. Il y a trois jours, je le fais venir pour une affaire... Tout en causant, je me levai, je défis les linges mouillés qui entouraient la terre (de la statue) et quand M. Taunay voit *Alexandre*, voilà mon homme qui se monte, qui s'attendrit, qui s'exalte, qui perd toute timidité, qui me dit les choses du monde les plus tendres, et qui reste deux heures à me faire l'analyse mais très juste et très vraie, de ce qu'il voit que j'ai voulu mettre dans cette tête... (1). »

Ce M. Taunay, Théodore Taunay, était le quatrième des six fils de Nicolas Taunay (1755-1830), membre de l'Institut de France et peintre paysagiste, qui était venu au Brésil en 1837 avec la mission artistique française, appelée par D. Jean VI et dirigée par Joaquim Le Breton. Né en 1798, il mourut à Rio en 1880 après avoir lutté aux premiers rangs des « abolitionnistes ». Il ne laissa point de descendants, mais son frère Félix, peintre et poète, fit souche au Brésil et fut le père d'Alfredo d'Ecragnole Taunay, l'auteur, entre autres compositions, d'un roman justement célèbre: *Innocencia* (1872) et de *La Retraite de Laguna* (2), récit épique qui relate un des

(1) A Marie Dragoumis, 17 Juin 1869.

(2) *La retraite de Laguna*, Rio de Janeiro, 1871, 224, p. in-4°, 2^e édition à Paris (Plon) 1879, préface de X. Reymond. Traduit en portugais par Salvador de Mendonça, Rio de Janeiro, 1874. Depuis lors les éditions de cette traduction se sont multipliées.

épisodes les plus glorieux et les plus douloureux de la guerre du Paraguay et qui lui a valu le surnom de Xénophon brésilien (1).

(1) M. A. E. de Taunay, membre de l'Académie brésilienne et actuellement directeur du musée Ypiranga à Saint-Paulo est un digne représentant de cette famille. Cf. son travail : *A missão artistica francesa em 1816*, Rio, 1912, typ. do Jornal do Comercio (extrait de la « Revista do Instituto Historico e Geographico », t. LXXIV, Partie I (1911), 202 pages avec gravures.

XIII

Gobineau ne recherche guère ses compatriotes. Il feint d'ignorer si ceux-ci l'aiment, mais il est convaincu qu'ils le respectent: ils admettent que à « la place d'une légation qui vivait à l'Alcazar », il a « établi les choses sur un pied convenable » et ils « trouvent que cela a le meilleur air ». « Tout le monde vient « lui » raconter fort respectueusement ses affaires, à quoi il « sert de son mieux ». L'Empereur « le sait et lui en parle avec approbation »; « et d'autant plus » que, depuis son arrivée « il n'y a plus eu une de ces prises de bec qui étaient journalières autrefois entre le consulat et les autorités du pays (1) ».

Ainsi, le représentant de la France à Rio de Janeiro est, et de son propre avis, un excellent diplomate. Mais « pas l'ombre d'une affaire ; il faut se mettre à la torture pour faire une dépêche de deux pages une fois par mois (2) ».

Et « ce manque absolu d'affaires » l'ennuie :

« Il y en a moins, mais beaucoup moins qu'à Téhéran. La position des Ministres étrangers dans tous les Etats d'Amérique est nulle. Ils ne comptent que pour ce qu'ils sont personnellement. Sous ce rapport je n'ai pas à me plaindre et on me considère fort. Mais comme chef de mission, je ne suis rien. Le peu de questions que j'ai à traiter se réduisent à demander la conclusion de quelques affaires consulaires qui ne se terminent pas. Quand les Brésiliens ont dit oui le Lundi, ils disent non le Mardi. Au fond, ils ont une horreur absolue de faire quoique ce soit. La politique est tellement nulle ici que personne ne sait jamais ce qui s'est passé à la Chambre. Il n'y a que deux questions et deux conversations: le commerce du café et le cours du papier monnaie (3). On y joint, les jours de paquebots, les considérations sur les choses de l'Europe, et tout le monde voudrait être en Europe. Quant aux dilapidations des deniers publics, cela dépasse toute idée et encore là-dessus les Grecs sont d'une vertu sans tache en comparaison (4). »

(1) A Mme de Gobineau, 7-7, 1869.

(2) A Marie Dragoumis, 16 Décembre 1869.

(3) Encore une fois, comment Gobineau peut-il oser affirmer que ce soient là les seules occupations des Brésiliens, puisqu'il avoue qu'il ne les fréquente pas et qu'il ne les connaît guère. Toujours les mêmes affirmations sans fondement. En vérité, son injustice ne connaît pas de limites.

(4) A Mme de Gobineau, 26 Juillet 1869.

En fait, la correspondance officielle adressée par Gobineau au Ministère des Affaires Etrangères (1), est assez pauvre de contenu; elle est rédigée en style diplomatique d'un ton solennel et généralement banal.

Les principaux thèmes traités en ces dépêches sont les suivants: nouvelles de la guerre du Paraguay, accompagnées d'appréciations sur le gouvernement et l'opinion; intervention pour protester contre le pillage du consulat de France à Assomption par des troupes brésiliennes; voyage à l'intérieur de Minas à la suite de la cour (ce voyage fait l'objet d'une longue relation, datée du 23 Juillet 1869, où le diplomate porte un jugement d'ensemble sur le présent et l'avenir du Brésil particulièrement du point de vue économique (2); traité d'extradition entre la France et le Brésil; abolition complète de l'esclavage.

La guerre du Paraguay durait depuis quatre ans lorsque Gobineau prit possession de la Légation de Rio de Janeiro. Elle avait été provoquée par un tyran à demi-fou, Francisco Solano Lopez, dit Lopez II, président de la République du Paraguay; prétexte: les troupes de D. Pedro II avaient envahi l'Etat voisin, l'Uruguay, dont le Gouvernement refusait les excuses exigées par le Brésil à la suite de molestations graves et répétées à l'égard de quelques-uns de ses citoyens. Une fois Montevideo pris, une alliance avait été conclue, le 1^{er} Mai 1865, entre le Brésil, l'Uruguay et l'Argentine pour mener la lutte contre Lopez. L'Europe, et la France en particulier, étaient trompées par les nouvelles, souvent inventées de toutes pièces, que répandait, avec beaucoup d'habileté, le ministre du Paraguay à Paris.

Le Ministre de France à Rio suit les événements de la guerre (3) « qui, dit-il à une de ses correspondantes, a déjà dévoré une centaine de mille hommes et deux ou trois milliards de francs (4) », avec une indifférente ironie et il renseigne, du mieux qu'il peut, son Gouvernement.

(1) Archives du Ministère des Affaires Etrangères, Paris, volume 42 et 43 du fonds Brésil.

(2) Le Chapitre XIX est consacré tout spécialement à ce voyage.

(3) A Marie Dragoumis, 28 Août 1869.

(4) Les statistiques officielles publiées après la guerre évaluent les dépenses à un milliard et demi, et les pertes à 50 mille hommes, tués sur les champs de bataille ou morts de maladie, particulièrement du choléra en 1867.

Le 23 Mars 1869, il écrit au marquis de la Valette, Ministre des Affaires Etrangères de Napoléon III :

« ...La guerre du Paraguay subit ou est près de subir une phase nouvelle. Quelques correspondances de la Plata dont les journaux ont publié des fragments, disent que Buenos-Ayres laisse percer à présent une idée apparemment dès longtemps préconçue, de rattacher sous forme fédérative aux provinces Argentines la République du Paraguay comme faisant anciennement partie de la Vice-Royauté de la Plata, ainsi que la Province même de Montevideo qui dépendait également de l'autorité Vice-Royale ; cette combinaison ou toute autre dans le même sens étant nécessaire à la sûreté des Républiques Platéennes devant l'Empire brésilien prépondérant comme il l'est par sa flotte et par son armée.

« Quelque inexactes ou exagérées que puissent être ces suppositions, la situation des Alliés autant entre eux que vis-à-vis du Paraguay, n'est pas sans présenter une certaine gravité. M. de Paranhos (1) est toujours seul à l'Assomption, et il continue à y agir seul, les Républiques Orientale et Argentine ayant promis d'envoyer des Plénipotentiaires, et ne l'ayant pas fait jusqu'à ce jour.

« L'institution d'un gouvernement provisoire paraguayen est, dit-on, le soin principal du ministre des Affaires Etrangères, mais jusqu'à présent on n'a pu recueillir sur tous les points du Paraguay occupé par les Alliés que trois cents adhésions à cette modification gouvernementale. Quelque épuisée que la République puisse être au bout de quatre années de lutte, il est, je crois, plus sage de penser que la terreur ou le dévouement tient attachés les Paraguayens à leur Président, que d'en inférer qu'un manque aussi absolu de population peut seul expliquer le peu de succès de la tentative préconisée comme infaillible par les défenseurs systématiques de la poursuite de la guerre jusqu'à l'expulsion du Maréchal Lopez. Quoiqu'il en soit, l'Armée en proie à de cruelles maladies, occupait toujours l'Assomption, et l'expédition destinée à entrer en campagne et à attaquer l'ennemi dans ses nouvelles positions, n'avait pas, aux dernières nouvelles, quitté la capitale de la République.

(1) Conseiller Silva Paranhos, depuis Vicomte de Rio Branco, alors Ministre du Brésil à Montevideo.

« Les avant-gardes du Maréchal Lopez s'étaient, dit-on, rapprochées de l'Assomption, et des détachements de cavalerie paraguayenne parcouraient la campagne dans les environs de Luque.

« Le gouvernement brésilien ne laisse, au reste, rien connaître, pour le moment du moins, de l'état réel des choses.

« Aucune révélation n'a eu lieu de sa part, et le journal officiel n'a pas dit encore un seul mot sur le but, non plus que sur les résultats du voyage du Ministre des Affaires Etrangères à l'Assomption... (1). »

La guerre continua avec des chances diverses pour le Brésil, et toujours de très lourds sacrifices.

Vers cette époque, Gobineau, s'adressant à sa femme, emploie, pour donner son opinion sur la guerre, un langage moins diplomatique :

« J'écris par ce courrier une dépêche pour expliquer deux choses : 1° Que le Paraguay n'est pas sans intérêt ; 2° que Lopez est en fuite avec une poignée d'hommes, non pas sur son territoire, ni dans la Bolivie, mais dans la province brésilienne de Matto-Grosso, un désert immense où il est impossible d'aller le chercher. Le gouvernement argentin retire une partie de son contingent ; les Brésiliens pensent à en faire autant et comme il n'est pas impossible que le Gouvernement provisoire installé par les Alliés à l'Assomption ne soit au fond que des agents déguisés de Lopez, il n'est pas non plus impossible que, les Brésiliens partis, celui-ci rentre tranquillement chez lui. Alors toute la guerre aura été inutile. Du reste, le Brésil n'a pas la moindre envie de coudre à ces immenses déserts un pouce des déserts du Paraguay. Total, où est l'intérêt français dans cette guerre de mulâtres avec des sauvages ? Je dis cela carrément et absolument... que le Brésil ait l'intention d'annexer le Paraguay, on n'y songe pas et on y songerait, qu'est-ce que ça nous fait ? Et on le ferait, enverrions-nous une escadre pour faire la guerre au Brésil commettant une ineptie ? L'Empereur rit de l'idée d'annexer le Paraguay. Il n'a envie que d'arriver au moment d'en finir, heureux d'en être quitte (2). »

(1) Affaires Etrangères. Correspondance Politique Brésil. Vol. 42 f° 213-215.

(2) A Mme de Gobineau, lettre non datée, Ms 3522, pièce 76, page 1.

Mais le prince impérial, le Comte d'Eu, a pris le commandement en chef des troupes brésiliennes ; il vient de battre trois fois les Paraguayens et « il a emporté d'assaut, en personne, une de leurs dernières places fortes ». De sorte qu'on est dans la joie et l'espérance d'en finir. « La princesse impériale qui adore son mari, n'est pas la personne la moins ravie de tout ceci et elle est extrêmement fière d'être la femme d'un héros (1) »,

Même note dans une lettre adressée à Mme Gobineau :

« Toute la famille impériale est dans une joie extrême parce qu'en deux mois le Comte d'Eu vient de réduire à néant toutes les forces paraguayennes, ce qu'on n'avait pu faire en cinq ans. Il a conduit lui-même les colonnes, et enlevé des positions pallissadées, l'épée à la main (Louis XIII au pas de Suse), au grand étonnement de tout le monde. Bref, Lopez a perdu en trois actions successives toute son artillerie et est errant, poursuivi par les Brésiliens. La Comtesse d'Eu est très fière d'être la femme à Monsieur le Maire... (2). »

Mais Gobineau ne peut laisser de médire et, s'il admire le Comte d'Eu de ses victoires sur Lopez, il l'admire encore davantage, dit-il, d'« avoir fait beaucoup plus en réduisant les fournisseurs de son armée, insignes voleurs et en forçant ses officiers à marcher (3). »

Le 22 Août, Gobineau envoie au Ministère à Paris, une nouvelle dépêche :

« Le paquebot du Sud vient d'arriver ; il a apporté la nouvelle de la constitution définitive à l'Assomption d'un gouvernement provisoire, composé de trois membres : MM. Carlos Loisago, José Dias de Bedoya et Cyrillo Rivarola.

« Les journaux opposés au Cabinet actuel se sont emparés de ce thème pour publier une série d'articles dans lesquels ils s'efforcent de prouver que le nœud de la question peut désormais être facilement tranché, puisque maintenant il ne s'agit plus de traiter avec Lopez, devenu rebelle, mais bien avec un pouvoir régulièrement établi et favorable au Brésil. Ce que ces journaux ne donnent pas, c'est le moyen d'éviter les alternatives également fâcheuses que j'ai eu l'honneur de vous signaler

(1) A Marie Dragoumis, 28 Août 1869.

(2) A Mme Gobineau, 5 Septembre 1869, Ms 3522, pièce 56, pages 1 et 2.

(3) A Mme de Gobineau, 28 Août 1869, Ms 3522, pièce 54, p. 3.

ailleurs. Il est malheureusement évident de soi que le nouveau Gouvernement paraguayen n'a d'autre force que celle dont l'investit l'occupation, et que celle-ci retirée, le Président Lopez n'aurait aucune peine à l'anéantir. Le 5, le Comte d'Eu s'est emparé de la tranchée de Lapucay où il a trouvé deux canons et fait un prisonnier. Les Brésiliens ont eu quatre hommes blessés. Le 7, il s'est emparé d'une seconde tranchée où l'ennemi a perdu cinq hommes et s'est laissé faire trois prisonniers. Cette tranchée prise, le Général en chef est entré à Valenzuela.

« Pendant que le Comte d'Eu s'avavançait sur la gauche, le Général Ozorio sur la droite, s'est emparé de la position nommée Apucaï à 6 lieues de Paraguay, où il a pris six pièces de canon et fait un prisonnier (1). »

L'ironie de M. le Comte de Gobineau est trop facile ! Voici, par contre, comment un voyageur impartial, le savant Agassiz, appréciait le rôle du Brésil dans cette douloureuse mais glorieuse affaire : « La puissance du Brésil s'affirme en ce moment même par la poursuite de la guerre la plus importante dont l'Amérique du Sud ait été le théâtre. En effet, la lutte que soutient le Brésil n'a aucun caractère égoïste ; dans sa querelle avec le Paraguay, le peuple brésilien doit être regardé comme le porte-drapeau de la civilisation. Tout ce que je sais de cette guerre m'a convaincu qu'elle a été entreprise par des motifs honorables et que, en laissant de côté les petites intrigues des individus, inévitable suite de ces grands mouvements, elle est conduite dans un esprit de désintéressement absolu. Le Brésil, dans cette lutte, mérite la sympathie du monde civilisé ; ce qu'il attaque, c'est une organisation tyrannique demi-cléricale et demi-militaire qui, en prenant le nom de République, déshonore le beau nom qu'elle usurpe (2). »

Le Comte de Gobineau rentra en France avant la fin de la guerre, qui se termina seulement en Mars 1870 par la mort de Lopez. Avant son départ, il avait parfaitement compris que les projets de conquête attribués à l'Empereur étaient sans fondements. La conclusion de la guerre lui donna raison, car, après la victoire, le Brésil ne revendiqua pas un pouce de terrain pour lui. D. Pedro, avec sa générosité et son esprit de justice bien connus

(1) Affaires Etrangères. Correspondance Politique, Brésil. Vol. 42, f° 336, N° 18.

(2) AGASSIZ : *ouv. cité*, p. 505.

du diplomate français, se borna à régler la question des frontières, et il s'appliqua à réorganiser le Paraguay avec les débris du peuple que Lopez II avait failli conduire à la ruine définitive.

La seconde question dont Gobineau eût à s'occuper durant son séjour à la Légation de Rio, intéressait plus particulièrement la France. Le consulat de France à Assomption, en Mai 1869, avait été pillé par les troupes brésiliennes quand elles avaient occupé la capitale du Paraguay. Il semble bien que le consul de France, M. de Cuberville, eût pris parti pour Lopez II, et que les chefs de l'armée brésilienne aient considéré ce pillage, auquel ils ne s'étaient probablement pas opposés, comme un acte de représailles légitime. Gobineau, chargé de réclamer des explications au Gouvernement de Rio, multiplia les démarches sans résultat. Il en rend compte au Marquis de la Valette.

« Rio de Janeiro, 9 Juin 1869,

« Conformément aux ordres contenus dans la dépêche de Votre Excellence, en date du 23 Avril dernier, j'avais entretenu M. le Baron de Cotéguipé, de la réclamation de M. de Cuverville, consul de France à l'Assomption, dont la caisse et les effets ont été mis au pillage, au temps où les troupes brésiliennes sont entrées dans la capitale du Paraguay.

« Afin de fixer aussi exactement que possible les termes de la discussion et écarter les détails inutiles que fournit la correspondance échangée entre M. le Duc de Caxias et M. de Cuverville, j'ai remis au Ministre des Affaires Etrangères brésilien un court précis de la question.

« M. de Cotéguipé, m'a informé aujourd'hui, qu'il avait écrit à M. le Comte d'Eu, général en chef de l'Armée, pour lui demander un supplément d'enquête au sujet de la plainte portée par M. de Cuverville.

« Les nouvelles du théâtre de la guerre paraissent être favorables. La fonderie de canon du Président Lopez a été prise par les Brésiliens avec plusieurs ingénieurs étrangers qui y étaient employés. On a délivré de même un certain nombre d'Européens que le Président retenait en captivité. M. le Baron de Cotéguipé m'assure que le Prince généralissime compte attaquer l'ennemi par quatre côtés à la fois et que tout lui donne lieu d'espérer au résultat décisif et prochain (1). »

(1) Affaires Etrangères. Correspondance Politique: Brésil. Vol. 42, f° 299, N° 12.

L'affaire traîna en longueur. Nouvelle dépêche du Ministre de France le 24 Décembre 1869, cette fois à M. de la Tour d'Auvergne :

« J'ai reçu la dépêche que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'adresser sous le N° 3, et le timbre de la Direction Politique.

« Je me suis empressé le 14 courant d'adresser une note à Monsieur le Ministre des Affaires Etrangères pour lui demander de me faire connaître le plus promptement possible le résultat de l'enquête qu'il m'avait promis de faire faire au sujet des actes de pillage commis à l'Assomption et à Luque dans les maisons occupées par notre Consulat.

« M. le Baron de Cotégype vient de me répondre que le Général en chef avait été tellement occupé par les opérations militaires qu'il n'avait pas encore eu de temps à consacrer à cette affaire, mais que de nouvelles instructions allaient lui être adressées, et que très probablement des renseignements précis ne tarderaient pas à arriver sur l'incident de l'Assomption.

« La Légation d'Italie qui a fait une réclamation semblable à la nôtre pour des faits de même nature, vient de recevoir une réponse analogue (1). »

Le Gouvernement brésilien cherchait à esquiver la réponse. Paris insiste encore en Janvier 1870.

« J'ai reçu la dépêche en date du 6 Décembre dernier que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'adresser sous le N° 4 et le timbre de la Direction Politique.

« J'ai déjà rendu compte à Votre Excellence dans mon rapport N° 22, de la nouvelle démarche que j'ai faite auprès du Gouvernement brésilien conformément aux instructions contenues dans la lettre de Votre Excellence du 12 Novembre dernier, pour obtenir réparation des actes de pillage commis par les troupes brésiliennes dans les maisons du Consulat de France à Luque et à l'Assomption. Comme je l'ai écrit à Votre Excellence en réponse à la note que je lui ai adressée, M. le Ministre des Affaires Etrangères m'a répondu qu'une enquête avait été ordonnée, mais que le Général en chef des troupes brésiliennes au Paraguay, occupé des opérations militaires, n'avait pas encore eu le temps d'y porter son attention.

(1) Affaires Etrangères. Correspondance Politique: Brésil. Vol. 42, f° 354, N° 23.

« Je crois donc qu'avant d'insister davantage auprès du Cabinet de Rio de Janeiro, je dois attendre d'être informé de l'enquête qui a été ordonnée.

« J'aurai soin de me conformer aux instructions que vient de me donner Votre Excellence, et d'agir simultanément avec M. le Ministre d'Italie. Du reste, jusqu'à présent, nous nous sommes toujours rendus compte mutuellement des démarches que nous avons faites au sujet de cette affaire, et nous avons toujours reçu des réponses analogues (1). »

Obstination de part et d'autre. C'est au Comte Daru (le ministre des Affaires Etrangères de Napoléon III a changé une fois encore) que Gobineau s'adresse le 7 Avril 1870 :

« Conformément aux ordres contenus dans votre dépêche du 23 Février, timbrée Direction Politique N° 1, j'ai insisté de nouveau auprès du Gouvernement brésilien pour obtenir enfin, une solution aux réclamations transmises par moi touchant le pillage de nos maisons consulaires à Luque et à Assomption.

« M. le Baron de Cotégye s'est vivement excusé de n'avoir pas encore donné une solution à cette affaire. Il a insisté sur les embarras et les occupations multipliées par lesquelles Mgr. le Comte d'Eu avait été empêché longtemps de réunir les éléments de la réponse qui doit nous être adressée, et a conclu en m'annonçant que toutes les pièces nécessaires étaient désormais arrivées dans les bureaux des Affaires Etrangères, on s'occupait activement de le mettre en ordre et de rédiger une réponse à ma note du mois d'Avril dernier.

« M. le Baron de Cotégye m'a prévenu que son intention était de me transmettre le résultat de nombreux interrogatoires et d'enquêtes faites avec soin, et il m'a demandé encore quelques jours de délai, m'affirmant de la manière la plus positive que cette affaire ne serait pas perdue de vue.

« Je me suis efforcé de lui faire entendre que nous ne pouvions attendre davantage, et il m'a répété à plusieurs reprises que le délai qu'il me demandait ne s'étendrait pas à plus de quelques jours (2). »

(1) Rio de Janeiro, 20 Janvier, Affaires Etrangères, Correspondance Politique: Brésil, Vol. 43, f° 5, N° 26.

(2) Affaires Etrangères. Correspondance Politique: Brésil. Vol. 43, f° 23, N° 33. Gobineau au Comte Daru.

L'affaire en resta là. Ou, du moins, ce n'est pas Gobineau qui en obtint la conclusion. Pas davantage, il n'obtint la conclusion du traité d'extradition entre la France et le Brésil, dont les négociations avaient été engagées par son prédécesseur et par M. de Roquette, chargé d'affaires. Le point délicat était la dévolution des esclaves. Gobineau traite la question très objectivement et il est difficile, même à travers les lignes de son rapport officiel, d'apercevoir ses tendances.

« Rio de Janeiro, 24 Avril 1869 (1).

« Conformément aux instructions que j'ai reçues à mon départ de la Section du Contentieux, je me suis empressé dès mon arrivée ici de m'informer de l'état des négociations relatives au projet de Traité d'Extradition. Je ne sais si la difficulté qui paraissait exister semblera à Votre Excellence suffisamment aplanie par les explications que je vais lui présenter. L'objection existait dans la dévolution éventuelle des esclaves fugitifs. Le Département n'admettait pas comme conforme aux principes de notre droit public une obligation de livrer des esclaves réfugiés sur quelqu'un de nos territoires, sans une complète garantie que ces esclaves seraient reconnus libres par le seul fait de leur séjour sur terre française, et nous prétendions avec toute raison, obtenir des assurances certaines qu'après leur dévolution ces esclaves ne seraient passibles, quelle que fût la nature du crime poursuivi, que de la pénalité édictée contre les hommes libres, et n'auraient en aucun cas à comparaître devant des tribunaux spéciaux, et nous voulions qu'ils fussent à l'abri de toutes poursuites résultant des dispositions d'un code noir quelconque.

« Différents Gouvernements actuellement en voie de conclure avec le Brésil des conventions analogues à celle qui nous occupe, émettent les mêmes idées : c'est l'Italie, la Hollande, et la Bolivie. Le moyen pratique auquel ces puissances paraissent s'être arrêtées et qu'accepte le Cabinet de Saint Christophe, est de ne pas même mentionner la dévolution des esclaves dans la stipulation des projets présentés, de sorte que leurs négociateurs se considèrent comme en droit de maintenir, le cas échéant, qu'un esclave, par le seul fait qu'il était esclave lors de la perpétration du crime pour lequel est demandée son extradition, reste en dehors des termes du traité et ne

(1) Affaires Etrangères. Correspondance Politique: Brésil. Vol. 42, f° 229, N° 5, Gobineau à Lavalette.

doit pas être livré. Le Gouvernement brésilien, à en juger du moins par la déclaration que m'a faite à ce sujet M. Carneiro Leão, Directeur du Contentieux, admet sans difficulté ce point de vue, en vertu du raisonnement que voici :

« Le Gouvernement résolu à opérer l'émancipation complète des noirs dans le plus bref délai, attache de l'importance à ne plus inscrire désormais de stipulations supposant l'existence de l'esclavage, dans les actes qu'il considère comme lois permanentes de l'Empire, et à ses yeux, les conventions internationales ont ce caractère. Il lui répugne donc de consacrer en quelque sorte à nouveau une institution qu'il déplore, dont il compte se débarrasser, et à laquelle il ne reconnaît plus qu'une existence transitoire.

« Après m'avoir exposé ainsi les vues et les actes de son Gouvernement en cette matière, M. Carneiro Leão, revenant à notre projet de convention, m'a proposé deux moyens de résoudre les difficultés qui nous ont arrêtés jusqu'à ce jour.

« Si nous voulons nous contenter de l'expédient adopté pour le point en litige par l'Italie, la Hollande, et la Bolivie, nous ne mentionnerons pas même les esclaves et nous serons dans la situation que ces gouvernements paraissent disposés à adopter ; nous resterons, dès lors, absolument maîtres suivant les circonstances, de livrer les esclaves coupables de crimes communs, ou de refuser leur dévolution en nous fondant en toute justice sur le fait que le cas de l'extradition des esclaves n'est pas prévu, ni par conséquent stipulé dans les articles souscrits.

« Si au contraire nous préférons ne laisser subsister aucun ambage, et tout d'abord établir notre droit sur un terrain bien défini, le Cabinet brésilien, jaloux, ainsi que je viens d'avoir l'honneur de vous l'exposer plus haut, de ne pas consigner dans un acte public permanent des questions relatives à une institution destinée prochainement à disparaître de ses cadres, propose de formuler dans les protocoles à annexer au traité toutes les réserves que nous jugerions convenables, et se déclare disposé à les admettre. Il fait remarquer en présentant cette offre que, les protocoles faisant corps avec le traité n'obligent pas moins les puissances signataires que l'acte même, et que par conséquent, ce qu'il accordera par ces protocoles, sera aussi sûrement acquis que ce qui pourrait être inscrit dans le corps du traité.

« J'ai constaté avec soin que l'engagement supplémentaire ainsi proposé était bien réellement un engagement strict, étroit et aussi rigoureux que nous le saurions souhaiter. J'ai eu occasion en Suisse au sujet de l'établissement des juifs français dans les cantons, de reconnaître l'insuffisance des déclarations confidentielles et des engagements pris par dépêches ou notes détachées de l'acte conventionnel, et j'ai pris garde en cette circonstance d'éviter la présence d'un pareil inconvénient, tout en m'engageant à porter à nouveau à la connaissance de Votre Excellence ces déclarations du Cabinet brésilien dont M. de Roquette avait déjà eu l'honneur de vous entretenir et qui sont dues à ses efforts. Mon sentiment est que nous avons lieu de nous confier aux propositions qui nous sont faites, et qui atteignent complètement le but auquel nous tendons, tout en ménageant les susceptibilités qui résultent de la position particulière de la partie avec laquelle nous avons à nous entendre. »

Les idées et les sentiments propres de l'*Essai sur l'Inégalité*, n'étaient pas engagés à propos d'un traité d'extradition entre la France et le Brésil : ils le sont davantage quand il s'agit de l'émancipation des esclaves, sur les progrès de laquelle le Ministre des Affaires Etrangères lui réclama un rapport. Aussi s'étendra-t-il longuement sur cette question.

XIV

La France avait, en 1848, décrété l'abolition complète des esclaves dans ses colonies, suivant de près l'exemple de l'Angleterre (1833), d'où était parti le mouvement, et, depuis longtemps, l'opinion publique était alertée en faveur de l'abolitionisme dans le monde entier. La « Société française pour l'abolition de l'esclavage », poursuivant une campagne vigoureuse, adressa, en juillet 1866, à D. Pedro II, une pétition revêtue des signatures du duc de Broglie, de Guizot, de E. de Laboulaye, d'A. Cochin, de Léon Lavedan, d'Henri Martin, du comte de Montalembert, etc... D. Pedro consulta ses ministres et fit répondre que le gouvernement impérial s'occuperait, aussitôt que les circonstances le permettraient, d'une mesure « que l'esprit du Christianisme réclamait (1) ». Le souverain s'efforçait de continuer la politique de son père, D. Pedro I^{er}, qui déjà, par une loi de 1831, avait supprimé la traite, et ordonné la promulgation de la loi qui déclarait crime le trafic des noirs, et aux termes de laquelle tout esclave qui mettait le pied sur la terre brésilienne acquérait immédiatement sa liberté. Pourtant, les contrebandiers, bien que pourchassés à la fois par les navires brésiliens et les navires anglais (2), réussirent à introduire, en 1846 : 50.324 nègres ; en 1847 : 57.172 ; en 1848 : 60.000 ; en 1849, 54.000 ; en 1850, 23.000 (3).

Aussi bien, D. Pedro II s'était-il montré, dès le début de son règne, partisan sincère de l'abolition. Il encourageait toute propagande susceptible d'éclairer les esprits. Il suivait avec sympathie les manifestations littéraires suscitées par la campagne abolitionniste (4). Il soutenait tout projet de loi qui tendait à la libération des esclaves (5). Il conférait des récompenses, des décorations aux propriétaires qui, affranchissaient leurs esclaves. Il

(1) Joaquim Nabuco a retrouvé dans les papiers de son père l'original de ce document ; il est tout entier de la main de l'empereur. Joaquim Nabuco : *O Abolicionismo* (Londres, 1883), p. 83.

(2) Et ceci, jusque dans les eaux brésiliennes, ce qui créa en 1845, un incident diplomatique entre le Brésil et l'Angleterre. Le conflit, soumis, grâce à l'intervention du roi du Portugal, à l'arbitrage de Léopold I^{er}, roi des Belges, qui donna raison au Brésil, fut réglé en 1865, à l'honneur des deux partis.

(3) Chiffres qui ressortent des documents présentés au Parlement anglais à la suite du *Bill Aberdeen* (1845).

(4) Dont le plus grand poète fut Castro Alves. Cf. Georges LE GENTIL : *Le Cinquantenaire de Castro Alves*. (Revue de l'Amérique Latine, mars 1922).

(5) *Discursos lo Reforma do Estado Servil na Camara dos Deputados et no Senado*, Rio, Imprensa Nacional 1871, 2 vol.

alla lui-même féliciter l'abbé des Bénédictins de Rio qui, dans un chapitre général, le 3 mai 1866, avait proclamé la liberté des enfants des esclaves qu'ils possédaient et qui étaient au nombre de 1.600. Il donnait l'exemple et accorda leur affranchissement aux esclaves de son propre domaine.

Cependant, respectueux des obligations auxquelles il était lié par la Constitution, il désirait ne pas heurter de front les décisions de ses ministres qui, tous, n'étaient pas favorables à l'abolition immédiate et radicale. D'autre part, il n'oubliait pas dans sa prudente sagesse les luttes sanglantes et coûteuses qu'avait entraînées aux États-Unis, en 1865, entre les États du Sud esclavagistes et ceux du Nord abolitionnistes, le décret confirmant l'abolition pure et simple: 700.000 morts, 2.200.000 blessés. Enfin, les esclaves brésiliens étaient traités avec tant d'humanité (1), qu'il n'y avait pas d'inconvénient à procéder par étapes. Mais l'opinion publique européenne et française, mal avertie, exigeait des mesures plus radicales. Et c'est ainsi que le Ministre des Affaires Étrangères de France, désirant être renseigné sur la question avec quelque précision, s'adressa au Ministre de France à Rio de Janeiro.

Gobineau s'empessa de répondre par un long rapport dans lequel, aux précisions demandées, il mêle toutes sortes de considérations aussi personnelles que fausses et des détails fort pittoresques.

« Votre Excellence m'exprime le désir d'être renseignée aussi complètement que possible sur les progrès de la question d'émancipation. C'est, en effet, un des sujets les plus importants que puisse présenter l'étude des intérêts brésiliens. En principe, on devrait penser qu'aucun obstacle grave ne s'oppose plus désormais à la solution de cette difficulté. L'Empereur se prononce de la manière la plus absolue contre l'esclavage ; le parti libéral ne parle pas avec moins de netteté ; le parti conservateur n'allègue rien en faveur d'un système si condamné. Cependant, rien ne se fait pour le détruire ; et on a remarqué avec raison que dans le discours prononcé

(1) « Tous ceux qui ont étudié le Brésil, reconnaissent que le noir y est bien traité, bien nourri, soigné s'il est malade, conservé s'il est vieux, assuré contre le chômage ». Dr Louis COUTY, *L'Esclavage au Brésil*, Paris, Guillaumin et Cie, 1884. (Cité par Mossé (ouv. cité p. 188), qui nous dit que le Dr Couty fut plusieurs années professeur à l'Ecole Polytechnique de Rio et parle avec compétence. Cf. aussi le témoignage de Saint-Hilaire, Agassiz, Koster, etc...

à l'ouverture des Chambres par Sa Majesté brésilienne, il ne s'est pas trouvé un mot sur ce point si important, ce qui fait contraste avec les déclarations des années précédentes.

« Les raisons de ce temps d'arrêt sont assez complexes et, en allant au fond des choses, on se rend aisément compte de leur force. En premier lieu, la gêne financière du pays et les embarras politiques, résultant de l'état de guerre (1), sont des motifs qui expliquent toute répugnance à commencer actuellement une révolution d'un caractère toujours assez sérieux. On observe que les forces militaires du Brésil se trouvant employées par les opérations poursuivies au Paraguay, il y aurait imprudence à affranchir des esclaves sans avoir le moyen de les contenir, au cas où leur nouvel état les disposerait à abuser de la liberté (2). On fait remarquer aussi que, quel que soit le système de libération adopté, il en résulterait nécessairement, dans une forme ou dans une autre, une obligations d'indemniser les propriétaires de noirs ; si l'indemnisation était complète, l'Etat aurait à payer pour la valeur de deux millions d'esclaves à peu près, et les circonstances ne se prêtent pas aux déboursés énormes d'une pareille combinaison ; si, ce qui est plus admissible, le mode de dédommagement adopté engageait moins les finances impériales, il compromettrait d'autant les intérêts des planteurs ; or, il est déjà notoire que ces intérêts sont dans une situation très critique, les planteurs sont fort endettés : une bonne année suffit à peine à les mettre en état de renouveler leur crédit et ne parvient nullement à les libérer vis-à-vis de leurs créanciers. Nous pouvons nous souvenir d'avoir connu une situation analogue dans les Antilles françaises, antérieurement à l'affranchissement de 1848 : tout ce qui viendra toucher à la position des planteurs, leur sera funeste, parce que cette position est foncièrement anormale. La culture du café, la seule qui se fasse sur une grande échelle et qui donne des résultats vraiment importants, ne produit pas moins que des bénéfices de

(1) Comment la marine brésilienne, occupée et de quelque glorieuse manière, dans la guerre du Paraguay, aurait-elle pu surveiller 1.200 heures de côtes et donner la chasse aux négriers ?

(2) 6.000 esclaves, affranchis de ce fait, s'engagèrent pour la guerre du Paraguay. L'empereur, dans son domaine de Santa-Cruz, près de Rio, se chargea de l'éducation d'un grand nombre de leurs enfants et, de sa cassette, affranchit leurs femmes.

40 % dans les bonnes années ; mais on attend quelquefois deux et trois années une récolte suffisante. Cependant les propriétaires empruntent à des taux usuraires, et, il faut l'ajouter, leur imprévoyance et leur peu de goût pour le travail contribuent puissamment à atténuer les profits et à exagérer les pertes. Il est donc certain qu'en ce moment l'émancipation, ou ruinerait l'Etat déjà ruiné, ou ruinerait les particuliers déjà fort engagés, ce qui arrive à dire que les deux parties seraient également et aussi profondément atteintes.

« Les Brésiliens sont sensibles à l'évidence de ce fait, mais ils le sont peut-être encore plus à une autre observation qui non seulement affecte leurs intérêts mais froisse sensiblement leur amour-propre. Il faut l'avouer, la plus grande partie de ce qu'on appelle *Brésiliens* se compose de sang-mêlés, mulâtres, quarterons Cabocles de degrés différents. On en trouve dans toutes les situations sociales. M. le Baron de Catéipe, Ministre actuel des Affaires Etrangères, est un mulâtre, il y a au Sénat des hommes de cette classe ; en un mot qui dit Brésilien, à peu d'exceptions près, dit homme de couleur. Sans entrer dans l'appréciation des qualités physiques ou morales de ces variétés, il est impossible de méconnaître qu'elles ne sont ni laborieuses, ni actives, ni fécondes. Les familles métisses se détruisent si vite que certaines catégories de mélanges existant il y a vingt ans à peine ne se retrouvent plus par exemple les Mamelucks, et, d'autre part, la grande majorité des planteurs dont j'ai signalé tout à l'heure à Votre Excellence la fâcheuse situation économique, vivent dans un état très voisin de la Barbarie au milieu de leurs esclaves, et ne se distinguent d'eux ni par des goûts plus raffinés, ni par des tendances morales plus élevées. Il en résulte que le commerce, les intérêts et toutes les fabrications grandes ou petites sont aux mains des étrangers. Ces derniers envahissent tout, et cela à tel point que beaucoup de plantations appartiennent à des Portugais, les plus nombreux, les plus agissants, les plus riches de ces émigrants, et que ceux-ci fournissent contre l'esclavage dans l'Amérique du Sud un des arguments les plus forts que l'on puisse alléguer. C'est le fait du travail des blancs dans les Caféries. J'ai déjà eu l'occasion d'en entretenir Votre Excellence.

« Les Brésiliens se voyant ainsi débordés par les éléments européens et obligés d'y avoir recours pour vendre leurs produits, pour construire des maisons, pour avoir

des meubles, des vêtements, des ustensiles, ne trouvant que là à emprunter pour leurs besoins sans cesse renouvelés, se voient dépérir, remplacés graduellement dans leur propre pays. L'esclavage leur permet encore de se soutenir quelque peu, parce que l'esclave travaillant donne ce qu'il fait au maître qui ne produit rien, mais du jour où l'esclave n'existant plus, le maître se trouverait en présence de la concurrence étrangère déjà si fortement maîtresse du terrain, il est évident que, voulût-il travailler à son tour, il n'aurait pas le moyen de lutter avec avantage et on peut l'affirmer : le Brésilien ne voudra jamais travailler (1). Il ne peut donc prévoir que son extinction graduelle, et de là provient son peu de goût pour en arriver à l'application des principes libéraux à l'égard des noirs, principes que d'ailleurs il ne discute nullement.

« Quant aux esclaves eux-mêmes ils se reproduisent extrêmement peu, et comme la traite a définitivement cessé depuis 1852, leur chiffre a diminué de moitié depuis cette époque, de sorte qu'étant alors d'environ 4 millions, il est tombé à 2 millions.

« En admettant que l'émancipation fut retardée encore d'une vingtaine d'années il n'y aurait pour ainsi dire pas à s'en préoccuper. D'ailleurs le chiffre des affranchissements partiels ne laisse pas que d'être assez considérable. La plupart des nègres vivant sur les plantations ne peuvent pas être considérés comme très malheureux. Les maîtres paraissent au contraire plus disposés au laisser-aller, qu'à une sévérité outrée : ce qui est réel, c'est l'absence complète de toute espèce d'éducation morale chez les noirs ; leur dépravation naïve qui est absolue, et le contre-coup qui s'en fait sentir chez les maîtres. Au Brésil, comme dans tout le reste de l'Amérique, l'esclavage a fait plus de mal aux possesseurs d'esclaves qu'aux esclaves eux-mêmes.

« Il existe cependant une certaine catégorie de noirs fixée principalement à Bahia et aux environs, qui tranche d'une manière remarquable sur la masse des autres individus de la même race. Ce sont les Minas (2), venus

(1) Il suffira de jeter un rapide coup d'œil sur n'importe quelle statistique pour se convaincre du contraire.

(2) AGASSIZ : (*ouv. cité*, pp. 99-100), écrivait quelques années avant le séjour de Gobineau au Brésil, au sujet de ces Minas : « Nous savons maintenant que ces nègres athlétiques, à la physionomie distinguée, et d'un type plus noble que celui des noirs des États-Unis, sont des Minas, originaires de la province de Mina dans l'Afrique Occidentale. C'est une race puissante, et les femmes en particulier ont des formes très belles et un port presque noble... Les hommes de cette race sont mahométans et conservent, dit-on, leur croyance au prophète, au sein de l'Eglise Catholique. »

des environs du Gabon. Ces esclaves sont de taille plus élevée et de proportions plus robustes que leur compagnons de servitude. On les considère aussi comme plus intelligents, mais en même temps on les dit plus obstinés, peu obéissants et capables de résistance : la police a eu quelques occasions de les surveiller de près. Ils forment entre eux des sociétés de secours, ils possèdent des caisses communes : il leur arrive de se libérer avec leurs économies, fait rare chez les autres esclaves, et, qui plus est, ils rachètent tous les ans, au nom et avec les ressources dont je viens de parler, un certain nombre de leurs compatriotes. Souvent ils renvoient ceux-ci en Afrique, mais on prétend que depuis quelques années, et à mesure que le nombre des Minas libres a augmenté dans l'Empire, les départs sont moins fréquents : les affranchis restent à Bahia ou viennent à Rio, et se mettent à y exercer une profession quelconque dans laquelle ils réussissent généralement à se créer une petite fortune.

« La plupart de ces Minas, sinon tous, sont Chrétiens extérieurement et Musulmans de fait ; mais comme cette religion ne serait pas tolérée au Brésil, ils s'en cachent et le plupart d'entre eux sont baptisés et portent des noms empruntés au calendrier. Cependant, malgré cette apparence, j'ai pu constater qu'ils doivent garder bien fidèlement et se transmettre avec un grand zèle les opinions apportées d'Afrique puisqu'ils étudient l'Arabe d'une manière assez complète pour comprendre le Coran au moins en gros. Ce livre se vend à Rio chez les libraires français Fauchon, Dupont, qui en font venir des exemplaires d'Europe et les livrent au prix de 15 à 25 mille-reis, 36 à 40 francs. Des esclaves, évidemment très pauvres, se montrent disposés aux plus grands sacrifices pour posséder ce volume. Ils contractent des dettes à cet effet, et mettent quelquefois une année pour s'acquitter vis-à-vis du marchand. Le nombre des Corans vendus annuellement s'élève à peu près à une centaine d'exemplaires et s'accompagnent de quelques grammaires arabes rédigées en français. Il est assurément singulier de voir une population africaine avoir recours à une langue européenne pour pouvoir parvenir à connaître son livre sacré.

« L'existence d'une colonie musulmane en Amérique n'a, je crois, jamais été remarquée jusqu'ici, et bien que n'étant pas tout à fait nécessaire à constater dans cette

dépêche, j'espère que Votre Excellence voudra bien me pardonner cette digression en faveur de la singularité qu'elle révèle. D'ailleurs elle explique l'attitude particulièrement énergique des nègres Minas.

« Pour me résumer, je crois pouvoir conclure que la question de l'esclavage au Brésil ne saurait actuellement recevoir une solution ; que, si cette solution est trop retardée, elle viendra naturellement par l'extinction de la classe servile ; que si elle est faite à temps, elle n'empêchera pas cette extinction ; que la population à proprement parlé brésilienne et qui, de fait, est métisse et au moins aussi parente des noirs que des blancs, quand on la considère dans son ensemble, est de même destinée à disparaître, soit par extinction, soit par absorption dans les familles portugaises qui viennent s'établir ici, et l'on peut prévoir dans un temps donné, la suprématie absolue d'une sorte de nation nouvelle dont les Portugais des Açores et du Sud du Royaume formeront la base, et qui sera plus ou moins mêlée d'Allemands, de Français et d'Italiens (1). »

Sur le même sujet, Agassiz a exprimé, quelques années avant le séjour de Gobineau au Brésil, une opinion qu'il est curieux de reproduire ici :

« Quelques mots seulement suffiront à faire voir combien sont profondément enracinées les différences primordiales qui existent entre les races pures. Comme les espèces distinctes d'animaux, les différentes races d'hommes produisent des métis par le croisement, et les métis nés de races diverses présentent une grande différence. L'hybride entre le blanc et le nègre, appelé mulâtre, est trop connu pour que j'ai besoin de le décrire, il a les traits élégants et le teint clair ; il est plein de confiance en lui-même, mais indolent. L'hybride entre l'Indien et le nègre, qu'on appelle *cafuzo*, est très différent : ses traits n'ont rien de la délicatesse de ceux du mulâtre ; son teint est foncé, ses cheveux sont longs, fins et bouclés ; et son caractère présente une heureuse combinaison de l'humeur enjouée du noir et de l'énergique rusticité de l'Indien. L'hybride entre blanc et Indien, appelé Mammaluco au Brésil, est pâle et efféminé, faible, paresseux, tant soit peu obstiné. Il semble que l'influence de l'Indien ait eu juste assez de force pour anéantir les attributs élevés du blanc, sans rien communiquer

(1) Affaires Etrangères. *Question de l'esclavage au Brésil. Rapport de Gobineau. Rapport N° 5* (22 septembre 1869).

au produit de sa propre énergie. Il est très remarquable que, dans ces deux combinaisons de l'Indien, soit avec le blanc, soit avec le noir, le premier empreint son cachet sur le rejeton beaucoup plus profondément que le parent de l'autre race. Dans les croisements poussés plus loin, les caractères de l'Indien pur ressortent, et ceux des autres races s'effacent avec une rapidité qu'il importe de noter; j'ai connu le fils de deux métis, l'un indo-nègre, l'autre indo-blanc, qui avait réassumé presque complètement les caractères de l'Indien pur (1) »

Gobineau était mort depuis six ans quand la question de l'esclavage reçut au Brésil une brusque solution qui, une fois encore, contredisait toutes ses vues. La Comtesse d'Eu, « Isabelle la Rédemptrice », régente de l'Empire durant l'absence de son père qui se soignait en Europe, sanctionnait, le 13 Mai 1888, la loi qui abolissait définitivement l'esclavage. L'Empereur en apprenant la nouvelle inattendue alors qu'il était très gravement malade à Milan, murmura : « Rendons grâce à Dieu ; télégraphiez tout de suite à Isabel en lui envoyant ma bénédiction, avec tous mes remerciements pour la nation et pour les Chambres (2). »

On connaît le mot de Victor Hugo : « Le Brésil a porté à l'esclavage un coup décisif. Le Brésil a un empereur ; cet empereur est plus qu'un empereur : il est un homme. »

Malgré les conséquences que cet acte généreux entraîna pour lui et sa dynastie, et que Gobineau avait entrevues, jamais l'Empereur n'exprima le moindre regret (3).

Assurément, Gobineau considérait toutes ces affaires comme peu importantes pour un diplomate de sa qualité. « Son action, déclare-t-il, se borne à éviter des ennuis au gouvernement brésilien et même à empêcher les autres légations de lui en faire... » Il « sait qu'on lui en sait gré (4) ».

(1) AGASSIZ : *ouv. cité* (p. 515) : Appendice V, Permanence des traits caractéristiques dans les différentes races humaines.

(2) Mossé, *ouv. cité*, page 259.

La loi du 13 mai 1888 était de la plus admirable simplicité, elle contenait seulement deux articles : Art. 1^{er} : L'esclavage est déclaré aboli au Brésil, à partir du jour de la promulgation de cette loi. — Art. 2 : Sont abrogées toutes les dispositions contraires.

(3) Mossé, *ouv. cité*, page 224.

Sur l'Empereur en exil, cf. le très beau livre de M. le Comte Afonso Celso, de l'Académie brésilienne de Lettres : *O Imperador no Exílio* (Francisco Alves, Rio, s. d. (1893) LXXVIII, 205 pages.

(4) A Mme de Gobineau, 29 Septembre 1869, Ms 2522, pièce 60, p. 4.

Mais Paris, que pensait Paris de l'action du Ministre de France à Rio de Janeiro ?

Peut-être Gobineau ne s'illusionnait-il pas trop sur les véritables sentiments de ses chefs et de ses collègues à son égard. Ceux-ci n'étaient pas éloignés de voir, dédaigneusement, en lui, un écrivain égaré dans la « carrière », tandis que, par contre, les auteurs de profession le considéraient comme un amateur assez distingué.

Dans la préface d'*Amadis*, publication posthume, Mme de La Tour rapporte l'anecdote suivante (1) :

Lors de la publication, en 1853, des deux premiers tomes de *l'Essai sur l'inégalité des races humaines*, alors qu'il était chargé d'affaires à Hanovre, M. Drouyn de Lhuys son ministre et chef bienveillant, lui fit part de ses inquiétudes :

— Un livre scientifique de cette portée ne vous sera pas utile pour votre carrière ; il peut, au contraire, vous faire beaucoup d'ennuis. »

De Paris, cependant, écrit Gobineau :

« De Paris on m'étourdit de compliments ; j'ai relevé l'influence de la France au Brésil ; les sentiments que me porte l'Empereur prouvent que je suis indispensable ici. Il faut que je prenne encore patience et ne me prive pas, par trop de précipitation, à revenir des mérites que j'acquiers, etc... »

Cet ironique *etc.*, est aussitôt suivi d'une explosion de colère :

« La vérité vraie est que je n'ai rien à faire et qu'on ne veut pas que je vienne disputer un poste d'Europe auquel j'ai tous les droits du monde, à un groupe d'imbéciles qui n'ont d'autre droit que d'être ce qu'ils sont, ce qui les rendra éternellement chers à tous les gouvernements (2). »

(1) Citée par Robert DREYFUS : *Vie et prophéties du Comte de Gobineau*, p. 51.

(2) A Zoé Dragoumis, 22 Décembre 1869.

XV

Dans tous les postes diplomatiques qui lui furent confiés, le Comte de Gobineau s'est toujours montré très attentif à ses obligations. A Rio de Janeiro même qui aurait été, pour reprendre l'expression de Scheman « le tombeau de son activité politique (1) », il ne fut jamais inférieur à sa tâche. Il sut, en toutes occasions, concilier ses légitimes ambitions d'écrivain et d'artiste et les devoirs de sa charge. S'il prend parfois des libertés avec le protocole, il est au ton de la cour brésilienne où régnent le plus aimable des laissez-aller en même temps que la gravité et le sérieux. Là, rien qui rappelle la cour brillante et parfois d'un faste tapageur de S. M. Napoléon III, Empereur des Français. Les Chambellans sont, tous, des fonctionnaires supérieurs de l'administration qui ne viennent au Palais que pour leur service. Les trois uniques dames d'honneur de l'Impératrice, nous apprend encore Gobineau, sont d'âge canonique. Gobineau donne un exemple de l'extrême simplicité de la famille impériale et de sa bienveillance :

En Octobre, la *Circé*, un navire de guerre français, étant de passage à Rio, grande fête à bord. On y convie l'Empereur, l'Impératrice, la princesse impériale, le prince Don Philippe, neveu de Leurs Majestés. Comme il pleut à torrents et qu'il craint d'être ridicule en arrivant l'uniforme ruisselant, le Ministre de France ne vient, avec ses secrétaires, qu'à midi. Or, l'Empereur et sa suite étaient à l'heure. L'Empereur, toujours bienveillant, se moque de lui, dit-il, et, bien mieux, « l'Impératrice prend son parti (2) ».

Pourtant, si l'Empereur attachait peu d'importance au cérémonial, il s'y soumettait chaque fois que les circonstances l'exigeaient ; il s'y soumet pour l'ouverture solennelle des Chambres, en Mai 1869. Gobineau assiste à la séance, de la loge du corps diplomatique, et il en décrit ainsi les fastes à Mme de Gobineau :

« Figure toi la salle du Sénat, pas grande, mais charmante, tout le monde en uniforme. Le corps diplomatique dans une loge tendue en velours rouge, un tapis charmant, des fauteuils dorés, une vue magnifique sur la place. Beaucoup de foule dehors ; tout à coup, un esca-

(1) L. SCHEMANN : *ouv. cité*, t. II, p. 103.

(2) A Marie Dragoumis, 29 Octobre 1869.

dron de cavalerie de ligne, quatre voitures de gala à quatre chevaux, pleines de dignitaires, non pas en bras et en ... (1), comme disait ce bon commandant Vrignaud, mais en cordons, en plaques et en broderies, et puis nouvelle voiture de gala avec les dames d'honneur (mon amie dona Josephina de Fonseca, plus chocolat... (2) que jamais, avec force diamants) ; ensuite, une voiture immense à six chevaux, harnachement chargé de bosses et de houpes en argent, valets de pied verts et argent, cocher superbe sur une grosse housse, chapeau, lampion, avec glands brimballants aux trois coins ; l'impératrice brillante comme un soleil, et Madame la Comtesse d'Eu comme une étoile de première grandeur. Mais tout cela rien du tout ! N'y fais pas la moindre attention ; tout à coup, voilà le rideau qui se lève ; deux lignes de halbardiers ; écuyers verts et or à cheval ; valets d'écurie à pied, un attelage de huit chevaux montés à la Daumont, sans préjudice d'un immense cocher, avec un chapeau encore plus lampion et des glands encore plus brimballants que pour l'impératrice, et les chevaux couverts de harnais de velours rouges écrasés d'or, en bosses, ciselures, en figures, en rond, en cercle, en tours et, sur la tête des chevaux, des panaches verts et blancs hauts de deux pieds, et tout cela traînait le plus merveilleux carrosse qu'on ait pu voir du temps de Louis XIV, car il est de ce temps là, doré, peint à miracle avec le dessus en velours rouge ; je n'ai réellement rien vu de plus beau et là-dedans l'Empereur tout seul, en costume du XVI^e siècle, satin blanc, fraise, la couronne impériale en tête et un grand manteau de velours violet semé d'étoiles d'or, et un grand sceptre d'or à la main, un griffon au bout. Il est grand, avec toute sa barbe, il était fort beau. Voilà ce que j'ai vu (3). »

Quelques jours après, Gobineau revient sur un détail qu'il avait oublié :

« Dans ma description, l'autre jour, du costume impérial le jour de l'ouverture des chambres, j'ai bien parlé de l'habit de satin blanc et de la fraise tuyautée, mais j'ai oublié le principal : par dessus le manteau de velours, l'Empereur porte une grande pélerine en plumes de toucan, orange. C'est le signe essentiel de la souveraineté brésilienne. J'ajoute ce détail pour être très exact (4). »

(1) Mot illisible: cous (?).

(2) Mot illisible: varié (?).

(3) A Mme de Gobineau, 15 Mai 1869.

(4) A Mme de Gobineau, 29 Mai.

Un peu plus tard, Gobineau relate le baptême solennel du fils (1) du Duc de Saxe, et de la princesse Dona Léopoldine, seconde fille de D. Pedro II ; il y note encore, cette fois, avec une nuance de mauvaise humeur, le mélange d'insouciance et de gentillesse qui l'avait déjà frappé :

« Nous allons, cependant, avoir aujourd'hui une grande cérémonie: le baptême du fils nouveau-né du duc de Saxe, tenu sur les fonts par le Ministre d'Autriche, au nom du duc de Saxe, Cobourg-Gotha-Kohary, le grand-père et par la femme d'un des chambellans pour la marraine, la princesse je ne sais qui. Il y aura grand baise-main après. Je vais y aller tout à l'heure. Le curieux de tout cela ici c'est de montrer à quel point on ignore jusqu'aux plus simples usages, ce n'est ni impolitesse, ni mauvais vouloir, c'est ignorance complète d'une part et laisser-aller sans bornes de la part de l'Internonce du Saint-Siège, notre Doyen, car je suis bien persuadé que s'il disait quelque chose, tout se passerait différemment. Ludolf, le parrain, ira à la cérémonie dans une voiture qu'il loue ; on ne lui en envoie pas de la Cour ; au baise-main on nous fera attendre indéfiniment (probablement une heure ou deux, si les choses se passent comme toujours, dans une chambre), et nous passerons après le Sénat, après la Chambre des Députés, après le Conseil d'Etat ; notre doyen fera un discours à l'Empereur et l'Empereur répondra, et nous passerons en saluant sans que l'Empereur nous dise un traître mot à aucun. En réalité, il n'y a pas de corps diplomatique ici, mais seulement des Messieurs sans lien entr'eux, qui traitent les affaires de leurs gouvernements comme des correspondants de maisons de commerce. C'est assez amusant et cela donne beaucoup de liberté. Pour moi, tu comprends que je suis le dernier à m'en plaindre, ayant une position que personne n'a...

« Je reviens du baptême. C'était fort somptueux et assez fatigant, car la chaleur était extrême dans la chapelle impériale. Les uniformes dorés jusqu'aux bottines ne manquaient pas (2). »

Après de semblables cérémonies, le Comte de Gobineau qui, pourtant, y avait représenté la France avec dignité, ne manifestait qu'une hâte : se retrouver avec ses livres ou, plutôt, avec ses grandes feuilles de papier blanc.

(1) Le prince D. Pedro Auguste, né à Rio, le 19 Mars 1866.

(2) A Mme de Gobineau, 29 Juillet 1869, Ms 3522, pièce 49, pages 1-4.

XVI

« Gobineau fut diplomate par occasion, mais écrivain de métier (1). » Sans doute, et le principal souci de sa vie fût-il d'écrire. Il écrivit beaucoup, et, à défaut de livres, des lettres. Il écrivit pour être lu : aussi recherchait-il les lecteurs mais sans bassesse, et se souciait-il des louanges et des blâmes de la critique, mais sans concessions. Il attendit, mais en vain, les quelques avantages matériels auxquels auraient dû lui donner droit la diffusion et la vente de ses livres. Comme beaucoup de ses confrères, mais la plupart du temps avec plus de raison qu'eux, il se plaignit amèrement de ses éditeurs (2). Il rêva d'Académie française (3).

Aussi bien, en l'absence de toute affaire diplomatique, Gobineau, durant son séjour à Rio de Janeiro, se livra-t-il entièrement à son labeur littéraire et artistique.

Il termine la première partie de son poème *Amadis* dont le sujet et le plan le préoccupaient depuis Athènes (4).

La composition d'*Amadis* forme « le fond de sa vie » ; ce doit être un poème presque aussi « gros que l'*Aphroessa* (5) ». En Mars, il déclare avancer dans le troisième chant. A mesure qu'il termine un chant, il le lit à D. Pedro. En Décembre, la première partie étant terminée, l'Empereur juge que c'est « le plus beau des poèmes » de Gobineau. Jugement auquel l'auteur se laisse facilement convaincre. « En tous cas, rectifie-t-il modestement, c'est le plus considérable. » En Janvier 1870, l'œuvre, qu'il relit, lui paraît froide ; mais, au moins, il la sent comprise par ses amis les plus intimes ; il'en nommait quatre en 1876 lors de la publication de la première partie : la Comtesse de La Tour, le vieux comte Prosken-Osten, le jeune Comte Eulembourg et l'Empereur D. Pedro (6).

Après *Amadis*, il n'écrirait plus de poésie, pensait-il. C'est du moins ce qu'il écrivait à sa jeune amie et confidente, Zoé Dragoumis, le 29 Juillet :

(1) Tancrède de Visan : avant-propos de la nouvelle édition de *Nouvelle Asiatiques* (1913), p. VI.

(2) Correspondance avec Prokesch, *ouv. cité*, page 292.

(3) Correspondance avec Prokesch, *ouv. cité*, p. 340 : « Mes amis me portent à l'Académie française pour remplacer M. Villemain. »

(4) L. SCHEMANN : *ouv. cité* : t. II, page 146.

(5) A. Marie Dragoumis, 23 Juillet 1869.

(6) L. SCHEMANN : *ouv. cité*, t. II, page 688.

« Ce poème fini, je ne crois pas qu'il me reste rien du tout à faire en poésie excepté *Masaniello* qui n'est pas pressé du reste, absolument rien. Je n'ai pas la moindre idée de rien composer d'autre et, s'il me venait une idée, il y aurait beaucoup à parier que je la repousserais parce que je crois qu'elle ne pourrait que répéter ce que j'ai déjà dit, ce qui serait plus qu'inutile. »

Cependant, il ne tarde pas à songer à une œuvre en vers qui aurait pour titre *Epigrammes*. « Epigrammes, ici, nous prévient Gobineau, doit être pris dans le sens grec et antique, c'est-à-dire des vers écrits à propos d'un sujet. » Il ajoute : « le sujet sera uniquement mes œuvres de sculpture et comme un catalogue. Aucune n'aura guère plus de trente vers et beaucoup n'en auront que dix ou douze. Les vers, les *Epigrammes* proprement dites, diront le sujet et d'autres *Scolies* diront dans quelles circonstances, comment et pourquoi, et ce que je pensais « quand j'ai fait ou quand j'aurai fait telle œuvre ».

Il en a déjà commencé la composition :

« Il y a dans ce moment l'introduction : l'*Amour*, la *Nuit*, la moitié de la *Scolie* des deux réunies. »

Un livre comme celui-ci, il risque de ne jamais le terminer, car il faut qu'« il crée des œuvres de sculpture pour que les poésies se fassent (1). »

Sans doute, était-ce renoncer bien vite à la poésie, puisque de nouveau, en Septembre, « sans y penser et sans le vouloir », il se met à autre poème intitulé : *La Vision d'Angilbert*, qui devint « sa passion du moment ».

« Cela ne ressemble à rien de ce que j'ai écrit jusqu'à présent. L'idée m'en restait depuis trois ans et je me rappelle qu'un jour j'avais raconté ce poème qui n'était pas fait et que je n'avais pas l'intention de faire, à M. Dumont. Ça commence au moment où le monde finit. Il n'y a plus d'imbéciles ni de méchantes gens, et tout prend la vie et la forme qu'il doit avoir. Naturellement je raconte là dedans tout ce que je crois et je traite fort mal tout ce que je hais et je me moque de ce qui me semble ridicule. Dieu sait que la liste en est longue ! C'est assez méprisant, c'est assez colère et c'est assez violent ; avec cela d'une gaieté folle. J'imagine que vous me reconnaîtrez là-dedans. Mais encore une fois, ce n'est

(1) A Zoé Dragoumis, 29 Juillet 1869.

rien que j'ai déjà écrit. Je viens de finir en trois jours la première partie qui a environ 400 vers. Je crois que ce sera assez long ; mais moins qu'*Amadis* qui a six mille vers (1). »

Bientôt (Octobre), le titre change et devient : le *Paradis de Reowulf*.

Au milieu de Janvier 1870, l'ouvrage, qui **ne** sera pas aussi long que l'auteur le pensait en commençant, est en voie d'achèvement avec un IX^e et X^e chapitre. Gobineau n'a aucune opinion personnelle sur cette « divagation passionnée ». Mais, à la lecture, M. Taunay a pleuré. L'ouvrage est resté inédit.

Gobineau a terminé *Reowulf*, son « dernier » poème. Le dernier en date, sans doute. Car, le dernier vers à peine tracé il a « dans la tête » un autre poème sur la *Guerre de Chiozza*. « Vénitiens, Génois, l'Archipel, Carlo Zeno, le XIV^e siècle, deux femmes charmantes, etc. ». Comme pour les précédents travaux, « cela ne ressemble à rien ».

Autre projet qui a germé dans son inépuisable cerveau : *Une vie des Poètes français* : « Cela commencera au XI^e siècle et ira jusqu'à Lamartine. Ce sera aussi considérable comme volume que l'*Histoire des Perses* et au fond sera l'histoire complète de la poésie française. » Il s' imagine « que c'est un sujet à réussir beaucoup ». Il lui semble, « en esprit, que le livre est déjà fait ». En tous cas, il en parlera à son éditeur de Paris (2).

Enfin, il note, à la fin de Juillet, qu'il continue un roman commencé, dont l'action se déroule au XVI^e siècle. Ce « roman lui plaît mais sans passion ». « Je ne le ferais certainement pas si je n'avais à me donner ces deux raisons concluantes : la première que je l'ai commencé, la seconde que je veux savoir si je saurai aussi bien faire un roman aujourd'hui que quand j'ai fait *Typhaines* ».

Et il en profite pour exposer son point de vue sur ce genre littéraire qui, malgré la réussite qu'il y a personnellement déployée, ne lui semble qu'un genre inférieur : « Je ne crois pas qu'un roman puisse vivre longtemps, et je ne trouve pas qu'on puisse travailler avec un réel amour pour une chose quelconque à laquelle on n'attache pas cette pensée que cela peut vivre toujours. »

(1) A Marie Dragoumis, 21 Septembre 1869.

(2) A Zoé Dragoumis, 28 Juillet 1870.

Et cette conclusion où Gobineau se retrouve tout entier : « En tout, j'ai la rage du toujours et du jamais(1). »

Il termine *Akrivie Phragopoulo*, commencée en Grèce, en Août 1867, et qui sera éditée dans les *Souvenirs de Voyage* (1876), ainsi qu'*Adelaïde*, achevée le 15 Décembre 1869 et publiée seulement en 1913.

Au Brésil, si le diplomate a chômé, l'écrivain n'a pas perdu son temps. Au sujet de son œuvre de cette époque, il pourrait redire, sans trop de vaine complaisance, ce que Emile Augier lui déclarait au sujet d'*Aphroëssa* : « Si les diplomates se mettaient à écrire de pareilles choses, les auteurs de profession n'avaient plus qu'à se tenir tranquilles; mais qu'en vérité il pensait qu'il était seul de son espèce (2). »

Il sera, en tous cas, sinon seul, du moins presque seul de son espèce, à conserver, jusqu'à la fin douloureuse de sa vie, la même confiance, la même jeunesse. « Est-ce que j'ai un âge, moi ? proteste l'homme de 53 ans en s'adressant à une toute jeune fille. Mon âge est dans ce que je fais : *Le Carnaval de Venise* à 18 ans, l'*Amadis* et l'*Alexandre* en ont 20; l'*Espérance* en a 16, la *Charité*, 19 (3). »

C'est pourquoi, pensant qu'il n'avait plus rien à exprimer la plume à la main et se jugeant incapable de répétition, Gobineau se jeta vers un art nouveau pour lui : la sculpture.

(1) A Zoé Dragoumis, 29 Juillet 1869.

(2) A Zoé Dragoumis, 29 Mars 1869.

(3) A Marie Dragoumis, 27 Septembre 1869.

XVII

Un critique contemporain demandait un jour au Comte Primoli si, à Rome, il avait connu Gobineau. — Sans doute, lui fût-il répondu. — « Eh bien ! — C'était un vieux monsieur qui faisait de la sculpture (1). »

Le « vieux monsieur qui fait de la sculpture » confia un jour à l'Empereur D. Pedro que, s'il avait songé à pratiquer cet art, c'était dans un accès de colère.

Il avait commandé le médaillon de sa fille à un « imbecile » qui le manqua; alors il s'en chargea lui-même, et il réussit.

Les premiers essais de Gobineau remontaient au temps où il était ministre en Grèce.

Au Brésil, la sculpture l'occupe presque autant que la littérature. En Mai, il commence un « Alexandre plus que nature », et il le poursuit avec un tel acharnement qu'en Juin le travail est presque terminé. Il tenait à donner à ce buste « la plus grande mesure possible de sublime et de grandeur ». « Il faut, écrit-il, à sa femme, qu'il ait, en même temps quelque chose du Jupiter Olympien, de l'Apollon pythien et du bacchus indien », et bien autres choses encore (2). » Son « vieux Taunay » affirme que ce n'est « rien moins que l'antique », en assurant toutefois, « bien que différent dans l'intention et la nature assez compliquée de l'expression ».

Mais voici: le marbre brésilien qui pourtant coûte très cher, ne plaît pas à l'artiste. Il songerait alors à faire couler sa statue en bronze et à l'envoyer à une Exposition de Paris. En effet, l'*Espérance*, un médaillon dont la « cire est très jolie », et qu'il avait commencé sur le paquebot, a été coulé et, après un premier échec, a obtenu une réussite complète, chez un fondeur portugais : Miguel dos Santos. Il raconte l'opération :

« J'ai passé la journée dans la forge et je vous assure qu'à Rio les brasiers sont chauds. C'était extrêmement intéressant. On a pris le moule de l'*Espérance* en sable. J'avais fini le plâtre aussi finement qu'un marbre. Le moule est venu parfaitement bien. On l'a fait sécher au four, on l'a mis dans la forme et on a luté la forme avec la glaise et on a pris le bronze en fusion, rouge

(1) Abel Bonnard, Gobineau, *Nouvelle Revue Française*, 1^{er} Février 1934, page 181.

(2) Cité par L. Schemann, t. II, p. 162.

écarlate et coulant comme de l'eau. Cette fois la réussite a été complète. J'ai là le médaillon magnifique. Voici maintenant le diable. Il faut le ciseler. Je n'ai trouvé ici que des outils d'horloger, non pour le bronze, mais pour le cuivre. Pourtant, il faut. Cela me plaît excessivement de ciseler parce que je ne l'ai jamais essayé (1). »

Comble de joie, l'Impératrice lui commande le buste de l'Empereur. Comme « D. Pedro ressemble aux portraits des Philippes III et IV de Velasquez », c'est « comme un Velasquez » qu'il va faire.

Il avait vu déjà si souvent l'Empereur dont les traits étaient bien gravés dans son esprit qu'il put ne lui demander que peu de séances de pose. La « chaleureuse sympathie qu'il éprouvait pour son auguste modèle donna des ailes à sa main (2) », et le sculpteur exécuta la première esquisse en une semaine de travail acharné mais enthousiaste. La ressemblance était si frappante que l'Empereur et toute sa famille s'en montrèrent immédiatement enchantés. Certes, l'Impératrice aurait plutôt désiré voir l'Empereur en « père de famille ». Mais Gobineau, pour se justifier de l'avoir préféré en tenue de gala, col rabattu, toison d'or, et avec un air plus jeune, répliqua : « La sculpture n'est pas faite pour le côté bourgeois. »

Ce buste, que Gobineau se chargea lui-même de tailler dans le marbre, fut envoyé, au printemps de 1870 à Paris, exposé chez Oliva, et admiré de tous. Il figure actuellement, croyons-nous, dans le musée de Saint-Christophe, à Rio.

Comme son médaillon *l'Espérance* lui avait paru réussi, Gobineau y ajouta, en bronze également, la *Foi*, *l'Espérance* et la *Charité*, qu'en définitive, il renonça à terminer au Brésil à cause des difficultés d'exécution.

En Décembre, il commença *Œdipe et le Sphinx* ; un bas-relief : les *Agapes* ; la maquette de la *Réflexion* et celle de *Circé* ; un petit buste d'enfant.

La sculpture finit par « dominer tout le reste ». Et comme l'Empereur remarquait qu'il était peut-être trop passionné dans son travail, Gobineau lui fit cette fière réponse : « Ma foi, Sire, quand on est sans passion, il ne faut se mêler de rien (3) ».

(1) A Zoé Dragoumis, 9 Juin 1869.

(2) L. SCHEMANN, *ouv. cité*, t. II, p. 163.

(3) L. SCHEMANN, *ouv. cité*, t. II, p. 107.

XVIII

A Rio de Janeiro, Gobineau n'entend plus guère de musique, surtout depuis qu'il est en froid avec M. de Montgommery, son secrétaire et bon pianiste. Il s'en plaint, et il en souffre. Ah ! où est le temps d'Athènes quand, presque chaque soir, ses jeunes amies, Zoé et Marie Dragoumis, exécutaient pour lui, avec tant de talent, ses œuvres préférées. Il assure que, s'il continue à fréquenter la maison de la consulesse de Hollande, bien « qu'elle soit laide étant brésilienne », c'est uniquement parce qu'elle est assez bonne musicienne. Le bal donné par l'escadre anglaise commandée par l'Amiral Hornby, en visite à Rio de Janeiro en Août 1869, est bien ennuyeux mais il faut reconnaître que la musique y est excellente : la sonate 39 de Weber, et surtout l'adagio ; la « sublime » ouverture de Tanhauser ; la symphonie pastorale « qui est toujours de Beethoven ».

Gobineau en est revenu sur le compte de Mendelssohn, bien qu'il ait entendu de lui « des choses vraiment belles et qu'il y aurait injustice à méconnaître ». Pour Gounod, il se montre assez enthousiaste et il admire, mais non sans réserves, le duo de Faust avec Marguerite ainsi que le duo de *Roméo et Juliette* :

« Il y a là une grâce et une tendresse extrêmes. Je ne pense pas pourtant que ce soit un maître bien puissant ni bien original et ce qu'il a de sentiment, il le doit beaucoup à l'influence que Wagner exerce sur lui. »

Mais, sur Wagner lui-même, qu'il ne connaît pas encore personnellement, et qui est encore si discuté, nulle réserve :

« Quant à ce dernier, c'est un homme aussi grand qu'il en a jamais paru dans le monde de la musique et son dernier opéra (1) contient des choses de toute magnificence. Il m'importe extrêmement peu que les Français fassent ou ne fassent pas là-dessus des calembours (2). »

Son goût pour l'œuvre de Wagner était partagé par D. Pedro II qui, dès 1857, avait proposé à l'auteur de *Lohengrin* de composer un opéra pour le théâtre lyrique de Rio. « Cette offre venue de Rio de Janeiro paraît avoir

(1) Probablement les *Maîtres Chanteurs* (1867).

(2) A Zoé Dragoumis, 26 Août 1869.

eu un fondement sérieux, car l'Empereur du Brésil fut plus tard un des patrons du théâtre de Bayreuth, et vint assister à la première exécution des *Nibelungen* (1) 1876 ».

Si Gobineau n'entend plus beaucoup de musique, il lit beaucoup. L'Empereur lui prête des livres. C'est l'Empereur qui lui révèle la traduction anglaise de la *Divina Comedia* de Dante par l'Américain Longfellow, « un livre merveilleux », aussi beau que l'original ».

L'Empereur a traduit même *The Story of King Robert of Sicily*. Un voyageur américain qui parcourut le Brésil à cette époque, a écrit : « En 1864, j'ai eu le plaisir de remettre à Longfellow ... la traduction faite par l'Empereur d'un de ses poèmes... Longfellow m'a dit que *The Story of King Robert of Sicily* avait été traduite en portugais par trois poètes, mais que la traduction de l'Empereur était la meilleure (2) ».

Longfellow est « une des imaginations les plus intéressantes » que Gobineau connaisse, et « il avale volumes sur volumes », de la bibliothèque de l'Empereur. A son avis, *The Song of Hiawatha* est un chef-d'œuvre incomparable. Chef-d'œuvre également « *I Promessi Sposi* » (Les fiancés) de Manzoni. « Goethe, dit-il, en faisait un cas extrême et avec raison. Il y a peu de livres de cette force-là ».

Goethe, et aussi D. Pedro, qui traduisit en portugais l'ode inspirée à Manzoni par la mort de Napoléon I^{er}. *Il Cinque Maggio* (Le cinq Mai).

Faute de mieux, Gobineau parcourt aussi beaucoup de romans français d'auteurs contemporains, car ce sont ceux-là que l'on peut se procurer le plus facilement à Rio ; à part les récits d'Erckmann-Chatrian qui sont « jolis », et particulièrement l'*Ami Fritz*, ils sont, tous, « d'une fadeur écœurante et ignoble ».

Les romans « de M. Paul Feval et ceux de M. Ponson du Terrail et tant d'autres » ne l'amuse pas du tout. « Je les reconnais pour absurdes, mais ils ne peuvent pas

(1) Adolphe Julien : *Richard Wagner, sa vie et ses œuvres* (Paris, 1886, page 114).

(2) *Brazil and the Brazilians* by the Rev. James C. Fletcher and the Rev. D. P. Kidder, DD. 2^e édition, 1879, Boston, p. 346.

m'occuper l'imagination une minute ; ils me révoltent, leur ineptie seule me frappe et ils ont beau faire toutes leurs gambades, je ne puis les supporter et je suis obligé de les jeter (1) ».

Alors, il reprend l'*Astrée* qui, dit-il, est un livre admirable. Il comprend que ses contemporains ne le goûtent pas, car « ce n'est pas bon pour la canaille qui déborde ». Pour lui, il y « reste fidèle ». « Il l'a dans les mains, tout d'abord le matin quand il se lève et fume le Nargileh ». Il ne commence jamais à travailler sans en avoir lu quelques pages (2) ».

Ainsi Gobineau, à Rio, a lu Longfellow, Manzoni ; il a lu Honoré d'Urfé, et même Erckmann-Chatrian, et même Paul Féval et Ponson du Terrail. Mais il a oublié les poètes, les romanciers, les historiens du Brésil !

(1) A Marie Dragoumis, Décembre 1839.

(2) A Marie Dragoumis, 23 Décembre 1869.

XIX

Le Comte de Gobineau n'a daigné témoigner aucune attention à la littérature brésilienne. Cependant, il était assez curieux de philologie et il apprenait les langues vivantes avec trop de facilité pour ne pas, enfin, être attiré par la langue portugaise dont, jusqu'alors, l'intérêt ne lui était pas apparu (1) ». Il l'étudia donc et la sut très vite. Peu de temps après son arrivée à Rio de Janeiro, il pouvait se déclarer « très fort en portugais » et se flatter de s'en servir déjà avec « un succès qui lui a valu les éloges de l'Empereur dans un examen que sa Majesté lui a fait passer (2) ».

Il lut les vieux auteur portugais : les *Lusiades* de Camoëns, qu'il cite dans les *Pléiades* (3) ; Palmerin d'Angleterre (4) qu'il entend « comme s'il était né à Lisbonne » ; « un poème sur Sainte Marie l'Egyptienne par un écrivain du xvii^e siècle, Lionel de Costa (5), qui a des passages d'une beauté miraculeuse et surtout d'une grandeur de dévotion et de foi tout à fait charmantes (6) ».

Mais de la littérature brésilienne proprement dite, il n'a connu, semble-t-il, qu'« un grand poème en portugais sur la fondation de Rio. C'est assez beau, mais trop classique, ce qui ne le rend pas très amusant (7) ». Il s'agit ici, très vraisemblablement, de la *Confédération des Tamoyos* (8), poème épique de Domingos José Gonçalves de Magalhães, Vicomte d'Araguaya, publié en 1856. En effet, l'action du poème qui commence par le cri de guerre de la tribu indienne des Tamoyos contre la colonie portugaise de Saint Vincent, se termine par la fondation

(1) L. Schemann, *ouv. cité*, t. II, p. 143.

(2) A Caroline de Gobineau, 20 Novembre 1869. Ms. 3520, pièce 92, page 4.

(3) Cf. chapitre XXI.

(4) De Francisco de Moraes, né probablement à Lisbonne, dans les dernières années du XVI^e siècle. La première édition connue est de 1567 (Evora). Une version espagnole l'a précédée de 20 ans (1547). Traductions françaises en 1553, par Maistre Vincent (Lyon) ; en 1820, par Eugène de Monglave (Paris). Innocencio Francisco da Silva : *Diec. bibliographico*, Vol. III, p. 15.

(5) Léonel da Costa, né et mort à Santarem (1570-1647) : *A Conversão miraculosa da felice egycia penitente Sancta Maria, sua vida e morte, composta em rendondilhas Lisboa*, 1627, 80.

(6) A Marie Dragoumis, 23 Décembre 1869.

(7) A Marie Dragoumis, 26 Mai 1869.

(8) *A Confederação dos Tamoyos*, poema, Rio de Janeiro, 1856, 360 pages, in-4°, avec portrait de l'auteur.

de la ville de Rio de Janeiro et la prise de possession définitive de tout le Nictéroï par les Portugais. D. Pedro II en protégeait l'auteur, considéré comme le fondateur au Brésil de la littérature nationale, le créateur de l'indianisme littéraire, l'introducteur du romantisme, ce romantisme qui prétendait, avec justice, avoir apporté au Brésil l'indépendance littéraire comme D. Pedro I^{er} y avait apporté, aux rives de l'Ypiranga, l'indépendance politique.

Le poème de Magalhães dont la publication avait été précédée d'une publicité peu commune à cette époque et en ce pays, souleva de violentes discussions (1). Il rencontra des adversaires acharnés, comme José de Alencar, le plus célèbres des romanciers brésiliens, qui lança, contre lui, toute une série de lettres d'un ton très âpre et très ironique, *Lettres sur la Confédération des Tamoyos* (2). L'Empereur du Brésil se plaça aux côtés des défenseurs. Non seulement il ordonna d'imprimer l'œuvre à ses frais, mais, bien plus, il paya, sur sa cassette particulière, la publication de deux traductions italiennes (3). Son admiration ne se démentit pas puisqu'en Octobre 1889, il choisit la *Confédération* comme étant le poème brésilien le plus digne d'être exposé pour la fête organisée à l'« Institut historique et géographique brésilien » en l'honneur du Chili (4).

Sans doute partageait-il l'opinion d'un critique de l'époque, et pensait-il que ce poème était « un grand cri d'amour national sous la forme visible d'une épopée (5) ».

Il est fort probable que D. Pedro II a tenté de faire partager sa conviction à son ami Gobineau et qu'il lui a conseillé la lecture du poème.

(1) JOSÉ VERISSIMO: *Historia da Literatura Brasileira*, Alves, Rio de Janeiro, 1916, ch. IX, pp. 197 et suivantes;

Ronald de CARVALHO: *Pequena historia da Literatura Brasileira*, Brigue, Rio de Janeiro, 1925, 3^e édition, pp. 229 et suivantes.

Afrânio PEIXOTO: *Noções de Historia da Literatura Brasileira*, Alves, Rio de Janeiro, 1931, p. 260.

(2) *Cartas sobre a Confederação dos Tamoyos*, por Ig. (Ignoto), Rio de Janeiro. Empreza Typ. Nacional do Diario, 1856, in-8° de 96-16 pages.

Arthur MOTA: *José de Alencar, sua vida e sua obra*, Brigue, Rio de Janeiro, 1921, pp. 137 et suivantes.

(3) L'une du Colonel Richardo Cerani, l'autre du Dr. L. V. de Simoni. Cf. Sacramento Black, *Diccionario bibl. bras.*, t. III, page 219.

(4) L'exemplaire, très richement relié, est maintenant conservé à la bibliothèque du Château d'Eu.

(5) « Um grande brado de amor nacional sob a forma visível de uma epopeia ». *Revista Brasileira*, T. I (1857), p. 59.

Sauf, cette obscure et courte allusion à la *Confédération des Tamoyos*, on ne trouverait, croyons-nous, dans toute l'œuvre imprimée ou la correspondance inédite de Gobineau, aucune autre mention d'une œuvre brésilienne. Pourtant, à cette époque, tous les écrivains du romantisme brésilien : Domingos Gonçalves de Magalhães, José de Alencar, Gonçalves Dias, Castro Alves ont publié — et quelques-uns avec éclat — leurs œuvres principales. Il n'est guère admissible que l'Empereur n'ait pas signalé à Gobineau ces écrivains qu'il ne cessa de protéger, et qu'il a, pour la plupart, annoblis, décorés, pourvus (1) ; ces œuvres qui, toutes, à commencer par la *Confédération des Tamoyos* lui sont dédiées en témoignage de reconnaissance.

Par ailleurs, le brillant avenir de la littérature du Brésil avait été en quelque sorte prophétisé par un Français qui, en outre, avait, par ses conseils, tracé la voie aux auteurs brésiliens. Ce Français qui correspondait (2) avec l'Empereur D. Pedro, dirigeait depuis 1865, après une longue vie de voyages, la Bibliothèque Sainte Geneviève de Paris ; il se nommait Ferdinand Denis. Ses très nombreux travaux, notamment ceux qu'il avait consacrés au Brésil qu'il connaissait parfaitement pour y avoir séjourné longtemps, avaient été, à plusieurs reprises, signalés à l'attention du public, et par Sainte-Beuve lui-même (3).

Gobineau, au temps même où il préparait son *Essai sur l'Inégalité des Races Humaines* aurait pu, sans nul doute, en ce qui concernait le Brésil, se documenter d'une manière plus précise et plus intéressante que dans l'*Homme Américain* de d'Orbigny ou le *Reise in Brasilien* de Martius et Spix, dans les livres de Ferdinand

(1) C'est ainsi que Gonçalves de Magalhães devint Vicomte de Araguaia ; Porto Alegre, baron de Santo Angelo ; l'historien Varnhagen, baron de Porto Seguro, etc.

(2) Cette correspondance, encore inédite, mériterait d'être publiée.

(3) SAINTE-BEUVE : *Causeries du Lundi*, Tome XI, LX ; sur Ferdinand Denis et le Brésil : Georges LE GENTIL : *Ferdinand Denis iniciador dos estudos portugueses e brasileiros*. (Biblos, Revista da Faculdade de Letras da Universidade de Coimbra, Juillet et Août 1928, p. 294 à 323.)

V, encore Pierre MOREAU : *Ferdinand Denis et les Romantiques* (d'après des documents inédits). Revue d'Histoire littéraire de la France, 1926, pp. 530-564 et Paul HAZARD : *De l'ancien au nouveau Monde : des origines du Romantisme au Brésil*. Revue de littérature comparée Janvier-Mars 1927, page III à p. 128.

Denis, particulièrement les *Scènes de la nature sous les Tropiques* (1824), l'*Histoire littéraire du Portugal et du Brésil* (1825), le *Brésil* (1837) (1).

Gobineau, curieux de renseignements directs, se devait au moins, de consulter les relations des voyageurs français des xvi^e et xvii^e siècles, rééditées avec tant de soin par Ferdinand Denis (2), qui à propos de l'un d'eux, Yves d'Evreux, écrivait à D. Pedro, le 3 Août 1866 : « Voici un vieux Français qui dans la naïveté aimable de son langage semble avoir compris, il y a plus de deux siècles, les destinées brillantes auxquelles le Brésil est parvenu, sous votre empire. Nul, je le sais depuis bien des années, n'a mieux senti que Votre Majesté, la sincérité et la valeur de cette relation pendant si longtemps oubliée (3) ».

Mais Gobineau aurait-il consenti à admettre, avec Ferdinand Denis, parlant de Brésiliens que « les habitants de cette portion de l'Amérique semblent devoir occuper un jour dans le nouveau monde le rang intellectuel et politique qui nous est assigné en Europe » ; ou parlant du Brésil : « On sent qu'on vient d'atteindre un pays privilégié entre toutes les contrées du globe, et que la richesse naturelle de son territoire l'a destiné à occuper le plus haut rang parmi les jeunes nations où l'Europe viendra peut-être se retremper un jour (4) »

Les livres de Ferdinand Denis figuraient en bonne place sur les rayons de la bibliothèque impériale, avec un autre volume très précieux : le *Brésil littéraire*. Le *Brésil littéraire*, rédigé en français, publié à Berlin en 1866 et dédié à D. Pedro II, était la première en date des histoires de la littérature brésilienne, et avait pour auteur un Allemand, Ferdinand Wolf, directeur de la Bibliothèque de Vienne (5).

(1) *Scènes de la nature sous les Tropiques et de leur influence sur la poésie, suivies de Camoëns et José Indio*, par Ferdinand Denis (Paris, Janet, 1824, in-8°, IV-516 pages, front gravé).

Résumé de l'*Histoire littéraire du Portugal suivi du résumé de l'Histoire littéraire du Brésil* (Paris, Lecoq et Durey, 1826, in-16, XXV-1826, in-16, XXV-625 pages).

Brésil, par Ferdinand DENIS, Paris, Firmin Didot, 1837, in-8°, pl. 384 pages.

(2) *Une fête brésilienne célébrée à Rouen en 1550, suivie d'un fragment du XVI^e siècle roulant sur la théogonie des anciens peuples du Brésil et des poésies en langue tupique de Christovan Valente*, par Ferdinand Denis (Paris, J. Teckener, 1850, in-8°, 104 pages et planches).

Ed. Yves d'EVREUX : *Voyages dans le Nord du Brésil faits durant les années 1613 et 1614*. Leipzig et Paris, 1864, in-8° (Bibliotheca americana, collection d'ouvrages rares ou inédits sur l'Amérique).

(3) Lettre inédite (Archives impériales du Château d'Eu).

(4) *Le Brésil*, page 89 (2^e col.).

(5) V. Chapitre V.

Devons-nous considérer comme une preuve nouvelle du parti pris de Gobineau ce peu de souci d'information, non seulement à l'égard de la littérature du Brésil, mais encore de son histoire. Cette histoire, il en avait pourtant entrevu l'immense intérêt, puisque, bien avant son séjour au Brésil, dans le chapitre de l'*Essai* où il tend à prouver que « les inégalités techniques ne sont pas le résultat des institutions », il étudie, avec une clairvoyante sympathie la tentative des jésuites portugais du Paraguay (1) ».

L'opinion que, par ses lectures, il s'était formé de la race brésilienne avant son séjour au Brésil et qu'il avait exprimée dans la première édition de l'*Essai*, il se refusa à la modifier par la suite, dans les éditions suivantes. « L'Amérique du Sud, maintenait-il dans l'*Essai*, corrompue dans son sang créole, n'a nul moyen désormais d'arrêter dans leur chute ses métis de toutes variétés et de toutes classes. Leur décadence est sans remède (2) ». Pourtant, le voyage qu'il entreprit, en juin 1869, dans l'Etat de Minas Geraes, aurait dû le convaincre que la décadence du Brésil n'existait véritablement que dans son imagination de théoricien pamphlétaire.

(1) *Essai* (ouv. cité), 4^e édition, 2 Volume. Ch. V, p. 51 et suivantes

(2) *Essai* (ouv. cité). T. II, page 525.

XX

A la fin de juin 1869, l'Empereur D. Pedro II entreprit un voyage d'une semaine dans l'intérieur de l'Etat de Minas en compagnie de l'Impératrice, de leur gendre, le duc de Saxe, de plusieurs ministres, dont le Ministre des Travaux publics, « personnage de grand talent mais pourvu d'un nez énorme », de quelques chambellans et de Dona Josephina da Fonseca Costa, dame d'honneur.

Par une faveur très spéciale, qui exaspéra, prétend Gobineau, les membres du corps diplomatique, et plus particulièrement le Ministre d'Angleterre, Mathew, qui a été « sur le point d'en tomber malade », et en témoignage de toute particulière estime, le Ministre de France fut invité à y prendre part, à la fois par le Souverain et par M. Marianno Procope Lages, directeur du chemin de fer de Rio de Janeiro à Entre-Rios :

« L'Empereur, écrit Gobineau, va après-demain à Juiz de Fora, c'est une ville de l'intérieur à 40 lieues de Rio, par le chemin de fer. Il y a là un établissement agricole qu'il va inspecter. Il m'a dit : « Y allez-vous ? — Non, Sire, parce que je voudrais finir mon Alexandre pour commencer de suite le buste de Votre Majesté. — Ah ! c'est bien, mais vous devriez y aller. Vous verrez la population de l'intérieur, une population très curieuse, une nature magnifique, des forêts vierges, etc. — Sans doute, Sire, mais j'aime mieux mon travail. — L'Empereur a eu l'air contrarié un peu. De mon côté, j'ai réfléchi que ce n'était guère aimable et hier je lui ai dit : « Votre Majesté m'a monté la tête pour Juiz de Fora et je crois que j'irai. — Ah ! tant mieux, nous causerons tout le temps. — Mais l'Empereur sera très occupé. — Pas au point de ne pouvoir vous voir toujours. Je suis charmé ; venez ! — Et, de cette façon, je suis invité sans l'être et je crois que je ne peux pas faire autrement (1). »

Il s'agissait d'inaugurer, dans l'Etat de Minas, une école d'agriculture, de visiter une nouvelle colonie allemande, d'assister à la consécration d'une nouvelle église et à l'ouverture d'un nouvel embranchement de chemin de fer.

(1) A Mme de Gobineau, 27 Juin 1869, Ms 3522, pièce 40, p. 2.

Le Comte de Gobineau a laissé quelques descriptions de ce voyage (1).

Au départ, à 5 heures du matin, tout le monde était, conformément à l'étiquette portugaise, en habit noir avec des plaques et des chapeaux hauts de formes, sauf Gobineau qui ne s'était pas imaginé que « cela eût été nécessaire pour s'enfoncer dans les forêts vierges ». L'Impératrice ne lui tint pas rigueur, et d'autant moins qu'« au bout de deux heures de route, la poussière, aussi épaisse, que celle de la route du Pirée, avait mis les habits noirs et les grands chapeaux dans un tel état de délabrement qu'ou aurait pu offrir deux sous à leurs propriétaires ; ils avaient l'air de pauvres honteux ».

Le lendemain matin, dès quatre heures, le Ministre portait, comme tous les autres, habit et plaques, « en face de deux charrues, dit-il, que nous sommes allés voir fonctionner ! » Ce dont il a été félicité « d'un coup d'œil approbateur » par le « majordome-major », « l'illustrissime et excellentissime seigneur Nicolas Valle da Gama » et le sourire des « cinq autres anabaptistes ».

Ce n'était pas une sinécure d'accompagner l'Empereur au cours de ses excursions. D'une santé très robuste, jamais las, toujours d'excellente humeur, il épuisait rapidement les forces des gens de son entourage. Gobineau lui-même, pour son premier voyage avec lui, en sut quelque chose. On comprend que son jugement ait risqué de se trouver quelque peu troublé au sujet de ce qu'il vit, quand on songe que, déjà abattu par la fièvre, il parcourt, en une semaine, environ cent trente lieues dans des conditions rien moins que confortables et que, pas une seule fois, au cours de cette expédition, il ne se lève plus tard qu'à quatre heures du matin ; et le matin il fait si froid qu'il se demande « comment les orangers et les arbres à café peuvent y tenir ».

L'Impératrice elle-même « s'inquiète bien un peu de voir l'Empereur ainsi toujours en mouvement et elle a peur qu'il se fatigue ».

« Après une journée très remplie, l'Empereur non content d'avoir visité toute la fazenda de Santa Anna veut après dîner aller voir les plantations au clair de la lune. Les chambellans étaient sur les dents, l'Impératrice s'insurge, le duc de Saxe dit qu'il restera avec

(1) Lettres à Zoé et Marie Dragoumis, 29 Juin 1869.

Lettres à Mme de Gobineau, 29 Juin 1869.

elle, l'Empereur me dit : Venez voir ! — Ma foi, Sire, si Votre Majesté me le permet, moi je n'aime pas les plantations au clair de lune, je resterai avec l'Impératrice. Il a emmené ses chambellans et nous a dit que nous n'avions pas le sens du beau. Le lendemain, il imagine de monter à cheval pour aller à la chasse au tapir en pleine forêt vierge. Moi je me méfie et je m'arrange si bien que je fais destituer un chambellan qui avait jeté son dévolu sur le siège de la petite voiture où devait aller l'Impératrice avec Dona Josephina da Fonseca et je l'obtiens. L'Empereur indigné cherche à me piquer et me dit : vous avez peut-être raison de vous ménager, vous craignez la fatigue ; vous ne seriez pas en état de faire quelques lieues à cheval. Je riaais, mais j'ai gardé ma place à la grande joie de l'Impératrice avec qui j'ai fait un long bavardage sur l'Italie, pendant que l'Empereur a mené son monde au galop pendant trois grandes heures. Il abuse tellement de ses vieux chambellans que je ne serais pas étonné d'apprendre au retour qu'il y en a un ou deux de morts. Et, toujours, les malheureux en habit noir avec plaques dans le fin fond des forêts vierges, blancs de poussière, le chapeau défoncé par les branches... Le duc de Saxe me disait : avez-vous idée d'être dans un pareil équipage en pareil pays ? Il a l'horreur du Brésil et part au mois d'août pour passer deux ans en Europe et davantage s'il peut ».

Près de Juiz de Fora, dîner de huit cents personnes offert par un fazendeiro dans sa propriété. Gobineau, une fois encore, se laisse un peu trop facilement aller à sa verve moqueuse :

« Vins du Rhin, vin de Champagne, vin de Bordeaux, tant qu'on en a voulu, mais naturellement le désordre que vous pouvez vous imaginer. J'ai mangé un morceau de jambon avec du gâteau de Savoie, une prune confite, de la farine de Manioc, du fromage du pays, du dindon, trois dragées, et grâce à l'Impératrice qui me l'a envoyée et qui riait de tout son cœur, un morceau d'omelette. Du pain, j'en ai vu de loin ; mais je n'en ai pas mangé. »

Gobineau ne peut pas ne pas être frappé par l'aspect de la *fazenda* de café, où travaillent deux cents esclaves, « sans parler des machinés ». Il est choqué néanmoins, de ce que, dit-il, « les fazendeiros ne font rien que pour l'utilité », et qu'il n'y ait, chez eux, ni fleurs, ni jardin, ni, à l'intérieur des maisons, un meuble commode ».

Il se trompe, quand il pense, pour expliquer ce fait, « qu'on ne songe évidemment qu'à gagner de l'argent et le plus vite possible » pour courir, par le premier paquebot, « le dépenser à Paris ». Il reconnaît que, dès cette époque, le Brésil se développe avec « une rapidité qui tient du prodige et qu'il possède, avec une capitale immense, des routes bien tracées, des lignes de chemin de fer, des exploitations dont le présent assure l'avenir brillant (1) ».

Dans le rapport détaillé qu'il adressa au Ministère des Affaires Etrangères et que, pour être agréable à l'Empereur, il aurait désiré voir publier dans le *Moniteur officiel*, Gobineau, contraint par l'évidence, ne peut pas ne pas se montrer assez juste envers les efforts des Brésiliens ; mais, s'il n'a pas tort d'accorder à l'Empereur une part très importante à ce développement, il n'est pas tout à fait exact de croire, avec lui, que tout ce qui s'est fait « est dû uniquement à son action directe (2) ».

L'Empereur avait « emporté *Typhaine*. (3) avec lui et le lisait en chemin de fer ou en voiture, et, à chaque station, il communiquait ses observations » à l'auteur (Damerones épouserait-elle Philippe ?). Ceci, au moins, était intéressant.

Le Comte de Gobineau que, décidément, rien du Brésil ne parviendra à toucher, se déclare, après ce court voyage d'une semaine, enchanté de retrouver la capitale, c'est-à-dire ses travaux personnels.

(1) Voici quelques chiffres, tirés des statistiques officielles qui, pour une fois, justifient tout à fait les affirmations du voyageur.

La première ligne de chemin de fer brésilien fut inaugurée par Ireneo de Souza, bientôt baron puis vicomte de Maua en 1854. En 1867, le Brésil comptait 601 k. de voies ferrées ; 997 k., le 31 décembre 1870. La guerre du Paraguay mit un temps d'arrêt à ce développement. Mais en 1883, 4.865 k. étaient exploités ; 6.116 k., en 1884 ; 8.486 k., le 31 décembre 1887 ; 9.200 k., le 31 décembre 1888. Les dernières statistiques, publiées en 1930, donnent le chiffre de 32.478 k.

Même développement prodigieux en ce qui concerne les lignes téléphoniques. En 1875, 5.151 km. ; en 1882, 7.420 km. ; en 1885, 9.299 ; en 1886, 10.610 km. ; en 1930, 58.425 km.

On peut, pour plus de précision, consulter :

Ramalho ORTIGÃO : *Surtos de Cooperativismo: sociedades commerciaes e industriaes — Bancos — Navegação — Viação ferrea — Telegraphos electricos* — dans : *Contribuição para a Biographia de D. Pedro II*, ouv. cité pp. 289 et suiv.

(2) V. d'importants fragments de ce rapport: Annexe I.

(3) *L'Abbaye de Typhaines* avait paru en 1867 ; mais la traduction anglaise venait seulement d'en parvenir à Gobineau : *Typhaines Abbey*, t. by Ch. Meigs (Claxton, Remoen and Haffebfinger, Philadelphia) 1869.

XXI

Le Ministre de France admet qu'il n'est pas populaire à Rio (1). Ses collègues des missions étrangères le jalourent, croit-il, à cause de la faveur particulière (et scandaleuse, proclame le Ministre d'Angleterre) dont il jouit auprès du Souverain. Sans doute, Gobineau ne prend-il pas la peine de dissimuler le dédain que lui inspirent leur culture moins que médiocre et leur genre de vie. Peut-être aussi, ces diplomates méprisent-ils cet homme de lettres et cet artiste égaré dans la « carrière ».

De leur côté, les Brésiliens se montrent, avec juste raison, méfiants, et parfois davantage, à l'égard de cet étrange « bonhomme » qui ne leur ménage, et sans les précautions diplomatiques auxquelles ils sont légitimement accoutumés, ni les critiques ni, ce qui est plus grave encore, les sarcasmes. Une « histoire » fut bientôt suscitée au Comte de Gobineau que la maladie, — cette fièvre qui ne le quittait plus — rendait nerveux à l'excès. Il paraît bien que, en la circonstance, il perdit le contrôle le lui-même, lui, l'homme « le plus paisible et le plus patient du monde ». Nous ne possédons au sujet de cet incident, que le témoignage de Gobineau lui-même. Gobineau étant à la fois, juge et partie, nous ne publions son récit qu'à titre documentaire (2) :

Je sortais du théâtre où, par parenthèses, la Ristori (3) m'avait assommé, et je donnais le bras à la consullesse générale de Hollande, ma seule et unique relation dans ce pays-ci. Elle est excessivement petite, de sorte que, dans la foule, j'avais peur qu'elle ne fut étouffée.

(1) A Mme de Gobineau : 15 Mai 1869 : « Je ne suis pas populaire, par exemple, parce que je ne vais pas à l'Alcazar et que je ne parais pas dans la rue d'Ouvidor... ».

(2) A Zoé Dragoumis, Juillet 1869. Gobineau ne parle pas de cet incident à sa femme.

(3) C'était le Theatre Provisorio, inauguré en 1852, au « Campo Sant'Anna » (Campo d'Acclamação).

La tragédienne célébrée par Lamartine et Musset vint donner une série de représentations à Rio en Juillet 1869 ; l'empereur qui l'admirait, est resté longtemps en relations épistolaires avec elle. Gobineau ne partageait point l'opinion de l'empereur au sujet de Mme Ristori. Il écrit à sa femme, le 26 juillet 1869 : « Les représentations de Mme Ristori l'absorbent (l'Empereur). D'autre part, n'étant jamais sorti du Brésil, il aime mieux cela que rien, et n'ayant pas de points de comparaison, il est moins choqué qu'il ne devrait l'être ; ensuite, théoriquement, il préfère tout ce qui est plaisir plus relevé que les plaisirs ordinaires du lieu. Mais il aura bien de la peine à tirer son peuple des mulâtresses, des Françaises de 10^e ordre et des pompiers de Nanterre. »

Nous restâmes avec le Ministre de Belgique et M. de la Marlière... appuyés contre la muraille pendant un gros quart d'heure, attendant que le monde fut écoulé. Quand le passage se trouva très dégagé, on vint nous dire que la voiture attendait. Comme nous allions sortir, je vois un monsieur qui se jette sur moi en me riant dans la figure ; je l'écarte doucement avec le bras, en lui disant : « Prenez garde, monsieur, vous allez blesser une dame ». Il se mit à rire très haut et se rejette une seconde fois sur moi. Je le tiens encore à distance. Il s'anime et me pousse une troisième fois, en venant me regarder dans la figure. Ma foi, ça été la fin et, en clin d'œil, il avait deux soufflets. Il a été ahuri, mais, levant le bras, a atteint le bord de mon chapeau. Je l'ai pris par la barbe (pas délicatement), le tenant à longueur de bras, l'ai rejeté et tenu contre le mur, dans l'intention très précise de passer de la barbe à la cravate et de l'étrangler simplement. J'avoue que je regretterai toute ma vie de ne pas l'avoir fait ; mais, dans ce moment, il me vint l'instinct que je n'avais qu'un bras de libre, pourquoi ? Je me rappelai ma dame et je trouvai que ce n'était pas un spectacle pour une femme. Je lâchai donc mon Brésilien. Je ne me console pas de l'occasion perdue d'exterminer un mauvais drôle ; moi qui rêve cela constamment et je pense que j'ai outré la chevalerie, mettons pour une femme qui ne m'est absolument rien. Bref, je le lâchai. Il criaït comme un pélican ; le fait est que je lui avais arraché une bonne partie de la barbe. Dans ce moment, M. de Montgomery descend l'escalier rapidement, me dit : qu'est-ce qu'il y a ? Je lui réponds : dites mon nom à cet homme et demandez-lui le sien et son adresse, j'emmène Mme P... que je conduis à sa voiture ; nous sommes rejoints par le Ministre de Belgique et par M. de la Marlière qui me disent qu'ils ont été obligés de recoller mon Monsieur contre le mur, parce qu'il faisait mine de m'assaillir par derrière. M. de Montgomery me dit que le Monsieur ne veut dire ni son nom ni son adresse, mais qu'il le saura. Je lui conseille de retourner. Le Ministre de Belgique s'offre à moi pour les conséquences, ce que j'accepte naturellement. Le lendemain, j'envoie mon attaché chez ce Monsieur qui se trouve être un médecin, M. le Dr. S..., gendre d'un Sénateur. Je lui fais dire que je ne veux pas qu'il suppose que je me sers de ma qualité pour lui refuser satisfaction et que je suis tout à ses ordres. Il répond qu'il ne me connaît pas, qu'il ne veut pas me connaître, que l'affaire est finie et

que si M. de Montgomery ne sort pas de chez lui de suite, il va le faire mettre dehors par ses nègres. Il y en avait là une demi-douzaine. M. de Montgomery lui conseille de ne pas s'en aviser, et en sortant lui dit : vous avez été souffleté, vous avez eu la barbe arrachée, vous refusez la satisfaction qu'on vous offre, vous êtes insolent envers un mandataire, vous êtes un lâche et un misérable.

Vous pensez quel tapage dans toute la ville. Le Sénat prend le parti du gendre d'un de ses membres ; l'Ecole de Médecine annonce qu'elle va se jeter sur moi ; trois ou quatre personnes me disent ou me font dire qu'on ne se bat pas au Brésil, qu'on y déteste les étrangers, que c'est pour cela que ce Dr. S..., *très mauvaise tête*, a fait ce qu'il a fait au théâtre, mais qu'on paye des mulâtres appelés je ne sais plus comment et qui me tueront au coin d'une rue. Enfin, le Ministre de la Justice a fait à l'Empereur un rapport où tous les torts sont de mon côté. Voilà mes secrétaires hors d'eux-mêmes. Qu'est-ce qui arrivera ? Qu'est-ce qui n'arrivera pas ? Il n'arrivera rien du tout. Je raconte l'histoire à l'Empereur qui me dit que j'ai parfaitement bien fait, et qu'il en eût fait autant à ma place ; que ce M. S... est un drôle qui a eu déjà des histoires analogues. Je laisse passer huit jours et voyant que le Ministre des Affaires Etrangères ne me fait rien dire, j'y vais et je dis au Secrétaire Général que, si j'avais été à la place de Son Excellence, j'aurais ressenti une tentative d'insulte faite à un représentant d'une puissance amie et aurais été lui en exprimer mes regrets ; qu'il me paraissait qu'on n'entendait pas les choses ainsi au Brésil ; que peut-être on avait raison ; que, par conséquent, je me devais considérer comme seul chargé de ma défense personnelle ; malheureusement, je n'étais pas un simple particulier et je n'étais pas venu à Rio pour y apprendre à vivre à ceux qui ne le savaient pas ; qu'en conséquence, je ne voulais plus donner qu'une seule et unique leçon à l'avenir et assez bonne pour en épargner d'autres et que je l'avertissais que, cette fois-là, je tuerais l'agresseur ; qu'il pouvait considérer mon avertissement comme officiel. Jamais je ne vis figure plus amusante.

— Alors, Monsieur le Comte, vous nous rendez responsables ? — Parfaitement. Si vous ne voulez pas mort d'homme, veillez à ce que je n'aie nul besoin d'y recourir. Mon Dieu, je ne tiens pas à tuer des Brésiliens (ce n'est pas tout à fait vrai, si j'avais étranglé M. le Dr. S... ce serait pour ma vie entière un souvenir délicieux).

Plus mon homme pâissait, balbutiait, s'irritait, plus j'étais souriant. Vous voyez d'ici la scène et voilà comme je ne suis pas assassiné, et, suivant toutes les apparences, ne le serai pas. Au spectacle on ne bouscule plus personne et l'on dit tout haut : « Ne poussez pas, le Ministre de France est peut-être là. »

Il est facile d'imaginer la répercussion d'une pareille « affaire » dans les milieux mondains de Rio de Janeiro, et particulièrement les milieux diplomatiques. Le Ministre de France si bien en cour qu'il fût, ne pouvait plus rester au Brésil. D. Pedro, très amicalement, très délicatement, insista, dès lors, pour qu'il demandât son rappel.

XXII

Le Comte de Gobineau est à bout. A bout de patience. A bout de courage. Peut-être aussi à bout de haine.

Son médecin le presse de quitter l'Amérique du Sud. De son propre aveu, il ne dort plus guère que trois heures sur vingt-quatre; il ne peut plus rien manger, et il lui arrive de « s'évanouir comme une très jolie femme ». Il est obligé d'avouer pour, « pour la première fois de sa vie », il est « mâté par la maladie ». Il « s'en va à petit feu ». Il devient « extrêmement nerveux ». Tout « l'affecte » et il se « fait des montagnes avec des taupinières, mais des montagnes comme les Alpes et l'Himalaya ».

« Je suis, écrit-il, sous des influences malades et excessives. Ma solitude extrême, cette atmosphère qui n'est comparable qu'à un bain de vapeur perpétuel, ce ciel toujours gris et bas, des fleurs énormes aux couleurs éclatantes vous étourdissant les yeux, de toutes parts tant de nègres, de négresses, de mulâtres, de mulâtresses, personne à qui parler que l'Empereur, je suis en train de devenir imbécile, j'ai la fièvre, l'insomnie, le malaise universel, une fatigue constante... (1). »

Pour se consoler, il évoque avec une mélancolie poignante ses souvenirs d'Athènes; il se revoit au milieu de la famille de ses amis Dragoumis; voici le « petit salon gris », et ses jeunes et délicates et gracieuses amies, Marika, sa marraine, et Zoé; elles lui jouent la musique qu'il aime, l'adagio en ut mineur, Boccherini, le Carnaval de Venise, Wagner, et elles lui sourient avec une aimable coquetterie.

Ses yeux commencent à le faire souffrir. Il passe ses nuits à fumer :

« Je suis plus battu qu'abattu, et la lampe brûle toujours; mais je sens ce que je n'ai jamais senti, je l'avoue à ma grande honte, je suis très malheureux. Cela passera. J'ai été chagriné, j'ai été triste, j'ai eu beaucoup de douleur. Mais je n'ai jamais eu un fond d'abattement comme j'ai maintenant (2). »

(1) A Marie Dragoumis, Janvier 1870.

(2) A Zoé Dragoumis, 28 Janvier 1870.

Son écriture devient presque illisible. Sa fièvre continue s'est changée en maladie nerveuse. Il croit que ses amis d'Europe ne le reconnaîtraient pas. « Il n'est plus le même ». Son caractère s'est transformé. Il ne peut ni travailler, ni même lire. Il lui est difficile de fixer son attention un quart d'heure durant. La quinine qu'il prend, sans doute en doses exagérées, le rend sourd. Il passe sa vie dans une tristesse morne, « faible de cœur comme une femme », « le cœur serré au point de pleurer s'il le pouvait ». Il gémit : « Je m'ennuie, je m'ennuie, je me meurs d'ennui ». Sa vie est réduite « à regarder la pendule toutes les dix minutes pour voir combien il reste encore d'heures jusqu'à la nuit » et, la nuit, « il attend le matin (1) ».

Paris lui refuse obstinément son congé, malgré les raisons de santé que, sur le conseil même de l'Empereur, il s'est enfin décidé à faire valoir par l'intermédiaire de Mme de Gobineau qui a multiplié les démarches dans les ministères.

La seule famille qu'il fréquente, celle du Consul de Hollande, s'apprête à abandonner le Brésil. Son attaché, de même. Il ne lui restera plus qu'un « secrétaire impossible ».

Tant pis, il partira, le 26 Janvier 1870, même sans congé, même s'il doit être mis en disponibilité, ce qui n'arrangera pas, hélas les affaires de sa maison, déjà si compromises.

En Avril, il attend toujours. De plus en plus accablé, de plus en plus malade. Par surcroît la fièvre jaune sévit à Rio avec une rare violence. « Sur dix Français, écrit-il (2) arrivés ici par un des paquebots, il y a six mois, il en reste *un* vivant aujourd'hui, et non seulement les Français, mais les Italiens meurent comme des mouches, et les Brésiliens eux-mêmes et, ce qui est plus rare encore, les femmes et les enfants. » Son ami, le Consul de Hollande, au moment même de son départ, meurt d'un accès de la terrible fièvre, presque subitement. Pourvu qu'il ne lui arrive rien, à lui. « Ceux qui restent sont bien nombreux et les chances d'accidents sont bien multipliées. »

(1) A Zoé Dragoumis, Février 1870.

(2) A Zoé Dragoumis, 7^e Avril 1870.

Ah ! comment échapper à « ce cercle de sorcellerie » !...

Quand en Mai, après une si pénible attente, il reçoit son congé de Paris, ce n'est plus un départ, mais une fuite.

XXIII

Gobineau pensait-il que le Brésil l' « inspirerait » et lui offrirait quelque sujet d'étude, de nouvelle ou de roman, comme lui en avaient offert d'autres pays ? Il projeta bien de composer une *Histoire des Deux Amériques* et il s'ouvrit de son intention au Docteur Meigs, un ami nord-américain et traducteur de *Typhaines* en langue anglaise. Celui-ci, la veille même de sa mort, lui envoya, de Philadelphie, une caisse de livres de documentation. Bientôt les dégoûts que Gobineau éprouva parmi les Brésiliens, le détournèrent de son dessein.

Quant à écrire une nouvelle « brésilienne », il s'y refuse absolument. « Une nouvelle brésilienne, c'est impossible. Il n'y a pas le moindre sujet à trouver ici. La nature est extraordinaire plutôt que belle ; cela pourrait aller cependant pour le cadre. Mais que mettre dedans ? Les Brésiliens n'offrent aucune espèce d'intérêt et ils n'ont ni mœurs nationales, ni rien de particulier qu'une excessive dépravation dont on peut faire un livre très sévère et très dur, mais pas une nouvelle, et j'aime trop l'Empereur pour écrire un mot contre cet infâme peuple. Tous mulâtres, l'écume du genre humain et des mœurs à l'avenant. Ils sont pervertis par l'esclavage des noirs, et les noirs le sont par... tenez ! Au moment où je vous écris, la peine que j'ai à vous dire non, même sur l'impossible, fait que je vais peut-être vous trouver une nouvelle brésilienne (1). »

Une de ses correspondantes insistant :

« Non, lui répondit-il, « c'est impossible ». « J'ai fait des efforts inouïs sur moi-même. Ce serait dans tous les cas, une chronique scandaleuse et la plus scandaleuse des scandaleuses... C'est très bizarre dans un pays dont l'aspect est si romantique, et cela prouve bien que les paysages ne font pas les hommes, et il est clair que l'esclavage les déforme. C'est ce malheureux esclavage qui est cause de tout le mal (2). »

Il éclate : « C'est un grand malheur que mon respect pour Sa Majesté m'empêche d'écrire sur ce pays-là. Cela en eût valu la peine (3). »

(1) A Zoé Dragoumis, 24 Août 1869.

(2) A Zoé Dragoumis, 27 Septembre 1869.

(3) A Marie Dragoumis, 29 Octobre 1869.

A défaut d'une nouvelle sur le Brésil, il en écrira plutôt une pour se consoler par le souvenir sur l'île de Naxos; et ce sera *Akrivié Phrangopoulos*.

« Jamais, écrit-il, l'adoration de Naxos n'a jamais été poussée si loin, ni dans les temps anciens, ni dans les temps modernes. Je parle aussi d'Antiparès et de Santorin. Au fond ce n'est autre chose que la description du voyage que j'ai fait sur le *Racer*, pendant que vous étiez à Corfou. Mon héros ressemble un peu à Brisse, mon héroïne est la charmante fille que nous avons vue là; la partie romanesque n'est autre chose que les rêveries que Brisse (et moi), avons faites sur le bonheur de vivre sur une pareille île sans avoir plus rien de commun avec le monde. Enfin, le sentiment général est cette passion violente que j'ai pour la Grèce et qui, de loin peut-être, ne lui voit plus le moindre défaut (1). »

Cependant, plus tard, de retour en Europe, quand, vers 1872, Gobineau composera les *Pléiades*, il n'oubliera pas tout à fait que, durant son séjour en Amérique du Sud, il a appris le portugais et lu quelques-uns des grands auteurs de cette langue « si noble ». Au cours de l'un des plus gracieux épisodes de ce livre dense, Wilfrid Nore, un des personnages principaux, rapporte son amour pour Harriett Coxe (2).

« Quant à Harriett elle consentit à m'apprendre l'italien et le portugais... Elle tenait le Camoëns ouvert sur une table et nous lisions :

*E, tu, Padre Oceano, que rodeas
O mundo universal e o tens cercado,
E com justo decreto assi permittes
Que dentro vivam so de seus limites...*

« Et toi, père Océan, qui entoures le monde et, de toutes parts, le tiens enserré, et, par un juste décret, permets aussi que je vive en dedans de ses limites. »

« Elle m'apprenait à prononcer cette langue si noble dans les pages enflammées du vainqueur de Diu, si jolie à contempler des yeux, et qui, dans sa bouche, me semblait le plus délicieux des gazouillements, et, un jour

(1) A Zoé Dragoumis, 27 Septembre 1869.

(2) Les *Pléiades*. Ed. du Sans Pareil, Paris, 1921, p. 42-43. Ch. IV, suite de l'histoire du Premier Calender, fils de roi. (La première édition est de 1874).

qu'elle tenait le volume sur ses genoux et me faisait répéter une partie du sixième chant, que j'avais voulu apprendre par cœur, j'étais assis vis-à-vis d'elle, tout près et presque à toucher les plis de sa robe ; j'étais là, la tête basse, mes cheveux tombant comme un voile sur mon visage et je désirais lui cacher, et, quand j'arrivai à la strophe cent quatre et que j'eus dit ces deux vers :

*Ella l'he prometteo, vendo que amavam
Sempiterno favor em seus amores...*

« Elle lui promet, voyant que j'aimais, une faveur éternelle dans ses amours... ».

« Je m'arrêtai.

« Avez-vous oublié le reste ? me dit-elle.

« — Non, répondis-je, et si faiblement que je ne sais si elle m'entendit. En tous cas, elle se tut à son tour, s'appuya sur le dos du fauteuil et le livre tomba à terre. »

Cet épisode de Silfrid Nore et d'Harriett a été, de toute vraisemblance, inspiré à l'auteur par celui de Francesca de Rimini et de Paolo Malatesta, au cinquième chant de *l'Enfer*, de Dante. Ainsi, D. Pedro aurait été, indirectement, à la source de ce récit, puisque il fit connaître à son ami non seulement les *Lusiades*, mais encore la « prodigieuse » traduction de *Dante*, par Longfellow.

L. Schemann prétend que, dans aucune de ses autres œuvres, le Comte de Gobineau ne livra davantage de sa propre vie que dans les *Pléiades*, et il aurait acquis la certitude que c'est D. Pedro II qui y serait peint sous les traits de Johann Thesdor (1).

Le seul travail complet que Gobineau ait consenti à publier sur le Brésil, est une étude, composée pour complaire à l'Empereur, et peut-être sur sa demande; il parut dans *Correspondant*, numéros de Juillet de Septembre 1874, sous le titre *l'Emigration au Brésil*, à propos de deux ouvrages: *l'Empire du Brésil à l'Exposition Universelle de Vienne en 1873* (2), et *Du climat et des maladies du Brésil*, par le Dr Lund (3).

(1) Ludwig SCHEMANN, *ouv. cit.* T. II, p. 371.

(2) *L'Empire du Brésil à l'Exposition de Vienne*, Rio de Janeiro in-8° 1874: ouvrage sans nom d'auteur, mais qui est dû à Gonçalves Dias, l'un des plus célèbres poètes du Brésil.

(3) Le *Correspondant*, Juillet, Septembre 1874 (p. 352-376). Nous publions en appendice, in extenso, cette étude, qui n'a jamais été réunie en volume.

Cette étude renferme quelques idées particulières à l'historien des *Races Humaines*, et certaines de ses erreurs, mêlées à ses souvenirs les moins pénibles du Brésil, ceux qui touchent à la nature extérieure, cette nature « pourtant, ennemie de l'homme » et qui l'« écrase de ses pompes et de son silence ».

Par une contradiction, qui est surtout dans les termes, Gobineau reconnaît l'avenir magnifique qui lui semble dévolu au Brésil, tout en prévoyant la disparition prochaine de ses habitants. « Quand une terre est ainsi pourvue, dit-il, après avoir minutieusement décrit toutes les richesses du sol et du sous-sol, il n'est pas à révoquer en doute que, dans un temps donné, elle ne soit destinée à devenir le centre d'une agglomération importante de la race humaine. »

Au vrai, il redevient presque aussitôt l'historien des *Races* et il ajoute : « En tant que la valeur intrinsèque de la race peut s'y prêter » ; et il conclut, de même « que, avant cinquante ans, tous les mulâtres d'Haïti, auront disparu », de même « il faudra moins de deux cents ans, en réalité, pour voir la fin de la postérité des compagnons de Costa Cabral et des émigrants qui les ont suivis (1). »

Ceci est une pensée chère au théoricien, et basée sur des observations pseudo-scientifiques. Durant son séjour au Brésil, il remarquait déjà :

« J'ai examiné, écrivait-il, les questions de statistique de la population et il en résulte que les enfants meurent en si grand nombre, que dans un nombre d'années assez peu considérable, il n'y aura plus de Brésiliens (2). »

Au sujet de cet article, l'Empereur du Brésil exprima sa satisfaction au Comte de Gobineau : il jugeait qu'il pourrait servir la cause de l'émigration vers le Brésil.

Après la publication de cette étude, Gobineau fera une courte allusion dans les *Nouvelles Asiatiques* publiées en 1876, sur la baie de Rio de Janeiro, puis il se taira définitivement sur le Brésil.

(1) Lire l'ensemble du raisonnement, page 446 ; n'oublions pas que, si le Brésil comptait alors 9 millions d'habitants, il en a, maintenant, près de 40, et que le chiffre de sa population va toujours croissant.

(2) A Zoé Dragoumis, 20 Novembre 1869.

CONCLUSION

De son séjour au Brésil, il restera au Comte de Gobineau d'avoir connu l'Empereur D. Pedro II. Il sera, jusqu'à ces derniers jours, fidèle à cette haute amitié. Une abondante et importante correspondance en témoigne (1), qui n'est interrompue que par les séjours et les voyages de D. Pedro hors de son pays.

Cette correspondance commence par une lettre de Gobineau datée de Trye, le 24 Juillet 1870, et elle se termine par la lettre que, de Rome, le Comte écrivit d'une écriture tremblée le 12 Août 1882.

Ces lettres portent sur tous les sujets. Les deux amis se confient leurs soucis de grands-pères, leurs inquiétudes patriotiques. Gobineau se montre presque toujours pessimiste : la France aux prises avec l'Allemagne, en 1870, risque d'être perdue à jamais. Il écrit, par exemple, le 10 Septembre 1870 : « Ce qui arrive en ce moment est sans exemple dans toute l'Histoire de France. Ni Azincourt, ni Poitiers, ni Waterloo n'en peuvent approcher, et 80.000 hommes qui mettent bas les armes, c'est un fait inouï dont personne ne se rendra compte sans une appréciation de causes bien déplorables et bien profondes. Votre Majesté sait quelle était mon opinion sur la situation de la France ; mais je croyais que nous avions peut-être cinquante ans encore devant nous ; nous n'avions que quelques mois. »

« Les faits qui se produisent en ce moment ne peuvent manquer d'annoncer des résultats si graves et faire monter à la surface des choses tant de vérités essentielles qu'il y aura une étude bien importante tout prête sous les yeux et de grandes conclusions à tirer de ce qu'on verra. » (2 Août 1870.)

« Si la crise actuelle eût à apprendre à la société du XIX^e siècle qu'on ne mène ni ne peut vaincre les nations ni avec des masses, ni avec des machines, mais seulement avec des cœurs et des esprits, elle n'aura pas coûté trop cher. » (19 Octobre 1870.)

Les malheurs de la France lui inspirent d'amères réflexions qui annoncent son ouvrage resté inachevé et dont quelques fragments ont été publiés sous le titre : « *Ce qui est arrivé à la France en 1870* (2). »

(1) Cette correspondance, inédite, sera publiée dans un autre volume.

(2) Europe, 1^{er} Octobre 1923, p. 5 à 26.

Cependant, la littérature ne perd jamais ses droits, Gobineau entretient D. Pedro de ses livres en cours, de ses difficultés avec les éditeurs qui, malgré leurs promesses, ajournent sans cesse la publication de ses livres et négligent de lui régler ses droits d'auteur. Il conseille l'Empereur sur les travaux auxquels celui-ci se complait davantage qu'à la politique, et en particulier au sujet des traductions d'*Isaïe* et du *Prométhée enchaîné*, qu'il a entreprises. Il insiste sur l'intérêt qu'aurait la traduction du *Prométhée* en portugais et en vers. « Ce serait, dit-il, un très beau monument, et j'y attache beaucoup d'importance. » Sur la demande de son impérial ami, il rédige même pour cette traduction, une curieuse introduction au cours de laquelle il compare les mythes grecs et les mythes hindous (1). Enfin, il donne à l'Empereur son avis sur l'immigration et il lui conseille d'attirer au Brésil, de préférence à tous autres, des colons allemands de populations aryennes.

Gobineau ne tarderait pas à revoir son impérial ami. En effet, en 1871, l'Empereur qui n'avait jamais quitté le Brésil, obtint un congé des Chambres pour visiter l'ancien Monde. Le 25 Mai, il laissa l'empire sous la régence de Dona Isabel (la Comtesse d'Eu), héritière du trône, assistée du Vicomte de Rio Branco, premier Ministre. L'Impératrice l'accompagna, ainsi que plusieurs personnages officiels, entre autres, parmi les plus importants, le Vicomte de Bom Retiro et le Vicomte d'Itauna, sénateurs.

Le Gouvernement Français n'ignorant pas les sentiments qui unissaient l'Empereur et Gobineau, envoya celui-ci, alors en congé à Paris, comme envoyé extraordinaire, à la rencontre du souverain jusqu'à la frontière d'Espagne. Gobineau annonça cette mission à sa femme, le 23 Juin 1871 (2), en ces termes :

« Je pars ce soir avec Mme de Barral, pour la frontière d'Espagne. J'ai une mission en règle de Gouverneur pour aller au-devant de l'Empereur D. Pedro. Du reste, je ne l'aurais pas eue que j'aurais dû toujours y aller car, arrivé à Lisbonne, il a pris soin de me faire écrire de suite par Armand, effarouché, que je vienne au moins sur son trajet entre Andaye et Calais en me donnant les jours. Le voyage sera très rapide. Arrivés le

(1) Cf. Annexe III, cette étude inédite.

(2) Ms 3522, pièce 89, p. 1.

26 de ce mois à Andaye, sur la frontière, il s'embarque le 29 à Calais pour l'Angleterre, passant par Bordeaux, Le Mans, Rouen, M. Thiers m'a chargé de lui présenter les respects du Gouvernement. Je suis fort satisfait de cette petite affaire, à part le plaisir que j'aurai naturellement à voir l'Empereur. »

Les détails de cette entrevue sont rapportés par le diplomate dans une nouvelle lettre à sa femme :

« J'arrive hier au soir de mon voyage. Comme il a été assez bon, je sépare en trois compartiments, suivant les sujets, ce que j'ai à en dire. Je me suis trouvé à Andaye, extrême frontière de France, avec Itapiba, sa femme, toute sa légation, son consul général à Paris, la femme du dit consul et le Ministre du Brésil à Bruxelles, M. de Brito, plus le commissaire français de la frontière, l'inspecteur des chemins de fer, chef de la douane, etc. Quand le train est arrivé, nous avons commencé par ne pas savoir où étaient les augustes voyageurs. Tout à coup un cri épouvantable « des airs en ce moment a troublé le repos », il partait de la portière du dernière wagon. C'était Sa Majesté qui m'apercevait et me tendait les bras. Le train se ralentit sans s'arrêter, et l'Empereur, au risque de se casser le cou, se jette en bas, me prend sur son cœur, me dit : « Vous êtes la première personne que j'aurai aperçue en France. Rappelez-vous bien que je ne suis que M. Pedro d'Alcantara ! — Oui, Sire — Non ! — Oui ! Monsieur ! — Bien, tenez-vous en là et venez ! — Il me prend par les deux mains et m'entraîne à la façon d'un captif d'Afrique, sans que je sache où il me mène. Juge du tableau, les légations, les autorités, le public, tout le monde ahuri. Il me mène au wagon-salon de l'Impératrice (il s'était mis derrière tout seul avec l'Ingénieur espagnol pour se faire mieux expliquer tout et tout voir), il ouvre la portière et me pousse, je tombe jusqu'aux pieds de Sa Majesté ; pendant que je lui baisais les mains, l'Empereur me criait du dehors : Comment va Mme de Gobineau ? Et Christine ? et Diane ? et les enfants ? — Très bien, Sire, mais vous allez vous faire écraser. — Dites Monsieur ! — Monsieur d'Alcantara va se faire écraser ! (le train reculait). — Non ! — Enfin, tout s'arrête, et je donne la main à l'Impératrice, elle descend. Mme de Barral (grande maîtresse, arrivée avec nous, je l'oubliais) se précipite ; l'Empereur l'aperçoit. Même scène qu'avec moi. Enfin, il entrevoit ses délégations, son sourcil se froncé.

Il me dit : Je ne suis rien du tout que M. d'Alcantara, et je veux qu'on me laisse tranquille. — Mais voilà les autorités de la frontière. — C'est bon, allons déjeuner. Il était rajeuni de dix ans. Il portait sur son bras, un énorme portefeuille. S'il avait pu voyager en troisième classe, il est clair que rien n'eût manqué à sa félicité. On se met à table, je m'assieds par derrière entre l'Empereur et l'Impératrice, j'avais déjeuné une heure avant. M. d'Alcantara me raconte, en mangeant comme un loup, nouveauté dont je le complimente, ses impressions de Portugal et d'Espagne. Puis nous repartons. En route, des Préfets, des Sous-Préfets. — Messieurs, c'est très bien, je suis M. d'Alcantara; je ne veux pas de félicitations ; je veux qu'on me laisse tranquille. — Oui, Sire, mais... — Je vous répète que je suis... — Oui, Monsieur ! — Eh ! bien vous m'avez félicité, allez-vous-en. Il n'accepte pas du tout tout cela. Nous laissons la route jonchée d'autorités ahuries. — Nous arrivons à Bordeaux ; là, après des péripéties des plus drôles causées toujours par la même rage de M. d'Alcantara de n'être pas Empereur et de ne l'avoir été de sa vie, et une assez forte querelle entre lui, Mme de Barral et moi, où nous n'avons pu lui faire céder rien du tout, il me prend à part, me serre la main et me dit que je devais comprendre qu'il fallait m'en aller et le laisser, que nous ne pouvions pas causer comme cela, que je le comprenais bien, qu'il ne voulait faire de peine à personne. — Je lui dis : Monsieur, je comprend très bien, mais la morale de cela, c'est que je ne vous aurai pas vu du tout. — Pourquoi ? — Parce que je serai parti quand vous viendrez en France. — Non. — Si, parfaitement bien. Quand venez-vous ? — Je viendrai en Octobre. — Eh bien ! je n'y serai plus en Octobre ; à moins qu'alors vous ne me permettiez de demander un congé à cause de vous. — Je ne peux pas faire cela. — Eh bien alors, je ne vous verrai pas, mais je m'en vais et je vous quitterai à Tours. — Il m'a remercié avec toute l'effusion du monde. Son idée était celle-ci qu'il ne voulait pas traîner après lui tant de Brésiliens qui l'ennuyaient et qu'il reculait à leur donner le déboire de les expédier en me gardant. A Tours, je lui dis adieu, et il me prend par le bras et m'entraîne dans la gare à la vue du public stupéfait et des diplomates consternés. Il me dit : J'ai réfléchi, nous nous verrons certainement ; je trouverai un moyen d'arranger cela ; je veux voir aussi Mme de Gobineau, dites-le-lui, et votre Christine, et votre Diane et les deux garçons. Je m'ar-

rangerai de façon à aller à Beauvais et de là à Trye. Vous êtes bien sûr de moi, n'est-ce pas ?... — Oui, Monsieur, certainement. — Je ne change jamais ; je vous aimerai toujours comme je vous aime ; comptez sur moi, etc... — Et cela dura très longtemps. Il fit aux autres des adieux succincts ou pas d'adieux du tout et partit. Nous, de notre côté, et nous voici revenus. Il a voulu aller par Le Mans et Rouen ; les ponts sont coupés, on le lui a dit ; cela lui est égal. S'il peut avoir le bonheur de faire deux lieues à pied dans les terres labourées, et de coucher dans une grange il sera enthousiasmé. Moi, je le trouve adorable comme cela, et bien qu'il m'ait donné bien du mal pour calmer les Préfets et Sous-Préfets, je suis charmé de le voir ainsi. Demain, j'irai raconter tout cela au Ministre en style officiel (1). »

Gobineau regretta de ne pouvoir suivre l'Empereur au cours de son voyage. D'ailleurs, D. Pedro ne s'attarda pas en France, qu'il souffrait de voir encore sous le joug allemand.

Quand il arriva à Rouen, ville encore occupée par les Prussiens, « le général commandant de la place alla présenter ses respects à l'Empereur du Brésil et lui annoncer qu'une garde d'honneur devait être placée à la porte de son hôtel, et qu'une sérénade militaire lui serait offerte par la musique allemande. Don Pedro refusa et la garde d'honneur et la sérénade... » Si j'étais en Allemagne, lui dit-il, je ne m'y opposerais nullement, mais je suis en France, et je ne puis accepter que les musiques des vainqueurs viennent me saluer sur le sol des vaincus (2). »

L'Empereur retrouva le Brésil le 30 Mars 1870, après avoir parcouru quelques pays d'Europe, l'Egypte, la Palestine, l'Asie-Mineure.

Gobineau, devenu Ministre de France en Suède et arrivé à Stockholm en Mai 1872, continue à correspondre avec l'Empereur. A l'encontre du Brésil, dont il est rarement question dans ses lettres, la Suède lui plaît. Il écrit : « Les trois royaumes scandinaves sont le plus pur rameau de la race germanique. » Ou encore : « On ne voit rien dans ce peuple qui ressemble à cette ardeur fébrile, généralement malade, qui s'observe chez les

(1) A Mme de Gobineau, 29 Juin 1871, Ms 3522, pièce 90, p. 1.

(2) Moysé, Don Pedro II, p. 393.

nations latines, quand elles ne sont pas dans la dissipation stérile et dans la prostration. » Il apprend la langue suédoise. Il se propose de composer, sur les pays scandinaves, un ouvrage important qui serait le pendant de son *Histoire de Perse*. Il expose à son correspondant la situation sociale et politique de la Suède. A son intention il relate, en des pages de toute beauté, la mort du roi Charles XV. Il met au point et publie les seuls ouvrages où le souvenir du Brésil ne soit pas tout à fait absent : Les *Pléiades*, en 1874, les *Nouvelles Asiatiques*, en 1876.

Cet échange de lettres cesse durant le nouveau voyage de l'Empereur sur l'Ancien Continent, en 1876.

D. Pedro ayant fait connaître au Gouvernement Français son vif désir d'avoir le Ministre de France à Stockholm pour compagnon de voyage, Gobineau le rejoignit à Saint-Pétersbourg. Et c'est ainsi que de Septembre au début de Novembre, les deux amis visitèrent ensemble la Russie, la Turquie, la Grèce. La Grèce avec l'Empereur, un projet qui, bien des fois, avait hanté l'esprit de Gobineau, aux temps pénibles du Brésil !

Voyager avec D. Pedro n'était pas toujours une sinécure, Gobineau ne l'ignorait pas depuis qu'il l'avait suivi dans l'Etat de Minas, en Juillet 1869: « J'ai pris mon service ordinaire auprès de sa personne, écrit-il à sa sœur Caroline, le 20 Août 1870, c'est-à-dire levé à 5 heures, visitant toutes les collections, académies, palais, tours, châteaux, souterrains, ruines, observatoires, savants, etc. Dans les intervalles (généralement de une ou deux minutes), écrire des lettres pour S. M., le voir au théâtre jusqu'à minuit, voilà pourtant la vie de ces fainéants de courtisans. Il est vrai que mon auguste maître tient beaucoup plus de Théodoric, Roi des Goths, que d'un prince pommadé. »

Il ajoute :

« Tout cela, me lever à 6 heures, n'avoir pas une minute dans la journée que prise à la pointe de l'épée, être toujours avec S. M. et répondre à chacun, trouver des idées pour tous, être exact et rappeler aux autres de l'être, tout cela me serait insupportable si j'étais forcé de le faire, et je sauterais probablement plutôt par la fenêtre que de m'y résoudre. Mais comme cela est surtout pour D. Pedro d'Alcantara j'en suis amusé à l'excès. Il y a cela d'admirable qu'il écoute tout, discute sur tout,

admet les contradictions et vous laisse dans votre avis. C'est un souverain fait pour moi. Il prétend que je suis capable de tout, ne recule devant rien, et aurais pu aller voler les pantouffles d'Ivan le terrible (1). »

Le voyage coûta fort cher à Gobineau, dont la fortune n'était plus très brillante, et le gouvernement français refusa net de régler les frais, sous prétexte que c'était affaire privée entre lui et D. Pedro. L'Empereur, toujours généreux, offrit au diplomate d'entrer à son service ; sur son refus, il lui commanda pour Rio une statue qu'il paya d'avance. Ce fut *Minna*, le chef-d'œuvre de Gobineau en sculpture, et qui fut exécuté dans l'enthousiasme. Il vivait alors, a-t-il dit, au septième ciel, et il ne touchait terre que lorsqu'il pouvait se payer à déjeuner (2).

L'Empereur regagna le Brésil. Gobineau, cependant, en Mars 1877, avait été mis en congé ; bientôt il se retirait à Rome. La correspondance reprend, mais sur un ton plus mélancolique que naguère. Gobineau, de Rome, décrit à l'Empereur le Conclave et, avec des détails savoureux, l'élection du futur Pape, Léon XIII.

De son côté, l'Empereur s'enquiert, avec une curiosité qui n'est pas toujours exempte d'un peu de naïveté, de ce qui se passe en Europe. Il aime à « savoir ce qui se fait dans le monde, et même celui des artistes, et cela prend énormément de temps ». Il s'inquiète de la publication des œuvres de Renan avec qui il correspond (3), de celles de Liszt et de Wagner. Puisqu'il n'a pu attirer Wagner à Rio et lui faire créer *Lohengrin*, il projette de se rendre lui-même à Bayreuth pour l'ouverture du théâtre du « musicien de l'avenir ». Il aimerait, quand il se rendra une prochaine fois en Europe, connaître quelques écrivains en renom. Il admire beaucoup M. de Lamartine. Il admire surtout M. Victor Hugo qui, un jour, le comparera à Marc-Aurèle. Il sera un des premiers souscripteurs du *Cours familier de Littérature* (4).

(1) L. SCHEMANN : *ouv. cité*, t. II, p. 296.

(2) L. SCHEMANN, *Ouv. cité*, t. II, p. 546.

(3) Georges RAEDERS : *D. Pedro II, empereur du Brésil, et M. Renan* (*Le Temps*, 22 Juillet 1934).

(4) Georges RAEDERS : *Lamartine, Victor Hugo et le Brésil* (L'Amérique Latine, 11 Septembre 1932).

Le Figaro, 12 Mars 1914 ; *Le Brésil*, 15 Mars 1914 : Au cours d'un dîner donné en l'honneur de M. Luiz de Souza Dantas, alors Ministre du Brésil à Buenos-Ayres et de passage à Paris, Louis Barthou, ex-président du Conseil, lut quelques passages inédits d'un carnet de Victor Hugo, où sont relatées, en date du 22 au 24 Mai 1877, les relations du grand poète français et de l'empereur du Brésil. Ces pages, publiées dans les journaux sus désignés, n'ont pas encore, croyons-nous, été réunies en volume.

Là-dessus, Gobineau est peu encourageant : « Quelques hommes (parmi les littérateurs) connus et même célèbres, me paraissent d'un maniement plus difficile que leur entretien n'aurait de charme. M. Théophile Gautier, par exemple. La tenue n'est pas égale chez ces Messieurs à l'esprit qu'on leur prête et il est impossible de les induire à se laver les mains, au physique comme au moral. »

La littérature française, de l'avis de Gobineau, est « en pleine décadence ».

Le trépas de Gobineau surprit douloureusement l'Empereur du Brésil ; et la dernière lettre qu'il reçut de lui, datée du 12 Août 1882, deux mois presque jour pour jour avant sa mort à Turin (13 Octobre), ne lui faisait pas pressentir une fin aussi brutale.

Sept ans après cette mort, dont le temps n'atténuaît pas le regret, le souverain détrôné par la Révolution de 1889, vint s'établir en France. Souvent, au cours des deux années qui lui restaient à vivre, il parcourut avec mélancolie les lieux familiers à celui qui fut le meilleur de ses amis. Il souffre de ce que nul ne semble attacher d'importance à l'œuvre d'un écrivain et d'un penseur au génie duquel, lui, il continue à croire. Ceux mêmes, aussi bien Français qu'étrangers, qui ont le plus emprunté à son œuvre, feignent de l'ignorer (1). Pour ne citer qu'un exemple, et parce que l'Empereur y joue sans doute un rôle, Nietzsche, dont la philosophie commençait à se répandre, ne cita jamais, dans ses travaux, ni le nom de Gobineau, ni le titre d'une de ses œuvres. Pourtant, on a pu énumérer les nombreux points de contact entre la pensée de Nietzsche et celle de Gobineau : théorie de l'inégalité. « Théorie gobinienne de la « dégénération » et, chez Nietzsche, de la « décadence ». Théorie du « renversement des valeurs morales ». Théorie de la « volonté de puissance ». S'il n'est pas possible d'affirmer que Nietzsche a connu Gobineau en personne, il est certain, en tous cas, au témoignage même de sa sœur, Mme Förster, qu'il en a étudié les œuvres, et en particulier l'*Essai sur l'Inégalité des Races*. Bien davantage, c'est D. Pedro, voyageant incognito dans le Tyrol, qui aurait

(1) Robert DREYFUS : *La Vie et les Prophéties du Comte de Gobineau*, pages 28 et suivantes.

MORLAND : *Pages choisies de Gobineau*, pages 31 et suivantes.

fait partager son enthousiasme pour les ouvrages de l'écrivain français (1) au philosophe allemand, qu'il avait rencontré, par hasard, au cours d'une ascension.

Si les autres paraissent ne plus se soucier des œuvres de Gobineau, D. Pedro, par contre, s'y attache et plus qu'autrefois même. Ludwig Schemann rapporte que, lorsqu'il relisait les *Pléiades*, l'Empereur croyait entendre Gobineau lui-même et il ressentait alors de poignants regrets du temps passé (2). Triste consolation que de songer qu'il partage avec son ami l'injustice et l'apparent oubli des hommes ! Cependant, bientôt, la postérité ne tarderait pas à rendre, à l'un et à l'autre, et d'une façon éclatante, ce qui ne pouvait leur être toujours refusé. A Gobineau : la renommée d'un grand écrivain français. A D. Pedro II : celle d'un grand prince.

(1) *Contribuições para a Biographia de D. Pedro II*: (Revista do Instituto Historico e Geografico brasileiro Rio 1925), page 986); Oliveira LIMA: *Discurso*).

(2) L. SCHEMANN, *ouv. cité*, tome II, page 381.

DOCUMENTS

ANNEXES



DOCUMENTS ANNEXES

I

UN VOYAGE DE GOBINEAU DANS L'ÉTAT DE MINAS GERAES (JUN 1869).

Gobineau au Ministre des Affaires Etrangères (1)

J'ai été invité par M. Marianno Procope Lages, directeur de chemin de fer de Rio de Janeiro à Entre-Rios, à me joindre à quelques personnes qui, à la suite de l'Empereur, de l'Impératrice et de M. le Duc de Saxe, ont fait une excursion dans l'intérieur. Je viens de parcourir ainsi cent trente à cent quarante lieues de pays et il m'a paru que les observations que j'ai eu l'occasion de faire pouvaient être de quelque intérêt pour Votre Excellence. J'ai visité, en effet, des points sur lesquels s'est portée la sollicitude du Gouvernement Impérial ; j'ai eu sous les yeux les principaux travaux d'utilité publique exécutés soit par son initiative, soit avec ses encouragements les plus directs. Il s'agit donc d'apprécier une partie assez notable de ce que le Brésil a fait depuis qu'il existe, c'est-à-dire depuis quarante ans tout au plus, pour prendre la place qui lui est assignée par les proportions considérables de son territoire parmi les nations civilisées du monde. Il ne faut pas oublier sans doute que l'extrême étendue des Provinces Brésiliennes, étendue telle qu'on ne sait guère exactement sur bien des points, ni ce qu'elles contiennent, ni où elles s'arrêtent, constituent plutôt un obstacle au développement des forces nationales qu'il ne leur vient en aide, puisqu'il s'accompagne d'une grande faiblesse relative de population. Il n'en est pas moins vrai qu'on est en droit de beaucoup attendre et de beaucoup espérer d'une région où la nature a accumulé ses richesses si fort au large et d'où il dépend de l'activité de l'homme de mettre en valeur des ressources que l'on peut considérer comme incomparables.

Il m'a paru que le Gouvernement Brésilien avait compris la tâche et les devoirs qui lui sont échus et que, vu le peu de temps qui s'est écoulé depuis sa naissance ainsi que j'avais l'honneur de vous le faire remarquer ci-dessus, et le défaut de bras dont l'extrême cherté de la main-d'œuvre n'est pas un des moindres inconvénients, il a fait ce qu'on était en droit d'attendre de son intelligence et de sa fermeté. Il reste à souhaiter de la voir persévérer dans un système de conduite digne de tout éloge.

(1) Affaires Etrangères. Brésil 1868-1869. Correspondance Politique. N° 15 — Rapport daté de Rio de Janeiro, 23 Juillet 1869.

J'ai d'abord parcouru les vingt lieues de chemin de fer qui unissent Rio de Janeiro à la station d'Entre-Rios. L'intention de la Compagnie est de pousser cette ligne jusqu'au Rio San Francisco, et elle unira de la sorte les six provinces de Rio de Janeiro, Minas Geraes, Bahia, Pernambouc, Alagoas et Sergipe. Elle contribuera à appeler les populations qui se grouperont sur son parcours.

Ce système est employé dans l'Amérique du Nord et dans les colonies anglaises de la Nouvelle Ecosse et du Canada. On en a vu résulter partout des avantages réels et je suis disposé à croire par ce que j'ai pu observer moi-même dans le nord du continent qu'il n'existe guère d'agent de peuplement plus énergique. La région traversée par le chemin d'Entre-Rios est extrêmement mouvementée. Elle constitue un terrain de soulèvement dont les ondulations principales sont parallèles à la mer, mais constamment coupées par des vallées plus ou moins hautes qui donnent au panorama général un aspect mamelonné dans de grandes proportions.

Un tel relief du sol a eu pour résultat de rendre les travaux de la ligne assez compliqués et de nécessiter la multiplication des tunnels et des pentes. Les ingénieurs ont eu peine à venir à bout d'un problème aussi difficile, car il ne faut pas perdre de vue que les ressources d'un pays si neuf ne sont pas à beaucoup près comparables à celles qu'offrent en Europe aux hommes de l'art leurs ateliers pourvus et d'ouvriers expérimentés et d'instruments de bonne qualité et en grand nombre. Je regrette d'avoir à ajouter que le public même ne s'est pas toujours montré sympathique ni juste envers les auteurs d'une si utile entreprise. La presse de Rio a plusieurs fois déclaré les efforts irréfléchis et prédit que les résultats seraient nuls... De l'aveu de tout le monde aujourd'hui, c'est l'action directe de l'Empereur qui a constamment soutenu l'ingénieur en chef, M. Christiano Ottoni, et qui n'a jamais permis de songer sérieusement à un abandon qui eût été dans tous les cas déplorable, ne fût-ce qu'en persuadant la nation de son impuissance.

Désormais les plus grandes difficultés sont vaincues, et comme il arrive en pareil cas, les hommes qui démontraient avec le plus d'ardeur et de conviction l'impossibilité de percer les massifs de roche, sont les premiers à se vanter de posséder une série de tunnels dont l'un demande cinq minutes pour être franchi.

Les wagons employés sur cette ligne ont été exécutés dans les ateliers de la Compagnie à Rio par des constructeurs indigènes. J'ai remarqué une nouvelle voiture destinée à la famille impériale, et qui est certainement plus élégante et surtout plus appropriée au climat que l'ancienne achetée en Angleterre.

Je dirai de suite que le tronçon de route que je viens de parcourir n'est pas le seul qui existe au Brésil ; on y compte encore cinq autres commencements de lignes ; la voie ouverte entre le port de Santos et Saint-Paul, capitale de la province de ce nom, jusqu'à Campinas vers le bassin de la Plata ; celle de Bahia au San Francisco et de Pernambouco dans la même direction ; celle de Bahia à Paragouassu qui doit aboutir dans un des districts produisant le diamant ; celle de Mana à Raz da Serra menant à Petropolis, et enfin l'embranchement qui d'Entre-Rios conduit à travers les forêts vierges, à Chiador, et va assurer un débouché des plus importants à la production agricole de cette fertile partie du pays.

En quittant le chemin de fer à Entre-Rios, on trouve une route qui mène à Juiz de Fora et rejoint là un chemin provincial aboutissant en ce moment à Barbacena. On ne saurait donner trop d'éloges aux travaux exécutés à cette occasion et au système de tracé adopté. Bien que le terrain se prêtât difficilement au parcours, les plans ont été ménagés avec toute l'habileté désirable, les tournants innombrables fort adoucis, et le sol macadamisé sur toute la longueur. Le service est fait par des diligences un peu lourdes, mais que l'expérience fera remplacer d'une manière plus pratique. En somme les méthodes anglaise et suisse ont été appliquées ici avec beaucoup de bonheur.

La ville de Juiz de Fora contient environ 3.000 habitants, elle est bâtie à la façon du pays, consistant en maisons qui n'ont généralement qu'un rez-de-chaussée et quelquefois un premier étage. Les rues sont larges, l'aspect général en est gai et annonce du bien-être. De nombreuses plantations, des pâturages, disputent au loin la place aux forêts défrichées, mais l'intérêt dans cette localité se porte principalement sur la colonie allemande de Pedro Segundo dont l'existence est encore très récente et qui montre cependant les marques irrécusables d'une véritable prospérité. La population venue en partie du Tyrol, en partie des Provinces Rhénanes, est établie dans des maisons de bois fort propres et composée d'un millier d'émigrants ; elle paraît en état de se maintenir et de s'accroître rapidement à en juger par le nombre considérable d'enfants nés dans le pays et de l'apparence la plus saine et la plus vigoureuse. Ces gens se livrent à la culture du café, du tabac, du coton, des plantes alimentaires, à l'élevage du bétail et ils trouvent un débouché facile et un placement assuré pour tout ce qu'ils obtiennent de leur travail dans une institution excellente pour cette contrée, je veux parler de la Société *União e Industria* présidée par le directeur du chemin de fer, M. Lages, et à laquelle est dû le nombre relativement considérable de voies de communication dont j'ai parlé précédemment et qui rayonne autour de Juiz de Fora.

Cette Société qui a des magasins tout préparés à San João, appelle à elle le transport des produits de l'intérieur de quelque nature qu'ils soient. Elle est le point où viennent aboutir de longues caravanes de chariots attelés de six, huit et dix bœufs et qui apportent les denrées que les routes nouvelles et les chemins de fer se chargent ensuite de transporter jusque sur les quais de Rio par l'intermédiaire et les soins de la Compagnie. Les fazendeiros ou fermiers sont donc en quelque sorte débarrassés de toute préoccupation quant au placement de leurs produits et à leur transport facile, et tout naturellement la colonie allemande de Pedro Segundo, placée au centre même des établissements de la Compagnie, est la première à profiter de cette création.

On vient d'y joindre une école d'application d'agriculture qui compte encore fort peu d'élèves, mais dont la situation paraît favorablement choisie. L'inauguration en a été faite par l'Empereur pendant ce voyage et on a pu constater déjà que le nombre et la nature des instruments aratoires réunis sur ce point, les spécimens de races bovines et ovines, soit étrangères soit indigènes, soumis à l'observation des étudiants, étaient assez bien choisis pour favoriser les progrès de ces derniers. Une exposition d'agriculture offerte au jugement du souverain a donné des résultats satisfaisants, principalement pour les bœufs qui étaient de forte taille, et dans de bonnes conditions d'engraissement.

Il est fort à souhaiter que les émigrants allemands apprécient les avantages de cette colonisation brésilienne. Le climat de Juiz de Fora est remarquablement tempéré, par suite de l'élévation notable de ces hauteurs dont l'aspect, si on fait un instant abstraction de la nature des végétaux, rappelle singulièrement la configuration des vallées du Jura Bernois. A juger non pas théoriquement mais par la pratique, non pas par ce qui semble devoir être, mais par ce qui est déjà, il est manifeste que cette région est extrêmement saine et favorable au développement de la race allemande. En outre, comme on vient de le voir, les meilleures conditions de travail et de rémunération se trouvent ici réunies, et bien que les colons européens déjà rassemblés dans la province de Rio do Norte paraissent y réussir à souhait, je serais étonné que leurs succès fussent supérieurs à ceux que les émigrants qui se porteront désormais dans la partie de Minas Geraes, que je viens de visiter, sont appelés à recueillir.

Un point important eût manqué à mon examen, si me bornant à observer la superficie des choses, je n'avais pu pénétrer un peu plus avant dans le détail. J'ai été assez heureux pour visiter la fazenda de Santa Anna à neuf lieues environ de S. João. Pour donner une idée de l'importance de cette exploitation, il suffira de dire qu'elle est traversée dans tous les sens par un réseau de routes charretières de douze lieues de développement; on y cultive surtout le café dont les plantations fort soignées couvrent au loin les hauteurs.

On y emploie les machines pour l'écossage et le triage des grains, et il résulte de ce système que tout le travail est assuré au moyen de deux cent dix noirs seulement, placés dans les meilleures et les plus douces conditions d'existence et soumis à un labeur fort modéré. L'Hôpital d'une tenue excellente, ne contenait que deux malades ; les enfants sont bien portants et soignés. Toutes les fazendas du Brésil n'offrent pas malheureusement un coup d'œil aussi satisfaisant ; mais on ne doit jamais oublier dans une pareille étude, qu'il s'agit d'un pays nouveau et il y a assurément plus d'équité et de profit à constater le bien qui se fait qu'à insister outre mesure sur le mal que l'on voit décroître. Immensément reste à faire, cela n'est pas douteux ; mais on n'y saurait parvenir qu'en appréciant bien le succès de ce qui a été déjà réalisé d'heureux.

La réflexion qui est principalement suggérée par les résultats obtenus à Santa Anna s'adresse à la question capitale de l'existence brésilienne et semble en augmenter les moyens de solution.

L'esclavage n'est plus ici qu'une question de temps. Un jour ou l'autre il doit cesser, il cessera, et aucune considération de quelque nature qu'elle soit, ne saurait le faire durer au delà d'un certain temps qui ne saurait être bien considérable. Tous les hommes sérieux du Brésil sont d'accord sur ce point, et personne, en principe, ne défend une institution désormais insoutenable. Mais on se demande avec quelque inquiétude comment les conditions économiques du pays pourront, sans trop souffrir, s'accommoder de l'émancipation, et ce que deviendront surtout ces cultures de café, qui font la richesse et même l'opulence publique, puisqu'elles ne rapportent pas moins de 40 pour cent, lorsque la coopération des noirs viendra à manquer totalement ou même partiellement à l'agriculture ?

Il n'y a pas de doute que l'introduction des machines comme auxiliaire du travail agricole est ici d'une importance majeure ; c'est beaucoup déjà de pouvoir comme à la fazenda de Santa Anna exécuter avec deux cents noirs ce qui ailleurs peut à peine se faire avec trois mille. Outre que la réduction de la main-d'œuvre est importante, il est manifeste que les fatigues sont singulièrement amoindries, et de là résulte d'une part, que les noirs même émancipés, même travaillant beaucoup moins qu'ils ne le font dans les conditions actuelles, pourront continuer à rendre des services ; mais ce qui est beaucoup plus à considérer encore, le travail des blancs jugé impossible jusqu'à présent dans les régions tropicales cesse manifestement d'être tel et pourra suppléer à ce que la race africaine ne fera pas.

On a d'ailleurs beaucoup exagéré l'impossibilité d'employer des travailleurs européens dans les plantations. Aussi longtemps que les colons d'extraction blanche ont pu employer des nègres pour les gros ouvrages, ils ont volontiers admis, cru et soutenu que c'était affaire de nécessité. On voit déjà des preuves manifestes qu'il n'en est pas ainsi. Plusieurs planteurs ont commencé et commencé avec succès à faire cultiver leurs terres par des européens et principalement par des Portugais, et le succès ne semble pas douteux. On cite nommément le Baron de Novo Friburgo qui n'a pas dans ses domaines moins de plusieurs milliers d'ouvriers venus de Madère. Si cette transformation se développe comme tout l'indique, la crise sociale que l'émancipation des noirs doit amener, sera certainement beaucoup moindre qu'on ne l'a pensé longtemps, et le Brésil pourra en sortir non seulement sans affaiblissement, mais plus fort, plus riche, plus organisé, plus compact.

On doit se placer encore à ce point de vue pour juger le fait de l'émigration, un des plus importants à coup sûr de l'époque actuelle.

C'est rabaisser au plus bas chiffre possible nombre des individus abandonnant annuellement l'Europe pour passer sur le continent Américain que de l'évaluer à un million d'âmes et ce mouvement est en croissance. Jusqu'à présent, des habitudes acquises, des préventions politiques et il faut le dire, l'activité toute particulière des Agents des Etats-Unis et des Républiques établies sur les bords du Rio de la Plata, avaient surtout fait aboutir à New-York, à Montevideo, à Buenos-Ayres, les principaux courants de cette émigration. Un ou deux accidents fâcheux avaient, au contraire, placé sous un jour peu favorable la perspective d'établissement au Brésil. Ce ne sont pourtant que des influences temporaires et elles cèdent déjà devant la nature vraie des choses. Un climat exceptionnel, un état politique très libre et en même temps si stable que depuis la constitution de l'Empire, il n'a pas subi de convulsion grave, le calme et la sécurité qui en sont les conséquences produisent leurs effets nécessaires. Depuis deux ans surtout les émigrants ont commencé de nouveau à se porter vers le Brésil et la prospérité évidente de la colonie de Pedro Segundo montre assez combien les faits justifient ce retour. Telle ligne de paquebots qui laissait à peine une vingtaine d'émigrants par mois au port de Rio de Janeiro en amène aujourd'hui cent vingt à cent trente et augmente cette proportion à chacun de ses voyages.

En résumé, l'aspect de ce que je viens d'observer m'a laissé des impressions très favorables sur la situation réelle et sur l'avenir du pays où je me trouve. Il est évident que sa situation financière actuelle est embarrassée, que la prolongation de la guerre du Paraguay a troublé les situations

et peut-être plus encore les esprits d'un peuple plus commerçant que belliqueux ; ce sont des inconvénients transitoires, je n'en doute pas et d'autant moins qu'en même temps que le Trésor de l'Etat est dans une situation peu florissante, les caisses provinciales montrent une véritable richesse.

Le fond des choses est donc tel que les amis du Brésil peuvent le désirer et ce n'est pas sans un intérêt tout particulier que j'ai pu observer pendant mon voyage combien les populations sont attachées à l'Empereur, la façon respectueuse et empressée dont on l'entourait, la confiance absolue qu'on lui témoignait.

Dans un milieu politique aussi tourmenté que celui de l'Amérique du Sud, il est remarquable de trouver un point qui ne participe pas aux agitations ambiantes, qui s'inspire d'intérêts vraiment conservateurs et qui se maintient ainsi dans les conditions nécessaires pour développer les éléments d'avenir dont je viens d'avoir l'honneur de vous exposer le tableau.

II

LE BRÉSIL EN 1873, D'APRÈS GOBINEAU (1)

Il se produit, en ce moment, une sorte de révolution très curieuse dans le mouvement de l'émigration européenne. Depuis plusieurs années les Allemands et les peuples scandinaves agents spéciaux de ce déplacement et dont les groupes expatriés présentaient le chiffre le plus important, avaient surtout en vue les Etats-Unis. Plusieurs causes contribuaient à maintenir cette préférence. A tort ou à raison, il était généralement admis que le travail était mieux rémunéré et trouvait un emploi plus aisé dans la république transatlantique. La terre y était facile à obtenir et donnait des résultats satisfaisants. On citait, non seulement des succès exceptionnels, attirait toujours puissamment sur l'imagination des hommes qui se décidaient à aller chercher au loin ce qu'ils désespèrent de trouver chez eux, mais encore une moyenne très séduisante pour la raison la plus positive, de fortunes honnêtes recueillies en peu d'années et qui semblaient promettre la réussite à tout labeur, soutenu de prévoyance et de sage modération. D'autres motifs se joignaient à ces espérances très naturelles pour rendre les territoires de l'Union américaine fort attrayants. Une grande égalité sociale, des institutions absolument libres, l'espérance permise d'une ambition politique considérée comme illimitée, exaltaient beaucoup de têtes. On avait entendu dire, on avait lu dans les prospectus des compagnies d'émigration et dans beaucoup de lettres particulières, on répétait partout, on pensait que se faire Américain, était, à coup sûr, devenir libre, riche, homme dans toute la signification du mot, et on partait pour le nord du nouveau continent, en invitant ses amis à faire de même.

Cette année, tout a semblé se modifier et l'émigration entre dans une nouvelle phase. Un grand nombre de personnes qui avaient quitté l'Europe pleines de projets et de certitudes d'un bel avenir y sont revenues. Par tous les paquebots on voit des Allemands, des Suédois, des Danois, des Norvégiens se rapatrier en nombre considérable. Dernièrement, les ports de la Suède ont pu compter quelques centaines d'hommes et de femmes, qui ont renoncé à leurs plans et sont revenus profondément désillusionnés ; de sorte qu'il est fort à croire que la partialité anciennement professée pour former des établissements dans les comtés de l'Union subit une sorte de transformation, et que, désormais, pour quitter l'Europe, on étu-

(1) Titre exact : « *L'Emigration au Brésil* ».

Sous-titres : « *L'Empire du Brésil à l'Exposition Universelle de Vienne en 1873. Rio de Janeiro* », in-8. DR. LUND « *Du climat et des maladies du Brésil* », publié dans « *Le Correspondant* », Juillet-Septembre 1874, pp. 352 - 376.

diera la question d'une tout autre manière que par le passé : c'est du reste ce que viennent de faire les communautés mennonites de la Russie. Résolues à abandonner l'Empire des Tsars, elles ne paraissent pas devoir se rendre aux Etats-Unis ; elles sont disposées, en ce moment, à se diriger vers le Canada.

La presse allemande étudie les causes de cette nouveauté, et est disposée à les trouver dans la crise financière qui vient d'affecter le marché américain. On suppose que le malaise considérable qui s'en est suivi en affectant sensiblement la production, a arrêté le travail et que, par suite, les ouvriers se trouvant sans ouvrage, il en est résulté pour les nouveaux venus une gêne qui a produit le découragement et les a portés à abandonner la partie et à regagner l'Europe. On en conclut que, lorsque l'équilibre financier sera rétabli, les choses reprendront le même cours que par le passé. Cette conclusion peut sembler un peu superficielle.

Assurément, la mauvaise situation actuelle n'est pas sans avoir exercé une influence réelle sur les rapatriements de cette année ; elle les a augmentés et d'autant plus qu'elle venait, elle-même, après d'autres crises qui n'ont pas manqué dans les époques dernières ; et la fréquence redoublée de ces tensions extrêmes des intérêts opérait déjà depuis quelque temps de manière à rendre la situation des émigrants de plus en plus différente de ce que les intéressés avaient espéré trouver sur le sol qu'ils allaient chercher comme une nouvelle patrie. On supporte une crise, on y résiste, on se promet mieux de l'avenir, mais quand on est obligé de reconnaître que cette explosion de circonstances mauvaises n'est que la conséquence d'autres explosions et force à comprendre qu'il y en aura encore de nouvelles, on est porté à se décourager, et lorsqu'on n'est pas encore trop retenu, on se détache et on s'en va. C'est précisément ce qui arrive.

En outre, la concurrence américaine est illimitée, et on a longtemps considéré ce fait comme un avantage inappréciable. C'était lorsque le nombre de concurrents était lui-même relativement petit et que chacun trouvait dans une liberté absolue ses coudées d'autant plus franches, qu'on ne gênait en réalité personne et que personne ne vous gênait. Mais depuis que la population est devenue plus dense, tout le monde se gêne ; et l'extrême complaisance des institutions légales pour l'activité personnelle et l'énergie donnait à la lutte une âpreté que les gens du pays savaient soutenir mais sous laquelle les étrangers succombaient trop aisément. Ce que les Américains sont accoutumés à considérer avec estime, comme du savoir faire, de l'intrépidité, de la présence d'esprit, comme les effets naturels d'une intelligence pratique, les étrangers doués de ces avantages à un degré moindre,

les qualifient de noms plus sévères, se croient et se déclarent lésés et se plaignent de ne pas trouver, sur un sol si inhospitalier, la protection positive qu'ils se rappelaient avoir eue derrière eux dans cette Europe quittée naguère avec tant de dédain. Il n'est pas toujours favorable de se trouver dans les mains de tels habitants de New-York, de la Nouvelle-Orléans ou de Chicago ; il ne l'est pas non plus d'avoir à tenir tête aux hardis indigènes des Etats de l'Ouest, et plus d'un émigrant repentant fait de ses aventures un tel récit qu'on supposerait qu'il a été plus maltraité par les citoyens libres des Etats qu'il n'aurait pu l'être par les Peaux-Rouges.

La vie politique ne se présente pas davantage sous des aspects toujours séduisants à l'observation des Allemands et des Scandinaves. Ils se trouvent en présence de hordes irlandaises assez farouches ; celles-ci, il est vrai, leur inculquent une haute idée de la puissance de la démocratie, mais une assez faible de la douceur de ses procédés, et encore bien moins de sa modération. Ainsi l'ouvrier ou le laboureur qui s'était porté dans le Nouveau Monde pour s'y créer une situation meilleure par un travail honnête, bien rémunéré et devenir un citoyen paisible et honoré, se voit dans le risque d'être écrasé par des concurrents peu délicats sur les moyens, très enclins à en venir aux coups, et en outre exploités par ceux qui l'emploient ; enfin il est terrorisé dans l'emploi de ses droits politiques par le *mob* le plus furieux et le plus émancipé qui soit au monde. Dans cette situation il quitte la partie, regagne son ancien pays, fait des Etats-Unis une peinture peut-être aussi partielle dans le sens défavorable qu'elle l'était jadis dans le sens contraire, et c'est ainsi qu'il est à croire que le mouvement d'émigration va se modifier et transporter les masses ambulantes vers d'autres points du continent occidental. Ce ne sera point un fait transitoire, d'autre part on ne cessera pas de se rendre aux Etats-Unis : mais les différentes parties de l'Amérique partageront désormais, d'une manière plus équitable, avec cette région jusqu'à présent privilégiée, l'affluence humaine qui s'y portait presque exclusivement.

En effet, ce qui se produit est une simple oscillation, et il n'est nullement certain que les tendances au déplacement viennent à cesser dans les différentes populations européennes. Elles sont entrées dans les tendances générales ; elles ont toujours existé plus ou moins dans les instincts et pris, suivant les époques différentes, des formes spéciales. Au seizième siècle elles ont été militaires et ont produit pour la Suisse et l'Allemagne, ces bandes de reîtres, de lansquenets et de fantassins qui ont servi simultanément toutes les causes dans tous les pays. Au dix-septième siècle, des régiments entiers de Français se formaient aisément en Italie et passaient de la solde de Venise à celle de Ferrare, de Parme, du Saint-Siège, en même temps que des cadets de famille

en aussi grand nombre, des jeunes gens de la bourgeoisie et des fils de paysans allaient coloniser la Nouvelle-France et les Iles-Sous-Vent. Rien ne saurait arrêter des dispositions que bien des causes, au contraire, excitent et activent, et seulement on consulte un peu plus la carte du monde en ce moment qu'on ne le faisait naguère, pour savoir où l'on ira fixer des destinées qui se détachent résolument des affections antérieures.

On vient de voir tout à l'heure que les mennonites se tournent vers le Canada. De même on commence à étudier de plus près et à examiner avec une curiosité plus sympathique les conditions que pourrait offrir le Brésil à ceux qui prétendraient lui demander un avenir. Le Brésil semble, en effet, se recommander d'une manière toute spéciale à la partie la plus saine de l'émigration, à celle qui veut n'obtenir la prospérité à laquelle elle aspire que par le travail soutenu, la bonne conduite de l'exercice consciencieux et calme de la liberté. Les colonisations déjà formées dans l'empire américain permettent beaucoup d'espérances et légitiment les aspirations les plus flatteuses. De grands établissements allemands dans la province de Sainte-Catherine, dans celle de Minas Geraes, présentant de 40 à 50 mille âmes sur un point et 10 à 15 mille sur l'autre démontrent, par l'état prospère dans lequel on les voit, que les agriculteurs ont beaucoup à gagner en choisissant ces régions pour leur but. Toutefois on sait encore assez mal ce que c'est que l'immense territoire soumis au sceptre de la Maison de Bragance, on connaît peu son mode d'existence, et on craint assez généralement de ne pas trouver sur cette plage lointaine, l'accueil sympathique nécessaire aux nouveaux débarqués. On s'imagine assez aisément qu'un Etat paré du titre de république sera plus favorable aux intérêts de toute nature représentés par des ouvriers et des agriculteurs, et on a quelque méfiance envers un gouvernement monarchique, tandis qu'on se sent en fonds d'indulgence pour les communautés espagnoles du Sud, uniquement parce que le titre politique qu'elles se donnent laisse espérer une somme d'indépendance personnelle qui n'est pas toujours accompagnée, on le sait d'ailleurs, d'une proportion égale de sécurité et de repos.

A l'occasion de l'Exposition Universelle de Vienne, le gouvernement brésilien s'est préoccupé avec raison de ces doutes répandus dans l'opinion publique. Il a profité de l'attention que la beauté et la richesse de ses produits a éveillée d'une façon si remarquable pour publier un livre très bien fait, très consciencieux, très savant sur les régions qu'il possède ; et cet excellent moyen d'examen ne contribuera pas peu, sans nul doute, à fournir à l'observation pratique des éléments d'application qui lui ont manqué jusqu'ici. On est désormais en mesure de savoir avec la plus rigoureuse et

la plus satisfaisante exactitude ce que c'est que le Brésil, comment il est gouverné, sous quel régime il existe et on peut comprendre avec les clauses de son éclatante opulence, celles qui lui permettent un développement bien supérieur encore dans l'avenir. A tous les points de vue, il importe d'examiner et de recueillir les faits que la statistique du Brésil fait connaître.

I

L'empire découvert par Costa Cabral (1), et colonisé par les Portugais s'étend dans la partie de l'Amérique du Sud qui est située le plus à l'est, se développe sur 7.920 kilomètres de côtes et comprend dans son immense étendue le quinzième de la surface totale du globe, c'est-à-dire entre 12 et 13 millions de kilomètres carrés. La région montagneuse en occupe la plus grande partie, et bien que le pays contienne de vastes vallées et de vastes plaines, ce sont en général des plateaux élevés coupés par des chaînes courant en différentes directions. Quarante-deux ports ouverts sur le littoral assurent des communications faciles avec le reste du monde. Le Para, Maranhão, Pernambuco, Bahia, Ilhéos, Victoria, Santos, Paranagua, Sainte-Catherine sont très fréquentés par les navires ; mais assurément Rio de Janeiro l'emporte de beaucoup par sa beauté, qui en fait un des points pittoresques les plus admirables du monde, et aussi par sa grandeur, car il mesure près de 200 kilomètres de tour.

Les cours d'eau sont importants et assurent la facilité des communications avec les provinces les plus éloignées. L'Amazone, sur un cours de 3.828 kilomètres, reçoit dix-neuf affluents de première grandeur ; quelques-uns ont plus de 3.000 kilomètres de parcours. Au moyen de l'Amazone, le Brésil touche par l'intérieur la Bolivie, le Pérou, l'Etat de l'Equateur, la Nouvelle-Grenade et le Venezuela et les met en relations directes avec le port du Para. Depuis dix-huit ans déjà, une navigation à vapeur, subventionnée par le Gouvernement brésilien, parcourt l'Amazone et plusieurs de ses affluents. En 1867 deux nouvelles compagnies se sont encore formées pour relier la navigation supérieure de la rivière Madeira à l'inférieure ; au-dessous des chutes, une concession vient d'être faite pour un chemin de fer qui doit être terminé dans quatre ans.

D'une importance presque égale à celle du bassin de l'Amazone, celui du Parana, formé de la jonction du Rio Grande et du Parnahyba, sous le 20° degré de latitude méridionale, comprend les provinces de Saint-Paul et de Parana et les unit à la région argentine du Corrientes dans l'est ; à l'ouest, il embrasse toute la région immense de Matto-Grosso, la République du Paraguay et le reste de la confédération argentine. Les différents cours d'eau qui s'unissent à cette immense masse sont considérables ; leur navigabilité est parfaite et ils traversent des territoires d'une fertilité remarquable. Jusqu'à présent les chemins de fer projetés pour relier ces voies fluviales n'ont pas encore reçu un commen-

(1) Ou plutôt : Pedro Alvarès Cabral. Date de la découverte : 22 Avril 1500 (note de l'éditeur).

cement d'exécution ; mais des travaux préparatoires ont eu lieu et des voyages d'exploration, ordonnés par le Gouvernement, ont donné des résultats scientifiques qui ne tarderont pas à aboutir à des réalisations matérielles.

La partie centrale du Brésil, c'est-à-dire les provinces de Minas-Geraes, Bahia, Pernambuco, Alagoas et Sergipe, ont pour grande voie fluviale le São Francisco, dans lequel se jettent le Rio das Velhas, le Paracatu, le Rio Verde et le Rio Grande avec d'autres rivières moins considérables. Interrompu par la cascade immense de Paulo Afonso, le São Francisco est encore navigable au-dessus de ce point sur une étendue de 1.518 kilomètres ; au-dessous il acquiert une profondeur telle que, devant Penedo, dans la province d'Alagoas, il reçoit aisément des navires calant 3 m. 9.

Les ressources fluviales du Brésil ne se bornent pas aux trois courants de l'Amazone, du Parana et du São Francisco, fanqués de leurs affluents. Il faut encore énumérer les fleuves les plus importants, et qui partout ailleurs attireraient plus d'attention, le Gurupy, le Turyassu, le Mearim, l'Abapicuru, le Parnahyba, le Paraguasse, le Rio de Contas, le Jequitin Nonha, le Pardo, le Mucury, le Doce, le Parahyba du Sud et le Rio Grande du Sud. Plusieurs de ces cours d'eau sont remontés par les bateaux à vapeur sur des parcours de 600 kilomètres et plus.

Cette grande abondance de voies fluviales est certainement destinée à jouer le premier rôle dans l'histoire économique du Brésil. Elle invite à pénétrer partout, elle semble appeler les efforts de l'exploitation et promettre un concours de moyens assurément considérable. Il était donc naturel que l'attention de l'administration locale se portât d'une façon toute particulière à étudier, pour bien les connaître, les facilités ou les obstacles que les lieux apportent à la navigation de tant de masses d'eau. Il en est résulté comme cela a été dit tout-à-l'heure non seulement des voyages d'exploration de la plus haute importance dans le bassin de l'Amazone, dans celui du Parana, du São Francisco, mais d'autres explorations dirigées par des ingénieurs qui se sont donnés pour but d'apprécier surtout la navigabilité des cours d'eau secondaires. Le Gouvernement local s'est porté avec un tel zèle à ce genre d'examen que, depuis une dizaine d'années environ, il n'y a pas eu moins d'une vingtaine d'expéditions scientifiques exécutées avec toutes les ressources possibles par des hommes d'un mérite reconnu au nombre desquels il convient de placer, en première ligne, feu M. le Professeur Agassiz (1), dont la magnifique exploration de l'Amazone a produit pour la science des avantages de premier

(1) Mme et M. Louis Agassiz : *Voyage au Brésil*, traduit de l'anglais avec l'autorisation des auteurs par Félix Vogeli, ouvrage illustré de 54 gravures sur bois et contenant 5 cartes. Paris. Hachette, 1869 gr. 8° XII. 532 pp. (Note de l'éditeur).

ordre. Une fois entré dans cette voie, le Gouvernement brésilien ne songe nullement à en sortir. Il est allé trop loin pour éprouver le désir de s'arrêter, et les explorations continuent et continueront avec un zèle que les bons résultats obtenus et l'intérêt démontré des découvertes qui restent encore à faire en grand nombre, suffit abondamment à expliquer.

Dans une région aussi accidentée que le Brésil, placée dans des conditions géographiques si spéciales, coupée de montagnes, pourvue de plaines hautes, bordée d'un rivage baigné par des mers équatoriales, on doit s'attendre, assurément, à trouver des conditions climatiques assez variées, et il en est ainsi. Toute la partie du pays comprise entre les tropiques est principalement chaude et humide pendant la saison des pluies ; en dehors de cette période, elle est soumise à une température tempérée et sèche. En certaines années il arrive, dans les contrées intérieures, dans le Ceara, le Pernambuco, le Parahyba, le Rio Grande do Norte, que la pluie manque presque absolument, et il en résulte des sécheresses excessives. Ailleurs, et même dans la zone inter-tropicale, on trouve un climat extrêmement doux comme conséquence de l'élévation du sol, de la régularité des brises et de la richesse de la végétation. En somme, dans les endroits où la chaleur atteint son maximum, elle ne dépasse guère 36° centigrades. D'ordinaire le froid ne se fait guère sentir. Cependant, sur quelques points, on a parfois 3°, 2 au-dessous de zéro. On a même constaté dans la chaîne d'Itatiaia en Juin 1858 et au même mois 1859, une dépression thermométrique de 6°. Dans cette contrée, la neige n'est pas rare et les lacs y sont quelquefois couverts d'une surface glacée de 0 m. 055 d'épaisseur. Il en est à peu près de même sur les plateaux découverts de São Pedro do Rio Grande do Sul, où le thermomètre descend quelquefois jusqu'à 2°, 5 au-dessous de zéro. Une des parties les plus chaudes de l'empire est certainement la vallée de l'Amazone. La température moyenne y est de 27°. On en souffre peu, parce que les brises venant de l'est abaissent constamment l'atmosphère, et parce que les nuits dont la température va quelquefois s'abaissant de 12°, sont toujours fraîches. Quant à la différence entre l'été et l'hiver, elle est à peine sensible et ne dépasse pas 3°.

De l'Amazone à Rio de Janeiro, les conditions thermométriques se maintiennent à peu près, mais au sud de la capitale la chaleur décroît sensiblement. Les provinces de Saint-Paul, Parana, Sainte-Catherine, São Pedro do Rio Grande do Sul et une partie de Minas Geraes sont fraîches, et, naturellement, plus on pénètre dans l'intérieur où l'on subit l'influence de l'élévation du terrain, plus on se soustrait à l'action de la chaleur.

Depuis 1850, des navires venant du golfe du Mexique ont importé à plusieurs reprises dans les ports de l'empire, tantôt la fièvre jaune (1), tantôt le choléra et déterminé des épidémies qui n'ont pas cessé de sévir d'une manière assez grave. L'opinion publique s'en est fortement préoccupée dans les deux Amériques et surtout en Europe. Sous ce rapport le Brésil a subi et subira sans doute encore le sort commun des différentes parties du globe et ne restera pas absolument exempt de pareils fléaux. Mais ce qu'il importe de remarquer, c'est que ni la fièvre jaune, ni le choléra n'y sont endémiques ; le climat, au contraire, y est extrêmement sain et favorable au développement de la vie humaine. Toutes les fois qu'un fléau morbide a éclaté, c'est qu'on l'avait apporté, et il ne se renouvelle jamais que par une cause semblable.

Les pluies jouent un rôle considérable dans l'économie climatologique du Brésil et influent à la fois sur la santé des hommes, la reproduction animale et végétale et, par conséquent, sur la richesse du pays. En général, elles commencent en Novembre et se continuent jusqu'en Juin. Cependant, il y a des différences sensibles suivant les localités. Dans les régions intermédiaires de l'Amazone et du Parnahyba, les pluies sont d'ordinaire très abondantes et cette condition atmosphérique s'étend jusqu'à São Francisco et au-delà vers le sud. Sur ce dernier point une régularité assez tranchée donne lieu aux habitants de distinguer deux saisons qu'ils nomment *sertão*, la première, fort humide, comprend de Janvier à Mai, l'autre, très sèche, va de Mai à Décembre. Sous l'influence de cet état du ciel, la végétation s'arrête au mois de Juin. A cette époque la plupart des plantes ont atteint leur maturité et c'est une morte-saison qui commence. Les feuilles tombent en Juillet ; en Août s'établit un aspect général qui ressemble assez à l'hiver de nos climats, moins la neige. Les arbres, à peu d'exceptions près, sont complètement dépouillés, et les graminées desséchées et présentant un aspect jaunâtre forment une sorte de foin employé pour la nourriture des troupeaux fort abondants dans ces régions. Alors on a opéré la récolte du café recueilli sur les montagnes, et on profite de la sécheresse des terres pour placer les produits sur des terrains particulièrement exempts d'humidité. Ils atteignent promptement et facilement le degré de siccité voulu.

Au mois de Décembre et en Janvier, les pluies tombent en extrême abondance ; les rivières, dont la saison sèche avait mis le lit à nu, s'élèvent rapidement et acquièrent un volume énorme. Quelques jours suffisent pour rendre aux végétaux toute leur vigueur ; les fleurs poussent partout, et avec une variété de formes et de couleur qui ne trouve d'égale sur

Georges RAEDERS : *Pasteur et le Brésil* (correspondance inédite entre D. Pedro II et Pasteur) R. de l'Amérique Latine, no^s de sept. et d'octobre 1931, pp. 193 à 202 et pp. 289 à 297.

le globe que dans les régions de l'archipel indien ; enfin toute la nature déploie une fécondité dont il est difficile, à moins de l'avoir vue, de se faire une image exacte.

On estime à 2 mètres et davantage la quantité d'eau qui tombe annuellement sur la côté du Brésil. A Pernambuco, la proportion est plus forte, et monte jusqu'à 2 m. 62. Les orages sont assez peu fréquents. A Rio de Janeiro, la moyenne paraît être de 62 jours dans l'année.

La faune brésilienne, encore peu connue, présente une grande richesse et une variété considérable. Rien n'est plus naturel. On vient de voir à quel point les conditions climatiques sont favorables au développement de toutes les formes de la vie. L'extrême et plantureuse abondance des produits végétaux assure une somme de nourriture pour ainsi dire inépuisable à une grande quantité d'herbivores ; il est, en quelque sorte, nécessaire que sur cette base qui adoucit sensiblement *the struggle for life*, un développement correspondant se fasse apercevoir dans les espèces animales. La colonisation européenne a introduit dans le pays tous les animaux utiles dont l'ancien monde a contracté le besoin. Le cheval ne semble pourtant pas jusqu'à ce jour, avoir atteint de bonnes conditions d'existence, et il faut en grande partie, sans doute, attribuer cette anomalie à la façon peu rationnelle dont cet animal est nourri et soigné. L'importation des chevaux, comme on le verra en son lieu, porte témoignage de cette infériorité, qui est tout accidentelle et qui certainement ne saurait durer. Sous tous les autres rapports, les animaux de provenance européenne se sont complètement acclimatés et donnent tout ce qu'on peu attendre d'eux. Quant aux animaux indigènes, leur caractère est tout à fait spécial et mérite d'être signalé.

Dans la classe des mammifères, on compte des singes en fort grand nombre. Plusieurs espèces des genres stentor, atèles, lagotrix, cebus, pithecia, jacchus, midas et callithrix, sont amplement représentées. Dans cette catégorie d'êtres, les guaribas, ou singes ronfleurs, sont les plus grands et les plus robustes de tous ceux que possèdent les forêts brésiliennes. Les ouistitis, ces sortes de miniatures, sont extrêmement abondants. Le sagui du Maranhão est un singe, d'une couleur jaune tirant sur l'or ; le sagui rouge a été découvert par Hoffmann-segg dans les bois du Para ; le pithecia saturnina, d'une belle couleur noire a été décrit par le docteur E. Maia. Toute cette population agile, sautante et grimacière, donne aux solitudes boisées de l'intérieur une physionomie toute spéciale.

Quant le soir vient et que se répand la clarté bleue de ces nuits intertropicales, qui semblent éclairées par une lueur électrique émanée de tous les points de la voûte céleste, des chauve-souris s'élèvent en grand nombre et volent rapidement dans l'atmosphère nocturne. Elles appartiennent prin-

principalement au genre vampirus, vespertilio, plerotus et phyllostoma. Plusieurs ont une envergure gigantesque et ne laissent pas que de se rendre redoutables aux animaux endormis dans les champs. En même temps, sortent des lisières des grands bois des carnassiers appartenant à différentes espèces. L'once, presque aussi remarquable, par sa taille, que le tigre royal de l'Asie, et qui, répandu surtout dans la région centrale, se tient volontiers sur les grands arbres d'où il guette sa proie et s'élance sur elle ; l'once noire, plus petite ; la suçarana, autre animal du genre feles ; la maracajá et le chat-tigre. Avec ces hôtes dangereux errent le loup rouge, le renard et l'innocent guaximin, dont tous les exploits s'exécutent aux dépens des crabes.

Parmi les rongeurs, on trouve le capivara, qui n'a pas de rival dans l'ancien monde pour le développement de sa taille ; le faca, l'agouti, le moco, le caxinguele, le cuanda, le preà.

Le tapir, pachyderme singulier, est le plus élevé en taille de tous les mammifères indigènes ; mais les cactelus, sorte de porcs sauvages, sont le meilleur gibier. Il y a plusieurs espèces de cerfs ; on trouve aussi, dans l'ordre des édentés, les tatus, les tamanduces, ou fourmiliers, et les paresseux. Plusieurs gambas représentent l'ordre des marsupiaux.

Comme transition aux animaux aquatiques, on rencontre le peixeboi ou lamantin. Ce cétacé herbivore, cantonné dans les eaux de l'Amazonie ou dans les lacs voisins, atteint souvent un développement considérable. Sur les côtes passent les baleines, et, en grand nombre, des dauphins qui atteignent plus de deux mètres de longueur.

La classe des oiseaux est fort riche. Une sorte de vautour, l'urubu, se trouve partout. Des chouettes de différents genres, des espèces de tourterelles, le corruptao, le carauna, le papu, le xexeos, un grand nombre d'autres, animent de leurs chants variés les solitudes de l'intérieur. Plusieurs gallinacés comme les jacus, les mutuus, les nhambus, les codornizes, des pigeons, des perdrix, se mêlent aux tuyus et aux émas, sorte d'autruches de petite taille, et à d'autres échassiers, à des hérons, arapapas, apatules, jaburus, qui peuplent de la façon la plus gaie les rivages des cours d'eau ; des bécassines, des alcyons, des ibis, des canards, des plongeurs, des cygnes à cou noir, complètent le tableau.

Sur ces plages sablonneuses, dans les grands herbages, errent les tortues, excellente et abondante ressource alimentaire principalement appréciée dans la région de l'Amazonie, où, avec les œufs de ces chéloniens, on fabrique la substance connue sous le nom de beurre de tortue, branche de commerce très importante.

Les alligators se trouvent dans presque toutes les rivières. Le jacaré atteint jusqu'à deux ou trois mètres de longueur. Des serpents, dont plusieurs espèces non venimeuses, d'autres gigantesques, comme le boa, se présentent sur toutes les lisières des forêts.

La pêche a largement ce qu'il lui faut pour exercer son activité et récompenser ses efforts. Il serait d'autant plus impossible de dresser un catalogue des différentes espèces de poissons vivant dans les eaux du Brésil, que la plupart sont encore inconnues. Rien que dans la vallée de l'Amazone, le Professeur Agassiz a collectionné plusieurs milliers d'espèces, parmi lesquelles il s'en trouvait d'absolument nouvelles. Ce que l'on emploie actuellement, c'est particulièrement le peravucu, poisson énorme qui sert de nourriture principale à la population du Para ; on possède aussi la dorade, la gymnote, le saumon : celui-ci fréquente surtout les eaux du Cayabé.

Les mollusques et les crustacés sont d'une extrême abondance, d'une variété égale. Quant aux insectes, il n'est pas de terre plus féconde en ce genre. Il suffit d'appeler ici l'attention sur certaines variétés d'abeilles dont les produits sont déjà fort heureusement exploités, ainsi que des vers à soie principalement de l'espèce saturnia, sur lesquels l'attention commence à se fixer, et qui peuvent, dans l'avenir, donner lieu à de très grands et très utiles résultats commerciaux. Il est d'autant plus à espérer que des efforts soutenus vont se faire dans ce sens, que l'espèce exotique des vers à soie est déjà l'objet d'une culture fort intelligente dans quelques provinces et principalement à São Pedro do Rio Grande do Sul. On a commencé à exporter, et tout présage une rapide augmentation. La province de Sainte-Catherine s'occupe avec succès de la fabrication des fleurs artificielles et d'autres articles de fantaisie dont les coléoptères, par la vivacité, l'éclat de leurs couleurs métalliques, fournissent la matière première.

L'action de l'homme s'est fait sentir très peu jusqu'ici sur la terre brésilienne, et rien n'est plus concevable : l'empire est si immense et la population relativement si faible, que la nature s'appartient, pour ainsi dire, encore à elle-même, et se produit, et se prodigue, et se dépense d'une façon le plus souvent ignorée et inappréciée. La forêt vierge couvre des espaces qui seraient ailleurs des royaumes, et de cette façon souveraine, hautaine, violente, absolue, qu'il est bien difficile de comprendre lorsque les yeux ne se sont pas étonnés devant cet aspect grandiose. Un fourré impénétrable, telle est la forêt vierge. Des bambous énormes atteignent des hauteurs gigantesques et se pressent les uns contre les autres ; la hache ne saurait frayer un chemin à travers ce faisceau serré de troncs vigoureux et vivants ; la flamme pas davantage : elle s'éteint devant l'humidité invincible de

ces corps végétaux. Des lianes relient entre eux ces bambous, et, tombant ensuite de leurs sommets, allongent vers la terre des troncs puissants qui, lorsqu'il auront touché le sol, prendront racine et formeront de nouveaux arbres, tandis que leurs festons, opulents et copieux, couvrent d'une masse épaisse tout ce qu'ils embrassent. Sur ce manteau vert, des plantes innombrables apportées par le vent jettent leurs semences ; les semences poussent, les rejetons se cramponnent en l'air par leurs crochets, par leurs vrilles ; des générations infinies montent les unes sur les autres ; des fleurs splendides, bleues, rouges, violettes, blanches, et de toutes grandeurs et de toutes formes, s'épanouissent de tous les côtés. à toutes les hauteurs, montent, descendent, pendent en guirlandes, s'élèvent en fusées ; les orchidées étalent leurs bigarrures et leurs magnificences à travers toute cette splendeur ; et quand tout cet amas est devenu, en quelque sorte, solide, inébranlable, homogène, par la pression que les tiges exercent les unes sur les autres, les sommets forment une sorte de plan ondulé sur lequel viennent tomber les semences de nouveaux arbres, une autre forêt monte sur l'autre ; et, bientôt organisée et inébranlable comme la première, elle sert de piédestal à une troisième. Voilà ce qu'est une forêt vierge, et on peut se rendre à peu près compte, en y songeant, de l'aspect démesuré, fantastique, effrayant pour l'imagination, qu'étale ce pêle-mêle de troncs, de tiges, de lianes, de fleurs, de plantes de toutes tailles, grimpant, se suspendant, se collant sur le monument qui pousse incessamment, qui chemine en haut et qui vit ; on peut entrevoir ce que doit livrer aux yeux du spectateur ce mélange d'énormités et de délicatesses inouïes. Mais, pour se représenter tout cela, je le répète, il faut l'avoir vu.

Dans cette impénétrabilité, les cours d'eau grands et petits créent des passages. Alors, là, on est dans les forêts sans y être. Au milieu des flaques d'eau ou rivières tournantes, on circule, et des dômes feuillus, vastes comme des bas-côtés de cathédrales, vous entourent, vous dominent de très haut, vous pressent de très près. On sent instinctivement que cette nature est ennemie de l'homme. Elle l'écrase de ses pompes et de son silence, car dans ce domaine la vie organique ne pénètre pas. Il n'y a pas d'oiseaux, il n'y a pas d'animaux ; les reptiles n'existent qu'en suivant les eaux. Tout se tait, parce que le règne du végétal est ici absolu, et ne souffre pas de concurrence.

Pour donner quelque idée de la richesse de ce monde, il suffit de dire que l'on connaît actuellement de la flore brésilienne dix-sept mille espèces, et il en reste encore beaucoup à classer. Les bois les plus résistants s'offrent en grande abondance à la construction des maisons et des navires, tandis que la menuiserie et l'ébénisterie n'ont qu'à choisir entre les échantillons les plus beaux et les plus précieux que leur

industrie puisse employer. Parmi les matériaux de charpente les plus estimés, on compte le feroba, le tapinha, le calsiena ou jacaranda noir, le bois-brésil, le bacuri, le sucipita, l'arveira, l'ipé, le pequia jaune, le bois-de-fer, le cèdre, le laurier, et d'autres en très grand nombre. L'ébénisterie ne dispose pas de moins d'espèces. La teinturerie s'empare du bois-brésil, du mangue-vermelho, et, parmi les plantes, de l'indigo et du rocou. On emploie le goumarim pour la gravure sur bois avec autant d'avantage que l'on peut faire le buis. Des seringueiras et du mangabeira on extrait le caoutchouc ; le myristica donne du suif végétal ; le cacaoyer est la base de la fabrication du chocolat.

La vanille, la noix muscade, le poivre indigène, sont très abondants et d'excellente qualité.

Le mangle donne cinq fois plus de tannin que le chêne d'Europe ; le barbarinão en produit 80 pour 100.

Parmi les plantes culinaires, on fait un usage journalier du manioc, du pinhão, du jacalupé, et autres. Tout le monde connaît la fécondité des forêts brésiliennes en plantes médicinales : c'est la salsepareille, l'ipécacuanha, le jalap, la caroba, les différentes plantes connues sous le nom de quinquina, la capillaire. A côté de ces utiles produits se placent les baumes : le jabahy, l'andiroba, le copahu, l'angico, comme fournissant un résumé aussi complet que possible de tous les mérites, de toutes les qualités et de l'aptitude à tous les emplois remplis par les différents individus de la flore brésilienne. Il y aurait injustice à ne pas citer le carnauba, palmier indigène qui fait principalement la richesse des provinces de Ceara, de Rio Grande do Norte, et de quelques autres voisines. Cet arbre, qui porte sa verdure à travers toutes les saisons et qui résiste à toutes les sécheresses, s'appuie sur des racines dont les vertus médicinales sont celle de la salsepareille. Son tronc fournit une fibre très forte et très légère à laquelle on peut donner un beau poli. On tire du bois des poteaux et des solives pour les maisons ; ainsi que des pieux pour les haies. Le cœur de l'arbre se mange, et constitue un aliment très savoureux et très nourrissant. On fait aussi de cette moëlle du vin, du vinaigre, du marc et de la fécule analogue au sagou.

Avec les branches on fabrique des instruments de musique, des tubes, des pompes. Les tiges et les feuilles remplacent le liège. Le fruit est agréable au goût, et l'amande torréfiée tient lieu de café pour les habitants de l'intérieur. De l'écorce on fait des nattes, des chapeaux, des paniers, avec un tel succès que l'exportation pour l'Europe atteint déjà un chiffre d'environ 2.826.000 francs. Les feuilles produisent une sorte de cire dont on compose des bougies dans le nord, particulièrement à Ceara. L'exportation annuelle en est de 880.000 kilos ; la consommation sur place ne paraît pas être

inférieure à 734.000. Le chiffre de la valeur pour la production totale est d'au moins 4.220.000 francs. On voit assez par ces détails à quel avenir est appelée l'industrie qui prendra pour objet l'exploitation de ce précieux palmier.

Il convient maintenant de placer en regard du monde végétal et du monde organique, tel qu'il se manifeste au Brésil, l'ensemble de l'organisation de la matière proprement dite. Il y a corrélation parfaite entre l'exubérance de l'un et l'accumulation de l'autre. Et, en commençant par ce qui attire davantage l'imagination et l'attention, il convient de parler des pierres précieuses. Les diamants ont été principalement exploités jusqu'à ce jour dans la province de Minas Geraes, le long de la chaîne d'Espinhaço. L'étendue des recherches embrasse, sur ce point, un territoire qui va des limites septentrionales de ces montagnes jusque dans les gorges situées au sud-est des sources du São Francisco. Bahia produit aussi ces gemmes précieuses. Dans les pays de Goyan, de Matto-Grosso, de Parana, de São Pedro do Rio Grande do Sul et de Saint-Paul, on en a rencontré également, mais de peu remarquables. Il faut ajouter qu'on a peu cherché jusqu'ici et que la faible densité de la population n'en donnait pas les moyens. Il est probable que des efforts plus puissants, mieux dirigés, mieux continués, aboutiront à des résultats considérables. Le Gouvernement accorde désormais toute liberté à ce genre de recherches, sous certaines conditions

Les émeraudes sont assez abondantes dans Minas Geraes, ainsi que les euclases, les saphirs, les rubis, les béryles, les tourmalines, noires, bleues et vertes, les zirconites et d'autres gemmes. Juqu'ici le grenats, assez abondants, n'ont pas présenté de beaux échantillons. Pour le cristal de roche, on l'obtient en masses considérables et très pures dans le Minas-Geraes, le Goyan, le Saint-Paul et le Parana, qui livre aussi des améthystes d'une rare beauté. Les opales, les chalcédoines, les agates, les jaspes se trouvent un peu partout dans la région de l'intérieur ; mais un commerce d'exportation déjà fort remarquable a lieu pour les chalcédoines et les agates dans la province de São Pedro do Rio Grande do Sul.

L'or a été rencontré partout au Brésil ; mais l'exploitation en a lieu surtout dans le bassin supérieur du São Francisco, où plusieurs compagnies anglaises sont à l'œuvre. Depuis quelques années, des spéculateurs brésiliens se sont joints aux étrangers et ont formé une société d'exploitation, au capital de 2.250.000 francs. Le système d'extraction employé jusqu'ici est celui qui est appliqué dans les mines de l'Australie. Cependant les particuliers qui se livrent à la recherche du précieux métal, n'ayant pas à leur disposition tous les moyens nécessaires, se contentent de laver les sables provenant des roches aurifères et déposés dans les cours d'eau.

Ces sables contiennent aussi du platine, de l'iridium et quelques parties de palladium, mais en petite quantité.

On a trouvé assez d'argent pour espérer qu'avec des recherches mieux dirigées on arrivera à compter ce minerai parmi les produits les plus importants du pays. De très riches gisements de mercure existent dans le Parana. Le cuivre est commun dans le Matto Grosso, le Goyan, le Minas Geraes, le Bahia, le Maranhão, le Ceara et surtout dans São Pedro do Rio Grande do Sul. La bourgade de Santo Antonio das Lavras, qui fait partie de cette province, exploite des mines, où le métal pur atteint dans le minerai la proportion de 60 à 70 pour 100.

L'étain, le plomb, le manganèse, l'antimoine, le bismuth, l'arsenic, sont encore rencontrés dans le pays, mais le fer surtout y est remarquable. Non seulement il est fort abondant ; mais il se montre supérieur aux qualités les plus estimées du Danemark et de la Suède, attendu qu'il est absolument libre de tout mélange de pyrite, ce qui n'existe pas ailleurs. Le fer magnétique du Brésil contient 72,2 pour cent de fer pur ; l'oligiste, le martite et le micacé en ont 70 pour 100 ; les qualités inférieures 25 et 20 pour cent. On ne perd pas de vue, en considérant cette richesse extraordinaire du plus essentiel des métaux, que l'abondance inépuisable du bois dans des régions où les forêts exploitées se renouvellent en dix ans, permet à la métallurgie de préférer les meilleurs méthodes de fonte. Une usine considérable fonctionne entre autres à Ipanema, dans la province de Saint-Paul. Elle est pourvue d'un chemin de fer, et le Gouvernement, très frappé et préoccupé des excellents résultats déjà obtenus, va y fonder une école industrielle, où il s'efforce d'appeler, avec des conditions excellentes, les ouvriers européens capables de faire des élèves. Il est de toute certitude que la production du fer sera un des principaux éléments de la richesse du Brésil.

Dans cette rapide énumération des éléments qui constituent la propriété métallique de l'empire, on a pu se convaincre qu'aucun pays du monde ne saurait présenter un pareil bilan. Comme conséquence naturelle de l'effort auquel a été livrée la croûte supérieure du globe pour fabriquer tant de métaux divers, on a encore à passer en revue les roches de toute espèce, propres à offrir bien des ressources au travail humain. Entre le douzième et le trentième degré de latitude, la côte méridionale est formée principalement de roches primitives, granits, gneiss, diorites verts et noirs, quartzites, porphyres, syénites. Partout il y a des calcaires. On exploite du marbre d'une rare beauté, surtout dans la variété noire. La chaux et le marbre sont abondants. Jusqu'à présent, toutefois, je n'ai pas connaissance qu'on ait découvert cette matière si rare et si précieuse qui constitue le beau marbre blanc statuaire, comme la Grèce et l'Italie le

possèdent. Mais il se peut que des recherches plus suivies le fassent trouver un jour. En s'en tenant donc aux espèces industrielle on peut constater toutefois que le marbre noir se présente au Brésil dans des conditions excellentes pour l'ornementation. Les argiles sont partout et donnent lieu à une fabrication de tuiles, de briques et de poterie commune à laquelle la nature offre tant d'éléments de succès que le travail humain, dans toutes ses variétés, en pourra produire. On n'a pas encore exécuté de faïences ; il y a tout pour en faire et de très belle qualité : le kaolin est commun, mais grossier.

On a mis à jour des gisements houilliers en différentes provinces, et une compagnie anglaise en exploite une mine dans la province de São Pedro do Rio Grande do Sul. Un chemin de fer est en construction sur ce point, et les produits de Candiota vont venir faire concurrence à ceux d'Arroio dos Ratos, qui, déjà, sont employés par les navires à vapeur naviguant sur le lac dos Ratos et sur quelques rivières de la province. On annonce l'ouverture prochaine d'une troisième ligne à Tubarão dans la province de Sainte-Catherine. Il suffit, pour terminer cette nomenclature des richesses naturelles du Brésil, de constater encore que la lignite, les schistes bitumineux, la graphique, que le soufre et le salpêtre, l'alun, le sel gemme, le sulfate de magnésie, la soude et le chlorure de sodium ne font pas plus défaut à cette opulente région que les eaux minérales des espèces les plus variées, ferrées, gazeuses, sulfureuses, salines et autres.

Quand une terre est ainsi pourvue, il n'est pas à révoquer en doute que, dans un temps donné, elle ne soit destinée à devenir le centre d'une agglomération importante de la race humaine. Pouvant répondre à tous les besoins et satisfaire à toutes les convoitises, pouvant également faciliter le développement numérique des populations et leur assurer la richesse destinée à élever leur intelligence et à perfectionner leur état social en tant que la valeur intrinsèque de la race domiciliée peut s'y prêter, une terre semblable doit nécessairement attirer tout ce qui, parmi les hommes, a soif de travail fructueux et de bien-être assuré. En ce moment, il faut le reconnaître, les moyens de mettre tant de trésor en valeur font, en grande partie, défaut, et cela parce que les bras manquent, parce que les établissements sont trop clairsemés sur ces territoires immenses, et, dès lors, les forces intelligentes sont dominées trop haut par la magnificence vigoureuse mais égoïste de la nature désintéressée à l'égard des besoins de l'homme. Les plus récentes statistiques fixent à 11.780.000 âmes la population totale de ce quinzième du globe terrestre représenté par le Brésil. C'est à peine suffisant pour que le pays ne soit pas à considérer comme un désert, surtout si l'on observe que la très grande majorité de cette population se concentre dans quelques villes du

littoral et de telle sorte que Rio de Janeiro, pour sa part, compte environ 600.000 habitants. Il y a plus: on peut douter que le chiffre de 11 à 12 millions donné par la statistique officielle soit très exact; car on ne comprend pas d'une manière très claire par quels procédés d'enquête il a pu être obtenu. La population urbaine a été recensée avec vérité, ce point est admissible. Mais qu'il en soit de même pour cette population agricole si clairsemée, qu'elle est comme perdue au milieu de parcours très considérables, on éprouve quelque peine à s'en trouver convaincu. J'ai entendu estimer à beaucoup moins la somme totale de la population du Brésil, et certains observateurs qui m'ont semblé assez compétent et qui appuyaient leurs déductions sur des calculs raisonnables, ne la portaient pas au-delà de 9 millions d'âmes. Il y a plus, dans l'espace de trente années, ce chiffre de 9 millions était devenu le reliquat d'une somme antérieure de 10 millions. Par conséquent, un million avait disparu en trente ans. Le fait est intéressant à reconnaître et tout à la fois inexplicable. La très grande majorité de la population brésilienne est métisse et résulte de mélanges contractés entre les indigènes, les noirs et un petit nombre de Portugais. Tous les pays d'Amérique, soit dans le nord, soit dans le sud, montrent aujourd'hui d'une manière irréfragable que les mulâtres des différents degrés ne se reproduisent pas au-delà d'un nombre limité de générations. L'infécondité n'est pas toujours dans les mariages; mais les produits arrivent graduellement à être si malsains, si peu viables, qu'ils disparaissent, soit avant d'avoir donné le jour à des enfants, soit en laissant des enfants qui ne peuvent pas vivre. Ce qu'on observe à Saint-Domingue est le superlatif de cette situation: mais, sur tous les autres points où le sang mulâtre tend à s'étendre et à dominer au milieu des autres éléments ethniques, on observe un état analogue. Il est incontestable que, avant cinquante ans, tous les mulâtres d'Haïti auront disparu. Au Brésil, on vient de voir qu'une période trentenaire a enlevé un million d'âmes.

Si l'on prend cette observation comme base fixe d'un calcul de probabilités, et si l'on admet, pour éviter toute complication, que l'accumulation des mélanges ne précipite pas le mouvement d'annihilation, ce qui n'est nullement probable, on conclura qu'une période trentenaire coûtant un million d'habitants au Brésil, les neuf millions auxquels je crois auront disparu complètement jusqu'au dernier homme, au bout d'une période de 270 ans. Mais si on considère que j'admets ici un principe très peu recevable, c'est-à-dire la non accélération du mouvement par le fait de la plus grande intensité donnée à la dégénérescence brésilienne, comme résultat de la continuation indéfinie des mélanges métisses entiers, on est porté à croire que le chiffre de 270 ans est extrêmement exagéré et qu'il faudra moins de 200 ans, en réalité, pour voir la fin de la postérité des compagnons

de Costa Cabral et des émigrants qui les ont suivis. Le Brésil est d'ailleurs accoutumé à un pareil spectacle. Sans parler des nombreuses tribus de Guaranis, qui n'ont pas même laissé plus que leurs noms sur le sol possédé par elles il y a fort peu d'années encore, des variétés métisses, naguère très connues et en possession de jouer un rôle important, n'existent plus aujourd'hui ; les mamelucos, par exemple, que, d'ailleurs, la province du Para ne regrette pas.

Mais si, au lieu de se reproduire par elle-même, la population brésilienne était en position de subdiviser davantage les éléments fâcheux de sa constitution ethnique actuelle, en les fortifiant par des alliances d'une valeur plus haute avec les races européennes, alors le mouvement de destruction observé dans ses rangs s'arrêterait et ferait place à une action toute contraire. La race se relèverait, la santé publique s'améliorerait, le tempérament moral serait retrempé et les modifications les plus heureuses s'introduiraient dans l'état social de cet admirable pays.

En conservant le chiffre de 11 millions 780.000 âmes, soit, en chiffres ronds, 12 millions, comme étant celui qu'atteint réellement la population de l'empire, il y faut distinguer 500.000 sauvages et 1 million 400.000 esclaves.

En ce qui concerne les sauvages, le gouvernement impérial se montre animé à leur égard d'un esprit de justice et de mansuétude qui lui fait assurément grand honneur. Il cherche à les retirer de leurs solitudes et à leur procurer, dans la mesure du possible, l'aptitude aux avantages de la vie sociale. Il faut avouer qu'il y a très peu réussi jusqu'à présent, car il se trouve précisément dans les mêmes conditions d'insuccès que tous les philanthropiques efforts du passé ont malheureusement mis au jour. C'est un rêve fort généreux sans doute que celui de la civilisation des sauvages, et il va de pair avec la moralisation des criminels. Nombre d'esprit sérieux doutent beaucoup de la réalisation du second. Je ne fais pas doute que celle du premier ne soit impossible, par la raison qu'on n'a jamais pu la produire jusqu'à ce jour, malgré des tentatives multipliées. L'esprit d'une race ne se métamorphose pas tant que la race reste elle-même, et si cette race est en contact avec une puissance étrangère et plus forte, il est fâcheux de le dire, elle ne s'assimile pas à cette puissance, elle meurt et disparaît. Les différents tribunaux aborigènes du Brésil feront de même. En attendant, on emploie plusieurs méthodes pour les attirer dans des villages construits à leur intention. Des missionnaires, capucins et observantins, en nombre malheureusement trop petit, soixante-sept en tout, s'occupent de ces pauvres gens : on achète des enfants aux parents, moyennant quelques outils ; on reçoit ceux qui sont livrés volontairement et on les élève du mieux possible dans les écoles spé-

ciales. Encore une fois, jusqu'à ce jour, les résultats sont extrêmement minces. Toutefois, le gouvernement brésilien persévère, et on ne saurait trop l'en louer ; peut-être réussira-t-il à assurer l'existence de quelques individus isolés, et c'est assurément assez pour que son travail ne soit pas à déclarer stérile ; quant au reste, il serait contraire à toute expérience d'y compter.

Une institution tout à fait contraire aux habitudes et aux convictions de l'esprit moderne a jeté longtemps sur le Brésil une ombre de défaveur. Je veux parler de l'esclavage. Ce n'était pas seulement l'Europe qui voyait avec répugnance cet état de choses. Le souverain éclairé qui préside aux destinées du grand empire américain, n'avait jamais dissimulé sa répugnance pour la continuation d'un pareil état de choses, et il avait pris, à différentes reprises, des mesures énergiques propres à faire bien apprécier la solidité de ses vues à cet égard. Il n'est que juste de faire remarquer aussi l'empressement d'un grand nombre de ses sujets à le suivre dans cette voie, et si, pendant longtemps, aucune mesure radicale n'était venue mettre fin à une anomalie si généralement désapprouvée, il n'est pas besoin d'une grande force d'attention ni d'un examen bien approfondi pour en comprendre les motifs. Les pays à esclaves, dans les deux Amériques, n'étaient pour la plupart, que des colonies, et, en émancipant les nègres, telles métropoles n'avaient, en définitive, mis en jeu que les intérêts d'une minime partie de leurs administrés. Dans cet essai, beaucoup de mal avait été produit. Ce n'était pas impunément qu'une race servile avait été appelée à la libre disposition d'elle-même. Il s'en était suivi, presque partout, la cessation du travail, la ruine économique des contrées naguère florissantes, et, dans plus d'un lieu, des massacres. Le Brésil ne pouvait et ne voulait tenter de si grosses aventures. Il hésitait à s'engager dans les voies qui devaient y conduire, et, bien qu'à regret, il attendait que les circonstances lui permissent de résoudre la difficulté à moins de frais. La culture du café est d'une telle importance pour la population, que des entraves apportées à la production pouvaient en quelque sorte anéantir le pays ; il est naturel que les hommes réfléchis ne se décident pas à courir de si gros risques, et on les courrait en émancipant naturellement les esclaves ; or, deux points paraissent démontrés : l'incapacité du nègre au travail volontaire et l'impossibilité de remplacer ce travailleur dans les latitudes chaudes par des ouvriers de race blanche.

L'expérience a cependant prouvé, dans ces dernières années, qu'il y avait beaucoup à revenir sur la première de ces notions. Les nègres émancipés du Brésil ne se sont pas montrés aussi hostiles au labeur qu'on l'avait prévu, et, d'autre part, on a pu se convaincre que non seulement les ouvriers blancs étaient en état de subir les fatigues agricoles

sans courir aucun risque pour leur santé et pour leur vie, mais, de plus, que la somme de production de ces ouvriers, et particulièrement des Portugais des Açores, était infiniment supérieure à celle que l'on est en droit d'attendre des nègres. Aujourd'hui, sur plusieurs points du Brésil, la culture du café a lieu au moyen d'émigrants européens qui s'en tirent à merveille et laissent espérer pour l'avenir des résultats plus satisfaisants encore.

En présence de faits semblables, les intentions de l'empereur ont pu recevoir leur exécution. Une loi a été rendue le 28 Septembre 1871, en vertu de laquelle l'esclavage est aboli dans tout l'empire. Personne ne naît plus esclave ; tous les esclaves appartenant à la nation ou à la maison impériale ont été affranchis en bloc. Un fonds d'émancipation, destiné à racheter les esclaves appartenant aux particuliers, a été établi par la législature. Les allocations votées en 1871, 1872 et 1873 l'ont porté à 5.045.828 francs ; dans plusieurs provinces on a suivi cet exemple et créé des caisses particulières dont les fonds sont attribués au même objet. C'est, en outre, un usage de plus en plus répandu et pratiqué que celui de l'affranchissement spontané par les maîtres, et la loi y apporte non seulement toutes les facilités mais encore tous les encouragements désirables. Enfin, les esclaves, généralement traités avec douceurs, possédant dans la plupart des *fazendas* des terrains dont les produits leur appartiennent exclusivement, n'étant plus astreints qu'à un travail réglementé de quelques heures par jour, et ayant les soirées libres, peuvent se former un pécule et l'attribuer à leur rachat. Devant un pareil état de choses, la transformation a lieu graduellement sans secousses et sans danger pour la sûreté publique, et comme le nombre total des esclaves n'est plus, pour tout l'empire, que de 1.400.000 qui diminue chaque année dans une proportion croissante, on peut prévoir, dans un avenir très rapproché, le moment où le Brésil n'aura plus que des habitants libres. Nulle part, la question n'aura été résolue d'une manière plus habile ; car il faut considérer que le pays où une transformation si importante s'est accomplie le plus doucement, la Russie, n'en a pas moins souffert assez sensiblement de perturbations dans les fortunes et d'un certain malaise financier. Rien de semblable n'aura même eu lieu au Brésil, qui aura continué à accroître sensiblement sa production et partant sa prospérité, en même temps qu'il accomplissait une transition si redoutée et, en effet, si redoutable.

S'il y a beaucoup à attribuer, dans cette affaire, à la sage temporisation et à l'habileté avec laquelle le gouvernement brésilien a poursuivi un but que, depuis plusieurs années, il n'a jamais perdu de vue, il faut aussi accorder une part considérable du succès à la douceur générale du tempérament brésilien, au peu de goût des populations pour les violences,

et à la constitution politique dont l'influencee sur cette heureuse disposition n'est pas à méconnaître. La nation brésilienne est gouvernée et administrée aussi libéralement que toutes les républiques du nouveau continent peuvent l'être, sans en excepter les Etats-Unis ; elle a en moins l'anarchie et la tyrannie de la populace et des militaires.

L'acte constitutionnel, base des institutions politiques, date du 25 Mars 1824. Il n'existe dans le monde que deux constitutions plus anciennes. L'empereur dom Pedro II, actuellement régnant est monté sur le trône en 1831. Le pays est catholique, mais toutes les religions sont permises et protégées. La loi punit de prison et d'amende toute offense à un culte quelconque. Des fonds ont été souvent accordés par l'Etat pour la construction de maisons de prière destinées à des communions dissidentes. Les enfants non catholiques ne sont pas astreints à recevoir des leçons étrangères à leurs dogmes ; les mariages célébrés suivant les rites protestants et autres ont leurs effets légaux ; en un mot la liberté de conscience la plus absolue est établie sur tout le territoire de l'empire.

La nation est représentée par l'empereur et l'assemblée générale, composée de deux chambres, un sénat, des députés. C'est cette dernière qui fixe les dépenses, établit le budget, crée les impôts, décide les questions d'hérédité impériale, nomme le tuteur de l'empereur, en cas de minorité, et concurremment avec le pouvoir exécutif, propose les lois qui peuvent venir de l'initiative de chaque membre en particulier. Les députés et les sénateurs sont payés pendant la durée des sessions. Le sénat est nommé à vie ; la chambre des députés se renouvelle tous les quatre ans, peut être dissoute par l'empereur et, investie du droit d'établir des enquêtes sur la marche de l'administration, elle l'est également de celui de mettre en accusation les ministres, s'ils lui paraissent avoir mal usé de leurs pouvoirs. L'assemblée générale jouit, en outre, de la prérogative de convertir en loi et de faire reconnaître comme telle toute proposition émanée d'elle, qui, bien que repoussée deux fois par le *veto* suspensif du pouvoir souverain, aura été reprise, discutée de nouveau et dans les mêmes termes. Ce sont là, assurément, des caractères inhérents aux constitutions les plus libres, et il n'est aucune république qui puisse aller au-delà.

Dans chaque province fonctionne une administration ou, pour mieux dire, un gouvernement particulier calqué sur le gouvernement central de l'empire. Un président nommé par l'administration et révocable à volonté, préside aux opérations des assemblées provinciales. Celles-ci ont été évidemment constituées d'après l'idée et le type des gouvernements d'Etats dans la république des Etats-Unis. Elles jouissent d'un autorité peu compatible avec les idées de centralisation absolue, étrangères d'ailleurs aux notions politiques admises

dans la constitution brésilienne. Elles votent les budgets provinciaux, statuent sur les dépenses, décrètent les travaux publics, augmentent ou diminuent, payent les forces de police. L'instruction publique secondaire est dans leurs attributions ; elles peuvent, d'accord avec le président, suspendre certains effets de la constitution générale. Les membres de ces assemblées perçoivent un traitement pendant le temps des sessions, absolument comme les sénateurs, les députés, et il leur est alloué aussi des frais spéciaux, pour payer leurs voyages d'aller et de retour au chef-lieu de la province. Les municipalités, nommées par les électeurs, sont présidées par celui des conseillers qui a obtenu le plus de votes.

Quant aux droits individuels, ils comportent la liberté de conscience, celle de la presse, celle de voyager dans l'empire et hors de l'empire, celle d'exercer, sans autre contrôle que celui des bonnes mœurs et de la sécurité commune, tel métier ou telle industrie que l'on veut. L'égalité devant la loi est absolue.

L'armée est fixée à 16.000 hommes en temps de paix et à 32.000 en temps de guerre. Il y a une garde nationale calculée à 741.782 hommes, en service actif, avec une réserve de 125.186 hommes. Quelques colonies militaires servent de défense contre les Indiens et veillent à la sécurité des frontières. Le budget de l'empire établi, pour l'exercice 1870-71, à 458.161.190 Francs, s'est soldé, en 1871-72, par un excédent de 27.702.112 Francs.

Dans une telle situation, et comme on vient de le voir, avec des dépenses militaires fort restreintes, le gros des ressources publiques peut se porter et se porte, en effet, sur l'exploitation du pays et l'extension des intérêts commerciaux. Le tableau suivant est, à l'égard des progrès constatés, d'une grande éloquence. Il embrasse les périodes quinquennales de 1836 à 1871 : on a les chiffres suivants :

<i>Moyenne Quinquennale Augmentation</i>		
De 1836 à 1841	Frs 249.786.520	
De 1841 à 1846	Frs 381.159.432	31.372.912
De 1846 à 1851	Frs 312.527.800	31.368.368
De 1851 à 1856	Frs 480.694.992	168.167.192
De 1856 à 1861	Frs 666.406.500	185.611.608
De 1861 à 1866	Frs 724.299.684	57.993.084
De 1866 à 1871	Frs 971.086.880	246.787.281

Cette progression croissante a déterminé, dans les rapports commerciaux du Brésil avec les autres pays du monde, dans les dix années comprises entre 1861 et 1871, un solde de 549.314.325 francs en faveur du Brésil, ce qui est, assurément, bien considérable ; mais tout à fait présager que la

situation actuelle produira des résultats plus considérables encore ; et cependant la guerre du Paraguay, fait extrêmement anormal et qui ne saurait avoir beaucoup de similaires dans l'avenir, aurait pu être considérée à bon droit comme propre à causer un temps d'arrêt dans la prospérité de l'empire, ce qui n'est pas arrivé.

Les raisons en sont facilement appréciables. La culture du café au lieu d'être affectée d'une manière fâcheuse par les lois dirigées contre l'esclavage, a pris, au contraire, un essor considérable. De 1840 à 1841, la quantité produite était de 74.294.689 kilos, représentant une valeur de 56.800.000 francs. Pour la période de 1871 à 1872, les chiffres ont monté jusqu'à 213.584.360 kilos ; soit, en valeur, 203.473.674 francs, dont la plus considérable partie prend son chemin vers l'Europe.

Le coton est également en voie de prospérité. De 1860 à 1861, le pays n'en avait produit que 9.854.933 kilos représentant une valeur de 13.297.277 francs. Les dernières statistiques pour 1871-1872, accusent 53.589.838 kilos, valeur 101.191.756 francs. Le sucre, les cuirs, le caoutchouc donnent des progressions analogues.

Une considération frappe surtout l'esprit lorsque l'on examine la situation du Brésil. Richesses extraordinaires, lois sages, libérales, protectrices, grandes garanties de paix et de calme, précieux éléments de prospérité et de travail, rien ne manque, sauf une population suffisante, et, par conséquent, des bras. On s'étonnerait que, si longtemps, le flot de l'émigration européenne se soit porté de préférence sur des contrées incontestablement moins favorisées, si l'on ne savait à quel point les idées préconçues ont de pouvoir sur l'imagination des hommes. Il a suffi que des préventions, soigneusement entretenues par les maisons de commerce en possession d'opérer le transport des émigrants, aient persuadé à ceux-ci qu'un pays dont le gouvernement s'intitulait républicain, était infiniment préférable à celui où subsistait la forme monarchique, pour persuader aux masses qu'ils fallait préférer à tout la vie militante du colon aux États-Unis ou les aventures des nouveaux débarqués dans les anciens territoires espagnols. Comme après tout, ce nouveau monde, dans son étendue entière, fournit aux travailleurs plus de moyens de prospérité que l'Europe, tous les expatriés qui ont réussi, se sont contentés du bien sans songer qu'il y avait mieux, et ont attiré sur leurs pas des parents et des amis facilement entraînés par leurs rapports favorables. Mais, maintenant que le Brésil va être mieux connu et que, grâce à l'ouvrage excellent que j'ai eu surtout pour objet de faire connaître, on pourra facilement se rendre compte de ce que vaut ce pays et établir des comparaisons ; maintenant surtout que les émigrants commencent sérieusement et après une série trop longue de déconvenues, à se

désabuser de leurs illusions sur le séjour aux Etats-Unis, il est à croire que l'émigration va se diriger de plus en plus vers le Brésil, et, dans cette terre de promesse, travailler à produire un développement économique dont on peut prévoir que l'élan sera merveilleux, pour peu que l'industrie humaine sache tirer parti de la prodigalité de la nature.

C'est une entreprise toujours sérieuse, grave et soumise à des éventualités de toute nature, que de quitter son pays natal pour aller chercher fortune dans un autre. L'histoire des émigrations depuis les temps les plus reculés jusqu'au moment actuel est féconde en péripéties fort dramatiques, et ceux qui cherchent fortune sur une nouvelle terre, ne la trouvent pas toujours. Il y a souvent de leur faute ; souvent aussi les circonstances, les hommes, ont été contre eux, et il n'ont pu vaincre les obstacles amassés sous leurs pas. Dans les établissements tentés au Brésil, on a vu quelquefois se produire des incidents fort malheureux. Ce n'est pas là une particularité qu'il faille mettre à la charge de l'empire sud-américain ; tous les autres territoires du nouveau monde ont connu des catastrophes, souvent bien autrement funestes. Mais ce qu'il est juste de signaler, c'est que l'administration brésilienne, éclairée par l'expérience, multiplie chaque année les prescriptions, les précautions favorables aux émigrants, et qu'il n'est peut-être pas un pays où l'on s'occupe d'une manière plus constante de la sécurité et de l'avenir des hommes, sur lesquels on fonde d'ailleurs de justes espérances pour la prospérité du pays.

III

NOTES SUR LE PROMÉTHÉE ENCHAÎNÉ

L'esprit moderne cherche essentiellement dans le plaisir intellectuel ce qui s'appelle *distraction*. Il y veut trouver une satisfaction à la curiosité pure, à l'intérêt sans passion, à la sympathie sans attache et il en résulte que, dans cette disposition, on ne demande aux poètes que d'amuser n'importe à quelque prix que ce soit et sans se soumettre à d'autre règle que celle d'éviter le genre ennuyeux.

Aborder la lecture des anciens ou des écrivains du Moyen-Age ou de ceux de l'Orient avec de semblables notions et prétendre saisir le véritable sens de ce que ces gens ont fait ou voulu faire, en leur appliquant des idées analogues, c'est se mettre dans un faux jour complet et, dès l'abord, hors d'état de les comprendre.

Les Anciens et il s'entend de soi-même qu'il ne saurait être question sous un nom pareil que des Écrivains et du public des grandes époques grecques, n'avaient nullement besoin des distractions quand ils cherchaient des chefs-d'œuvre et réclamaient toute autre chose qu'un amusement du génie de leurs poètes et particulièrement de celui de leurs poètes tragiques.

Ce n'était pas tout à fait pour remplir le vide des esprits que le peuple athénien avait construit sous la colline de l'Acropole, au penchant du rocher, en face de Phalère, les étages de bancs circulaires qui forment, encore aujourd'hui, les restes importants du théâtre de Bacchus, enceinte de marbre dans laquelle ont retenti tant d'illustres et d'immortels accents. Le culte du Dieu était la première origine des représentations scéniques ; la piété commune rassemblait dans cette enceinte qui avait beaucoup de la majesté du temple, les magistrats, les prêtres, les desservants sacrés des divinités de la Patrie, et cette démocratie athénienne qui, au milieu d'une population de plus de quatre mille âmes, n'admit jamais plus de trente mille citoyens, fiers de leur origine ionienne et autochtone, autant que le baron du Moyen-Age le peut être chez nous de sa descendance germanique.

C'était ce monde d'élite qui, dans des fêtes préparées longtemps à l'avance, soutenues, parées de tout l'éclat fourni par la fortune, le zèle, l'amour de la popularité des Chorèges, se préparait à entendre les productions de la Muse tragique. Les artistes dionysiaques, réunis et payés à grands frais en de si

solennelles occasions, personnages consacrés eux-mêmes, se mêlaient aux chœurs fournis par les tribus et composés des éphèbes les mieux nés et les plus beaux et, au premier rang des spectateurs, siégeaient naturellement, sous la robe sacerdotale, les exégètes des temples.

A un tel public, en une pareille occasion, au milieu d'un semblable appareil, il devient évident pour la réflexion la plus superficielle que l'on ne pouvait représenter que la vérité, c'est-à-dire ce qui passait universellement pour être la vérité, mais, dans aucun cas, bien assurément, ce qui n'eût été avoué que comme la production artificielle d'un cerveau inventif. Il en fut absolument de même au quatorzième, quinzième siècles de notre ère. Alors, les mystères n'osèrent mettre sur la scène que des faits reconnus pour véritables et pour authentiques par un public pénétré de respect ; on peut, on doit admettre même que cette règle fut plus sévère encore dans l'antiquité athénienne, par ce motif que les représentations théâtrales y tenaient de très près et très étroitement au culte des Dieux, ce que les mystères ne furent jamais à un degré de bien loin équivalent, à l'égard des cérémonies de l'église.

Ce fait bien établi, on comprend, de suite, pourquoi ce fut une règle d'où Eschyle et, assurément, tous ses concurrents, tous ses rivaux, ne s'écarterent jamais, de n'apporter sur la scène de Bacchus que des sujets étroitement liés à l'histoire et à la tradition nationale ; et, en outre, on conçoit également pourquoi les anciens ont considéré comme faisant autorité en matière de critique, les passages des poètes sur tel ou tel autre détail des mythes de chaque cité. S'il leur avait été loisible de donner carrière à leur imagination dans les rôles qu'ils traçaient pour leurs artistes, on ne leur eût certainement jamais accordé un pareil honneur.

Il faut donc se représenter l'écrivain dionysiaque comme produisant sous la dictée des exégètes, ayant à se garder de sortir du récit orthodoxe de sa ville sur le sujet écrit par lui, n'inventant rien sous peine de blesser gravement les convictions des prêtres, les susceptibilités légales des magistrats, les habitudes d'esprit de la foule, la piété de tous et bornant le travail et les droits de son génie à répandre sur un thème strictement circonscrit la puissance de composition, la science de bien dire, la vigueur de bien penser, l'art de mettre en relief, en un mot toute l'énergie vitale qu'il était en état de répandre et il ne faut pas plaindre les artistes qui ont été soumis à de telles conditions, et formés sous une telle discipline. C'est précisément ce qui leur a permis d'être parfaits et si l'imagination grecque avait parcouru incessamment une sphère aussi illimitée que l'esprit curieux, inquisitif et remuant du Moyen-Age et des temps modernes l'a osé et l'ose faire, elle ne pourrait passer, comme on le reconnaît à bon

droit, pour la mère des chefs-d'œuvre irréprochables. Il a fallu longtemps travailler le même terrain pour en tirer l'*Illiade* et les écoles de sculpture ; c'est un terrain étroit, dont les créateurs de l'art antique se sont contentés, qu'il n'est personne qui ose jamais les blâmer de l'avoir su faire, même en proclamant que, par une liberté absolue de la pensée, on ait obtenu des résultats non moins précieux bien que différents, dans les époques chrétiennes.

Le sujet de *Prométhée* imposé à la muse d'Eschyle, ou choisi par elle, se présente donc nécessairement comme ayant dû remplir dès l'abord, pour mériter l'honneur de paraître sur la scène athénienne, deux conditions indispensables : il devait être national ; il devait se limiter, dans son développement artistique, à la représentation des faits considérés comme authentiques par les exégètes nationaux, par tout le peuple lui-même, c'est-à-dire se renfermer dans ce que les Temples enseignaient à son égard sur le territoire attique et ne pas aller au delà. En examinant cette double question, on acquiert à l'instant l'incomparable avantage de plonger un regard profond dans l'histoire primitive, dans les origines et dans les souvenirs de la race domiciliée aux alentours de l'Acropole attique.

Le sujet de *Prométhée* est, en effet, national au dernier degré ; mais pour bien s'en apercevoir, il faut se placer à un point de vue très essentiel à saisir lorsqu'il s'agit d'obtenir une bonne compréhension de la nature des mythes grecs. La légende de Prométhée avait plusieurs interprétations très différentes et parmi celles-ci une seule est athénienne. Nous allons donc, soigneusement, laisser à l'écart le récit d'Hésiode, la fable phocidienne, les détails d'Apollonius de Rhodes, ceux d'Horace et de bien d'autres et nous en tenir à ce que dit Eschyle lui-même, appuyé de la tradition suivie par Apollodore et par Platon dans le Protagoras, car c'est là où se produit la croyance orthodoxe attique, telle que les Temples de la patrie de Minerve Poliade la connaissait.

Prométhée avait un tombeau dans l'Académie, dit Pausanias ; là, à un jour donné, s'organisait une course de lampadophores qui se dirigeait du côté de la ville ; vainqueur, était celui qui arrivait le premier en conservant son flambeau allumé.

Outre ce lieu sacré, Colone, bourg très religieux, réunissait dans un même voisinage des autels et des bois communs à Neptune Hippios, à Minerve Hippia et à Prométhée.

Ainsi, non seulement Prométhée était un des objets du culte national, mais il était encore associé étroitement aux deux vieilles divinités de la patrie, Poseidon et Athéné.

Un tel respect provenait évidemment de ceci : Ouranos avait donné naissance aux Titans et parmi ceux-ci à Kronos qui devait régir le monde et à Japet ; Japet était le père de

Prométhée ; celui-ci avait eu de Klymène, l'Océanide, Deukalion, l'homme sauvé du déluge et qui, par le conseil du Titan, s'était sauvé des flots avec Pyrrha, dans un navire construit et approvisionné de vivres tout exprès.

A côté, peut-être un degré au-dessous de Deukalion, se place Hellen, tantôt considéré comme fils, tantôt comme petit-fils de Prométhée. En tous cas, Hellen épousa Orseis, la nymphe, l'habitante des forêts, et il en eût les trois éponymes, Oeolos, Doros et Xuthos. Le troisième épousa Kreusa, fille d'Erechthée, père d'Achaeos et d'Ion et comme Erechthée est incontestablement un Roi autochtone de l'Attique, élevé et adopté par Pallas-Athéné et résidant dans le temple même de la déesse, aux alentours et sur l'Acropole même, on voit de la façon la plus claire quel grand et légitime intérêt le peuple d'Athènes devait porter à la personnalité de Prométhée, son aïeul direct en ligne masculine, d'abord, et, en outre, le Dieu qui, par l'union d'un de ses descendants avec une fille de la Terre, lui assurait ce privilège d'indigénat exprimé dans la parure de tête des jeunes filles par la cigale d'or et auquel la nation entière tenait si extraordinairement.

Voilà pourquoi Prométhée était adoré dans le voisinage de l'Académie et au bourg de Colone et pourquoi encore la corporation des potiers lui avait voué un culte spécial uni à celui d'Athéné. Mais là ne se limitait pas encore le nombre des liens par lesquels l'intérêt de la nation se rattachait à Prométhée. Il vient d'être dit que Xuthos, petit-fils ou arrière-petit-fils du Titan, avait épousé Kreusa, fille d'Erechthée, l'Aborigène et, incontestablement, il faut voir là une alliance nouvelle contractée par les émigrants de race ariane avec les anciens habitants de la contrée.

Dans une forme plus particulièrement hiératique de la légende, les Exégètes substituant aux noms des deux représentants des races mises en présence, les noms même de leurs dieux, faisaient apparaître au lieu de Xuthos et d'Erechthée, Apollon et Poseidon.

Suivant cette version qui, d'ailleurs, loin d'altérer le fond du récit le rend, dans un sens beaucoup plus clair, comme on le verra tout à l'heure, Apollon Xuthos, devenu l'époux de Kreusa, fille d'Erechthée-Poseidon, né lui-même d'Héphaïstos et de la Terre, donnait naissance à Butès.

Il faut remarquer, de suite, que Poseidon n'était pas seulement ici identifié avec Erechthée ; on n'hésitait pas non plus, à le confondre avec Héphaïstos dont il passait pour être le fils et dès lors, se dédoublant, il devenait père d'Erechthée dont Butès était le fils. De ce Butès, descendait la famille eupatride des Œteobutades ou Butades, prêtres héréditaires d'Erechtheos-Poseidon, un d'entr'eux, au dire de Plutarque, était toujours élu pour remplir ces fonctions sacrées à l'exclusion de tout homme sortant d'une autre famille ; l'orateur Lycurgue appartenait à cette maison, justement fière de son

origine et qui avait, orgueilleusement, fait peindre sa généalogie sur les murs de l'Erechtheum ; les Œteobutades étaient donc directement intéressés à soutenir le culte et les souvenirs de Prométhée. Enfin, pour terminer, la nation prise dans son ensemble, l'était encore d'une autre façon ; il était universellement reconnu que jusqu'à la révolution de Klisténès, quatre des tribus de l'Attique avaient eu et vénéré comme leurs éponymes quatre fils d'Ion ; or, si Ion passait généralement pour être le fils de Xulthos, il était, nécessairement, issu de Prométhée ; si, au contraire, on voulait voir en lui le fils d'Apollon, il n'en était pas moins l'enfant adoptif de Xulthos et se rattachait toujours de cette façon à la descendance du Titan qui demeurerait ainsi de bien des manières un des auteurs de la race athénienne.

Dans ce qui vient d'être exposé, il est manifeste que toutes les origines premières et principales de cette nation ont été énumérées : c'est Prométhée, c'est Erechthée, c'est Poséidon, c'est Vulcain, Hephaestos, c'est Pallas-Athéné. Comment tous ces noms se trouvent-ils ainsi mis en contact ? Par quelles causes ont-ils été rapprochés ? Quelle signification leur réunion comporte-t-elle ? C'est, assurément, ce qu'il faut examiner maintenant pour se rendre un compte sérieux de la valeur intrinsèque du poème d'Eschyle au point de vue de l'intérêt qu'il devait inciter comme reproduction d'une tradition nationale.

Apollodore rapporte que ce fut Prométhée qui, d'un coup de hache, ouvrit la tête de Zeus et fit surgir Athéné. Les autres mythographes, en reconnaissant Vulcain-Hephaestos dans ce terrible accoucheur, indiquent une corrélation assez sensible entre Prométhée et Hephaestos. D'autres indices aident à suivre cette première donnée. Suivant le scoliaste d'Apollonius, Prométhée fut attaché sur le rocher du Caucase en châtiment de son amour indiscret pour Athéné. Hephaestos se trouva coupable du même crime, suivant la triple autorité de l'ancien poème appelé Danaïs, d'Apollodore, si bien instruit des légendes attiques et d'Euripide, dans sa tragédie d'Ion. Le récit de l'aventure est grossier. Hephaestos, épris de passion et repoussé par la déesse, la poursuit et la saisit. Elle se défendit avec une énergie telle qu'elle put conserver sa virginité, mais, à sa place, la Terre se trouva fécondée et mit au monde Erechthée. Du reste, cette violence avortée n'altéra pas l'ancienne amitié du Dieu et de Pallas. Ils continuèrent à vivre de bon accord sur le territoire sacré de l'Attique, et Erechthée, adopté par Athéné, fut élevé sur l'Acropole. D'après ces deux récits, Prométhée et Hephaestos sont identifiés ou bien près de l'être. Ils ont en commun un culte à Colonne et un des dèmes porte le nom d'Hephaestiadès. Ce n'est pas tout encore : Voss, dans ses remarques sur la *Sixième Eglogue* de Virgile, au vers 42, remarque que, suivant une tradition, Prométhée déroband le feu, avait été le prendre

dans l'atelier divin où Pallas et Hephaestos travaillaient en commun ; en outre, le Scholiaste d'Aristophane, sur le vers 436, de la *Comédie des Oiseaux*, et Callimaque, dans l'*Hymne à Diane*, au vers 60, enfin Hérodote, 3, 37, font connaître que, dans les maisons athéniennes, on plaçait près du foyer de petites images représentant Prométhée ou Hephaestos, sous la figure d'un nain. Je me bornerai ici à faire observer que l'on est ainsi visiblement ramené aux deux Kabvies de la Samothrace, mais, sans suivre davantage cette indication qui ne pourrait que m'éloigner de mon sujet, je reviens à ceci qu'évidemment entre Prométhée et Hephaestos, il y a un grand fond d'identité ; seulement puisque les mythes ne se confondent pas absolument, il faut se garder d'aller plus loin et se borner ici à les considérer comme représentant les deux faces d'une même notion. Tout à l'heure on verra, en effet, que c'est bien là le rôle qui leur appartient.

Maintenant, laissons pour le moment à l'écart cette double physionomie de Prométhée. Hephaestos, c'est Poséidon qu'il faut examiner. Quel rôle considérable jouait ce dieu dans la mythologie antique ; il n'est pas besoin d'y insister. C'était être bien grand que d'y avoir disputé la suprématie à Pallas-Athéné elle-même. — « Poséidon marin, vieille divinité », s'écrie un des interlocuteurs dans une des Comédies d'Aristophane.

On enseignait que Kalaeno, fille d'Atlas et de l'Océanide Pleione avait eu de Poséidon, Lykos et Euripyle ou bien c'était de Prométhée qu'elle avait eu Lykos et Khymaereus. Il y avait donc une confusion entre Prométhée et Poséidon, aussi bien qu'entre Prométhée et Hephaestos.

D'autre part, cet Erechtee, fils d'Hephaestos et de la Terre, presque fils de Pallas, mais, en tous cas, élevé par elle, était si réellement identifié avec Poséidon et représentait d'une façon tellement complète une des formes de ce dieu, qu'il portait le nom de Poséidon-Hephaestos et c'est comme tel qu'il avait un culte spécial à Athènes où, d'ailleurs, le pontife butade s'intitulait prêtre d'Erechthée-Poséidon. Si l'on se rappelle maintenant que le grand service par lequel Poséidon avait osé contrebalancer la puissance de Pallas, avait été de produire le cheval et que, de son côté, Prométhée, au dire d'Eschyle, avait, entr'autres services rendus à la race des hommes, appris le moyen de dompter et d'utiliser cet animal, on comprendra sans peine pourquoi le sanctuaire de Colone présentait, à la fois, comme il a été dit plus haut, les cultes unis de Prométhée, d'Hephaestos, de Pallas, de Poséidon, en les décorant du titre d'Hippias ou *Chevalins*.

Arrivés à ce point dans l'examen des mythes servant de thème à la trilogie eschylienne, on conçoit, tout naturellement, la pensée qu'on se trouve en présence de doctrines très anciennes et on s'explique fort aisément l'exclamation d'Aristophane citée tout à l'heure. Il s'agit ici de divinités bien

vieilles et dont la nature mérite de plus en plus d'être étudiée et approfondie. Ce n'est plus seulement pour suivre un instinct de composition artistique que le poète a montré Hephaestos si bénin et si doux pour Prométhée dans la scène où le forgeron divin est chargé par Zeus irrité d'enchaîner le Titan; ce n'est pas non plus sans un sens très profond qu'en attachant les fers, Hephaestos avoue le captif pour son parent et son ami; la vérité était, pour le spectateur, que sous l'autorité irrésistible de la Violence et de la Force, servantes du Dieu nouveau, Zeus, Hephaestos, le Dieu attique, était contraint à agir contre une de ses propres formes, Prométhée, Dieu attique comme lui-même. Il y avait donc là un mystère hiératique, d'un intérêt extrême pour tout le monde, mais particulièrement pour les initiés, si, toutefois, ceux-ci pouvaient atteindre aussi loin que nous allons le faire tout à l'heure dans les origines de la légende, ce que je crois.

Mais, avant d'aller plus loin, reportons-nous maintenant à la considération d'un autre personnage du *Prométhée enchaîné* et voyons pourquoi la sympathie du spectateur athénien ne lui était pas moins acquise à l'avance qu'à Prométhée, lui-même.

C'est Io. Elle joue un rôle proéminent dans la partie morale du drame, surtout. Elle amène les prophéties et c'est par elle que la composition eschylienne atteint au point culminant de son élévation. Or, Io résume, pour ainsi dire, en elle-même, tous les types qui contribuent à former l'hellénisme. Par son descendant Hercule, elle symbolise toutes les races héraclides et présente ainsi à l'esprit, aussi bien les légendes lacédémoniennes, celles des Doriens de tous les pays que celles même de la Macédoine. Par Acrisius et Danaé, elle évoque la mémoire de ce que le peuple argien avait de plus antique et de plus vénérable; par Lyncée et la Danaïde Hypermnestre, les légendes de Mycènes entrent en scène; enfin par Epaphure et Zeus-Belos, si elle attire l'Égypte et des grandeurs dans le cercle de son rayonnement, elle ne s'empare pas moins des magnificences de l'Asie aux bornes extrêmes de laquelle elle conduit la pensée au moyen de Persée et d'Andromède, descendante d'Io. C'est donc à bon droit que le poète athénien a choisi un pareil personnage, une si grande figure autour de laquelle et par laquelle se développe toute l'histoire mystique de la Grèce pour lui faire porter le sommet de la charpente de son œuvre. Il ne pouvait, en aucune façon, espérer rien de supérieur, il a saisi ce qui dominait le tout.

Et, maintenant, dans ce drame, on peut facilement apercevoir le fond tout entier à travers le développement que les siècles ont donné à la pensée initiale; on peut mettre le doigt sur la pensée abstraite qui est l'âme de toute cette représentation et cette pensée abstraite, la voici: en face de la race

hellénique primitive, dorienne, éolienne, ionienne, s'est produite, à l'aurore des terres, une lutte entre les formes les plus puissantes de l'énergie créatrice ; ces formes, on les nomme Zeus, Prométhée, Hephaestos, Pallas, Poséidon. Ces formes de l'énergie n'ont jamais cessé d'être considérées comme des manifestations de la substance matérielle, animée du souffle divin ; Zeus a été identifié avec l'air, Prométhée, Hephaestos, l'ont été avec le feu ; Poséidon a signifié l'eau ; Pallas et surtout Erechthée et l'auteur des Ceteobutades ont symbolisé la terre ; mais n'oublions pas néanmoins, gardons-nous de perdre de vue que ces identifications, ces attributions rigoureuses sentent déjà les époques relativement basses ; on voit, dans les mythes primitifs, plus de confusion, plus de désordre apparent régner dans les domaines des dieux ; c'est qu'en effet leurs domaines ne sont pas distincts et Zeus, Prométhée, Hephaestos, Pallas, Poséidon, Erechthée ne sont autre chose que des dénominations du feu primitif agissant dans ses différentes fonctions et donnant à la matière animée par lui ses apparences et ses fonctions diverses. Ainsi, le drame d'Eschyle était, incontestablement, pour les Initiés aux différents mystères, l'expression anthropomorphique des vérités les plus hautes de la cosmogonie admise.

Ici, nous nous trouvons, et non sans quelque surprise, au sein même des Védas indiens. Nous sommes en face de la doctrine exposée par les hymnes les plus anciens de la race ariane, ceux que chantaient les guerriers pasteurs de l'Aryavata, alors que cette expression géographique s'appliquait encore à la contrée située au nord et à l'ouest de l'Indus. Au moment où ces hymnes dont nous allons parler furent composés, les tribus Vianiennes tenaient encore à l'ancien tronc de la race blanche et, comme je l'ai montré ailleurs, les tribus scythiques d'où sortirent les Hellènes n'en étaient pas non plus détachées bien complètement.

Ces hymnes disent qu'Agni est le dieu sacrificateur ; à ce titre c'est Erechthée et son frère ; il y a, en même temps, le maître du Peuple, c'est-à-dire Zeus, et l'ami du monde. Mais il est essentiellement sage ; les prêtres, les Kawnas célèbrent sa prudence et voici Prométhée ; puis quand le chant sacré amène ces paroles : « Avant celui des autres immortels, nous prononcerons le nom admirable d'Agni ; c'est lui qui doit nous rendre à la grande Adite et nous faire revoir le père et la mère du monde », il s'agit évidemment de Zeus.

Agni est le feu ; mais le feu ne s'appelle pas seulement Agni. Il porte une quantité de noms différents et, absolument comme dans la légende grecque et d'après les mêmes procédés, il emprunte ses noms aux différentes conditions sous lesquelles on le place. Comme produisant la forme, par exemple, et dans le rôle de Vulcain et de Pallas, Agni se nomme Twachtri. Alors, il crée les œuvres d'art, il forge la

vieilles et dont la nature mérite de plus en plus d'être étudiée et approfondie. Ce n'est plus seulement pour suivre un instinct de composition artistique que le poète a montré Hephaestos si bénin et si doux pour Prométhée dans la scène où le forgeron divin est chargé par Zeus irrité d'enchaîner le Titan; ce n'est pas non plus sans un sens très profond qu'en attachant les fers, Hephaestos avoue le captif pour son parent et son ami; la vérité était, pour le spectateur, que sous l'autorité irrésistible de la Violence et de la Force, servantes du Dieu nouveau, Zeus, Hephaestos, le Dieu attique, était contraint à agir contre une de ses propres formes, Prométhée, Dieu attique comme lui-même. Il y avait donc là un mystère hiératique, d'un intérêt extrême pour tout le monde, mais particulièrement pour les initiés, si, toutefois, ceux-ci pouvaient atteindre aussi loin que nous allons le faire tout à l'heure dans les origines de la légende, ce que je crois.

Mais, avant d'aller plus loin, reportons-nous maintenant à la considération d'un autre personnage du *Prométhée enchaîné* et voyons pourquoi la sympathie du spectateur athénien ne lui était pas moins acquise à l'avance qu'à Prométhée, lui-même.

C'est Io. Elle joue un rôle proéminent dans la partie morale du drame, surtout. Elle amène les prophéties et c'est par elle que la composition eschylienne atteint au point culminant de son élévation. Or, Io résume, pour ainsi dire, en elle-même, tous les types qui contribuent à former l'hellénisme. Par son descendant Hercule, elle symbolise toutes les races héraclides et présente ainsi à l'esprit, aussi bien les légendes lacédémoniennes, celles des Doriens de tous les pays que celles même de la Macédoine. Par Acrisius et Danaé, elle évoque la mémoire de ce que le peuple argien avait de plus antique et de plus vénérable; par Lyncée et la Danaïde Hypermnestre, les légendes de Mycènes entrent en scène; enfin par Epaphure et Zeus-Belos, si elle attire l'Egypte et des grandeurs dans le cercle de son rayonnement, elle ne s'empare pas moins des magnificences de l'Asie aux bornes extrêmes de laquelle elle conduit la pensée au moyen de Persée et d'Andromède, descendante d'Io. C'est donc à bon droit que le poète athénien a choisi un pareil personnage, une si grande figure autour de laquelle et par laquelle se développe toute l'histoire mystique de la Grèce pour lui faire porter le sommet de la charpente de son œuvre. Il ne pouvait, en aucune façon, espérer rien de supérieur, il a saisi ce qui dominait le tout.

Et, maintenant, dans ce drame, on peut facilement apercevoir le fond tout entier à travers le développement que les siècles ont donné à la pensée initiale; on peut mettre le doigt sur la pensée abstraite qui est l'âme de toute cette représentation et cette pensée abstraite, la voici: en face de la race

hellénique primitive, doriennne, éolienne, ionienne, s'est produite, à l'aurore des terres, une lutte entre les formes les plus puissantes de l'énergie créatrice ; ces formes, on les nomme Zeus, Prométhée, Hephaestos, Pallas, Poséidon. Ces formes de l'énergie n'ont jamais cessé d'être considérées comme des manifestations de la substance matérielle, animée du souffle divin ; Zeus a été identifié avec l'air, Prométhée, Hephaestos, l'ont été avec le feu ; Poséidon a signifié l'eau ; Pallas et surtout Erechthée et l'auteur des Œteobutades ont symbolisé la terre ; mais n'oublions pas néanmoins, gardons-nous de perdre de vue que ces identifications, ces attributions rigoureuses sentent déjà les époques relativement basses ; on voit, dans les mythes primitifs, plus de confusion, plus de désordre apparent régner dans les domaines des dieux ; c'est qu'en effet leurs domaines ne sont pas distincts et Zeus, Prométhée, Hephaestos, Pallas, Poséidon, Erechthée ne sont autre chose que des dénominations du feu primitif agissant dans ses différentes fonctions et donnant à la matière animée par lui ses apparences et ses fonctions diverses. Ainsi, le drame d'Eschyle était, incontestablement, pour les Initiés aux différents mystères, l'expression anthropomorphique des vérités les plus hautes de la cosmogonie admise.

Ici, nous nous trouvons, et non sans quelque surprise, au sein même des Védas indiens. Nous sommes en face de la doctrine exposée par les hymnes les plus anciens de la race ariane, ceux que chantaient les guerriers pasteurs de l'Aryavcata, alors que cette expression géographique s'appliquait encore à la contrée située au nord et à l'ouest de l'Indus. Au moment où ces hymnes dont nous allons parler furent composés, les tribus Vianiennes tenaient encore à l'ancien tronc de la race blanche et, comme je l'ai montré ailleurs, les tribus scythiques d'où sortirent les Hellènes n'en étaient pas non plus détachées bien complètement.

Ces hymnes disent qu'Agni est le dieu sacrificateur ; à ce titre c'est Erechthée et son frère ; il y a, en même temps, le maître du Peuple, c'est-à-dire Zeus, et l'ami du monde. Mais il est essentiellement sage ; les prêtres, les Kawnas célèbrent sa prudence et voici Prométhée ; puis quand le chant sacré amène ces paroles : « Avant celui des autres immortels, nous prononcerons le nom admirable d'Agni ; c'est lui qui doit nous rendre à la grande Adite et nous faire revoir le père et la mère du monde », il s'agit évidemment de Zeus.

Agni est le feu ; mais le feu ne s'appelle pas seulement Agni. Il porte une quantité de noms différents et, absolument comme dans la légende grecque et d'après les mêmes procédés, il emprunte ses noms aux différentes conditions sous lesquelles on le place. Comme produisant la forme, par exemple, et dans le rôle de Vulcain et de Pallas, Agni se nomme Twachtri. Alors, il crée les œuvres d'art, il forge la

foudre d'Indra. Sous le nom de son prêtre Ionnahsina, il est enchaîné, il est attaché aux trois poteaux du bûcher sacré et on supplie Varonna de le délivrer. Voilà bien Prométhée, le feu, dont la flamme au bec aigu, vautour inexorable, ronge le foie ; et, cependant, la vie ne s'éteint pas chez Prométhée ; car le feu est éternel. Agni est aussi appelé « le fils de la Force ». La Terre, en effet, joue un grand rôle dans tout ce qui appartient au feu. Le commentateur indien assure que sans la Force on ne vient pas à bout de soumettre le feu, car c'est par la célébration rapide et violente donnée à l'instrument composé de deux morceaux de bois frottés l'un sur l'autre qu'on produit la flamme.

Agni est appelé l'heureux ami des autres dieux ; il a pris une forme humaine pour le bonheur de l'humanité. Il a donné l'origine à la famille sacrée des Angiras devenus ses prêtres, et ainsi on trouve des Ceteobutades indiens.

Enfin, voici Ua ; elle est fille de la Terre et elle circule sous la forme d'une vache, de triple couleur, rouge, blanche et noire suivant les différents aspects de la flamme. Ua, la vagabonde, c'est donc la flamme ? Elle va de çà et de là. C'est, en effet, la flamme ; mais quelquefois aussi, c'est le foyer de terre qui porte le feu ; et, ailleurs, c'est la prière qui lui est adressée. Voici la triple conception d'où est née la malheureuse amante de Zeus, aïeule d'Hercule.

Afin de montrer d'une façon plus complète encore à quel point les Grecs ont peu inventé leurs mythes, et combien ils sont restés fidèles aux traditions apportées de la Haute Asie par les émigrants doriens ou ioniens, voici ce que raconte le Vêda : Souryâ, la Céleste, se marie avec Soma. L'Adresse, Tachitti, a formé ses atours ; la Vue Tchakshono a surveillé sa toilette ; le Ciel et la Terre ont fourni sa parure ; les Chants ont préparé son char ; les Aswnis sont ses paranymphe ; Agni, lui-même, Prométhée, est son écuyer. C'est Pandore ; Serna s'approche d'elle ; il est perdu ; il est enchaîné ; toutes ses parures tombent. Ainsi s'explique le sens du mythe de Pandore, représentant l'action destructive du feu.

Quant au nom même du protagoniste dans le drame d'Eschyle, c'est le pramantha, ou arani, morceau de bois rapidement tourné sur un autre et faisant ainsi naître la flamme ; c'est pourquoi le Prométhée grec avait dérobé le feu à la roue du char du Soleil. Mais le nom de Prométhée se rapporte aussi à Pramati, ou « la Sagesse Prévoyante ». Il est encore à remarquer que le nom de Prométhée se retrouve dans le sanscrit pramathyns le Voleur, celui qui dérobe, et, en effet, Prométhée est le voleur par excellence, il a dérobé aux dieux, le moyen de donner la vie.

Enfin, pour terminer, le Mahabharata nomme parmi les amis et compagnons du Feu, les Pramathas ; ce sont des Daityas, ou Titans, ennemis originels des dieux, comme l'étaient, en effet, Prométhée et ses frères.

Ce qui ressort clairement de tout ceci, c'est qu'au temps où Eschyle écrivait sa trilogie de Prométhée, les pures traditions ariennes étaient encore conservées et vivantes à Athènes; que, malgré le peu que nous en savons, nous sommes autorisés à croire que les sanctuaires en savaient plus que nous; que les Grecs n'ont en aucune façon inventé leurs mythes et qu'ils y ont, probablement même, beaucoup moins ajouté que nous ne pensons et de tout ceci on doit conclure que les temps écoulés entre les époques historiques et celles où eurent lieu les migrations helléniques venues de l'Asie ont été infiniment plus courts qu'on ne croit; puisque les souvenirs antérieurs à ces migrations étaient restés si présents et si vivants. On approchera d'autant plus de la solution de ce problème qu'on multipliera davantage les comparaisons entre les mythes grecs et les mythes indiens et iraniens et, par suite, qu'on reportera en Asie, sur des territoires voisins du Caucase, la scène de la plupart des légendes d'Argos, de Mycènes, de Sycione, de Thèbes et d'Athènes.

foudre d'Indra. Sous le nom de son prêtre Ionnahsina, il est enchaîné, il est attaché aux trois poteaux du bûcher sacré et on supplie Varonna de le délivrer. Voilà bien Prométhée, le feu, dont la flamme au bec aigu, vautour inexorable, ronge le foie ; et, cependant, la vie ne s'éteint pas chez Prométhée ; car le feu est éternel. Agni est aussi appelé « le fils de la Force ». La Terre, en effet, joue un grand rôle dans tout ce qui appartient au feu. Le commentateur indien assure que sans la Force on ne vient pas à bout de soumettre le feu, car c'est par la célébration rapide et violente donnée à l'instrument composé de deux morceaux de bois frottés l'un sur l'autre qu'on produit la flamme.

Agni est appelé l'heureux ami des autres dieux ; il a pris une forme humaine pour le bonheur de l'humanité. Il a donné l'origine à la famille sacrée des Angiras devenus ses prêtres, et ainsi on trouve des Oteobutades indiens.

Enfin, voici Ua ; elle est fille de la Terre et elle circule sous la forme d'une vache, de triple couleur, rouge, blanche et noire suivant les différents aspects de la flamme. Ua, la vagabonde, c'est donc la flamme ? Elle va de çà et de là. C'est, en effet, la flamme ; mais quelquefois aussi, c'est le foyer de terre qui porte le feu ; et, ailleurs, c'est la prière qui lui est adressée. Voici la triple conception d'où est née la malheureuse amante de Zeus, aïeule d'Hercule.

Afin de montrer d'une façon plus complète encore à quel point les Grecs ont peu inventé leurs mythes, et combien ils sont restés fidèles aux traditions apportées de la Haute Asie par les émigrants doriens ou ioniens, voici ce que raconte le Véda : Souryâ, la Céleste, se marie avec Soma. L'Adresse, Tachitti, a formé ses atours ; la Vue Tchakshono a surveillé sa toilette ; le Ciel et la Terre ont fourni sa parure ; les Chants ont préparé son char ; les Aswnis sont ses paranymphe ; Agni, lui-même, Prométhée, est son écuyer. C'est Pandore ; Serna s'approche d'elle ; il est perdu ; il est enchaîné ; toutes ses parures tombent. Ainsi s'explique le sens du mythe de Pandore, représentant l'action destructive du feu.

Quant au nom même du protagoniste dans le drame d'Eschyle, c'est le pramantha, ou arani, morceau de bois rapidement tourné sur un autre et faisant ainsi naître la flamme ; c'est pourquoi le Prométhée grec avait dérobé le feu à la roue du char du Soleil. Mais le nom de Prométhée se rapporte aussi à Pramati, ou « la Sagesse Prévoyante ». Il est encore à remarquer que le nom de Prométhée se retrouve dans le sanscrit pramathyns le Voleur, celui qui dérobe, et, en effet, Prométhée est le voleur par excellence, il a dérobé aux dieux, le moyen de donner la vie.

Enfin, pour terminer, le Mahabharata nomme parmi les amis et compagnons du Feu, les Pramathas ; ce sont des Dai-tyas, ou Titans, ennemis originels des dieux, comme l'étaient, en effet, Prométhée et ses frères.

Ce qui ressort clairement de tout ceci, c'est qu'au temps où Eschyle écrivait sa trilogie de Prométhée, les pures traditions ariennes étaient encore conservées et vivantes à Athènes ; que, malgré le peu que nous en savons, nous sommes autorisés à croire que les sanctuaires en savaient plus que nous ; que les Grecs n'ont en aucune façon inventé leurs mythes et qu'ils y ont, probablement même, beaucoup moins ajouté que nous ne pensons et de tout ceci on doit conclure que les temps écoulés entre les époques historiques et celles où eurent lieu les migrations helléniques venues de l'Asie ont été infiniment plus courts qu'on ne croit ; puisque les souvenirs antérieurs à ces migrations étaient restés si présents et si vivants. On approchera d'autant plus de la solution de ce problème qu'on multipliera davantage les comparaisons entre les mythes grecs et les mythes indiens et iraniens et, par suite, qu'on reportera en Asie, sur des territoires voisins du Caucase, la scène de la plupart des légendes d'Argos, de Mycènes, de Sycione, de Thèbes et d'Athènes.

BIBLIOGRAPHIE



UNIVERSITY OF CHICAGO

BIBLIOGRAPHIE



BIBLIOGRAPHIE

I. — MANUSCRITS

1. — *Correspondance du Comte de Gobineau à Caroline de Gobineau, sa sœur* : Bibliothèque Nationale et Universitaire de Strasbourg. Ms. 3520, de la pièce 68 à la pièce 86. Lettres du 31 Mai 1869 au 23 juin 1869.
2. — *Correspondance du Comte de Gobineau à Mme de Gobineau, sa femme*. Bibliothèque Nationale et Universitaire de Strasbourg. Ms. 2522. Lettres du 22 Mars 1869 au 23 Juin 1871.
3. — *Correspondance politique. du Comte de Gobineau, Ministre de France au Brésil*. Archives du Ministère des Affaires Etrangères, Paris. Volumes 42 et 43 du fonds Brésil.
4. — *Lettres de Gobineau à sa marraine (Marie Dragoumis)*. 28 lettres, du 24 Février 1869 au 7 Avril 1870. (Propriété de Mme Marie Dragoumis, à Athènes).
5. — *Lettres de Gobineau à Zoé Dragoumis*. 28 lettres, du 29. Février 1869 au 7 Avril 1870. (Propriété de Mme Dragoumis, à Athènes).
6. — *Lettres à D. Pedro II, Empereur du Brésil*. 108 lettres de Gobineau, du 2 Août 1870 au 18 Septembre 1882. (Archives du Château d'Eu, Seine-Inférieure).

Ludwig Scheman — *Gobineau — Eine Biographie* — 1916, tome II, pag. 718, écrit : « J'ai eu une malchance toute spéciale au sujet des lettres adressées à D. Pedro. Quoiqu'on m'ait donné deux fois une réponse affirmative, Son Altesse Impériale Mme la Comtesse d'Eu n'a pas trouvé l'occasion de me laisser étudier ces lettres, et, maintenant que la distance entre nous et le monde français (1916) est si grande, il reste peu d'espoir que je puisse le faire dans un avenir prochain. » En réalité, ces lettres que Maurice Lange, lui aussi cherchait, étaient, comme les autres documents ayant appartenu à l'Empereur, enfouies dans des caisses et difficiles à consulter. Toutes ces archives sont maintenant parfaitement accessibles aux chercheurs, grâce au grand érudit et historien brésilien, M. Alberto Rangel, à qui S. A. I. D. Pedro d'Orléans e Bragança a confié le soin de leur classement.

7. — *Lettres de D. Pedro à Gobineau* : 86 lettres, de 1870 à 1882. (Bibliothèque Nationale et Universitaire de Strasbourg.)

Maurice Lange, (ouv. cité p. 164) dit que ces lettres attestent la persistance de l'amitié de Gobineau pour l'Empereur « comme la curiosité, la solidité de son esprit », et « qu'on n'en saurait trop souhaiter la publication ».

8. — Notes de Gobineau sur *Prométhée enchaîné* d'Eschyle (Archives du Château d'Eu).

II. — IMPRIMES

- A. — OUVRAGES CONSULTÉS SUR LA VIE ET L'ŒUVRE DE GOBINEAU.

Ludwig Scheman : *Gobineau, Eine, Bibliographie* (1^{re} partie, de 1816 à 1864).

Trubner, Strabourg, in-8°, 1916, 750 pages.

Cet ouvrage a été l'œuvre de toute la vie, bien plus, le testament de Scheman qui écrit dans sa préface (p. XXIV) : « An diesen Buche un seinen Seitenarbeiten habe ich jakrelang in guten wie bösen Tagen ununterbrochen gesonnet und feschoffen, sodass ich meine Leser wohl bitten darf es als mein allerpersönlichstes Testament zu betrachten. Was mich an hohem und grossem im Leben bewegt hat, spiegelt sich bis zu einem gewissen Grad darin wieder, un es würde mein schönster Lohn für die langjährige Arbeit sein, wenn ich von der vielen Erhebung, die sie mir Gebracht hat nur ein Teil auf meine Leser übertragen Könnte. »

« A ce livre et aux travaux accessoires qu'il a entraînés j'ai réfléchi et travaillé durant des années sans interruption, au cours de bonnes et de mauvaises journées ; aussi puis-je demander à mon lecteur de le considérer comme mon testament personnel. Tout ce qui, durant ma vie m'a ému dans le domaine du sublime et du grand, s'y reflète jusqu'à un certain point, et ce serait, pour moi, la plus belle récompense de ce travail de longues années, si je pouvais transmettre à mes lecteurs, ne serait-ce qu'une partie des moments sublimes qu'il m'a procurés. »

Robert Dreyfus : *La vie et les prophéties du Comte de Gobineau* : sans date, Paris, Calman-Lévy, in-18, 541 p.

Recueil des causeries données à l'Ecole des Hautes Etudes Sociales durant l'hiver 1904-1905, et publiées d'abord en 1905 dans les « Cahiers de la Quinzaine » de Charles Péguy.

BIBLIOGRAPHIE

I. — MANUSCRITS

1. — *Correspondance du Comte de Gobineau à Caroline de Gobineau, sa sœur*. Bibliothèque Nationale et Universitaire de Strasbourg. Ms. 3520, de la pièce 68 à la pièce 86. Lettres du 31 Mai 1869 au 23 juin 1869.
2. — *Correspondance du Comte de Gobineau à Mme de Gobineau, sa femme*. Bibliothèque Nationale et Universitaire de Strasbourg. Ms. 2522. Lettres du 22 Mars 1869 au 23 Juin 1871.
3. — *Correspondance politique du Comte de Gobineau, Ministre de France au Brésil*. Archives du Ministère des Affaires Etrangères, Paris. Volumes 42 et 43 du fonds Brésil.
4. — *Lettres de Gobineau à sa marraine (Marie Dragoumis)*. 28 lettres, du 24 Février 1869 au 7 Avril 1870. (Propriété de Mme Marie Dragoumis, à Athènes).
5. — *Lettres de Gobineau à Zoé Dragoumis*. 28 lettres, du 29 Février 1869 au 7 Avril 1870. (Propriété de Mme Dragoumis, à Athènes).
6. — *Lettres à D. Pedro II, Empereur du Brésil*. 108 lettres de Gobineau, du 2 Août 1870 au 18 Septembre 1882. (Archives du Château d'Eu, Seine-Inférieure).

Ludwig Scheman — *Gobineau — Eine Biographie* — 1916, tome II, pag. 718, écrit : « J'ai eu une malchance toute spéciale au sujet des lettres adressées à D. Pedro. Quoiqu'on m'ait donné deux fois une réponse affirmative, Son Altesse Impériale Mme la Comtesse d'Eu n'a pas trouvé l'occasion de me laisser étudier ces lettres, et, maintenant que la distance entre nous et le monde français (1916) est si grande, il reste peu d'espoir que je puisse le faire dans une avenir prochain. » En réalité, ces lettres que Maurice Lange, lui aussi cherchait, étaient, comme les autres documents ayant appartenu à l'Empereur, enfouies dans des caisses et difficiles à consulter. Toutes ces archives sont maintenant parfaitement accessibles aux chercheurs, grâce au grand érudit et historien brésilien, M. Alberto Rangel, à qui S. A. I. D. Pedro d'Orléans e Bragança a confié le soin de leur classement.

7. — *Lettres de D. Pedro à Gobineau* : 86 lettres, de 1870 à 1882. (Bibliothèque Nationale et Universitaire de Strasbourg.)

Maurice Lange, (ouv. cité p. 164) dit que ces lettres attestent la persistance de l'amitié de Gobineau pour l'Empereur « comme la curiosité, la solidité de son esprit », et « qu'on n'en saurait trop souhaiter la publication ».

8. — Notes de Gobineau sur *Prométhée enchaîné* d'Eschyle (Archives du Château d'Eu).

II. — IMPRIMES

A. — OUVRAGES CONSULTÉS SUR LA VIE ET L'ŒUVRE DE GOBINEAU.

Ludwig Scheman : *Gobineau, Eine, Bibliographie* (1^{re} partie, de 1816 à 1864).

Trubner, Strabourg, in-8°, 1916, 750 pages.

Cet ouvrage a été l'œuvre de toute la vie, bien plus, le testament de Scheman qui écrit dans sa préface (p. XXIV) : « An diesen Buche un seinen Seitenarbeiten habe ich jakrelang in guten wie bösen Tagen ununterbrochen gesonnet und feschaffen, sodass ich meine Leser wohl bitten darf es als mein allerpersönlichstes Testament zu betrachten. Was mich an hohem und grossem im Leben bewegt hat, spiegelt sich bis zu einem gewissen Grad darin wieder, un es würde mein schönster Lohn für die langjährige Arbeit sein, wenn ich von der vielen Erhebung, die sie mir Gebracht hat nur ein Teil auf meine Leser übertragen Könnte. »

« A ce livre et aux travaux accessoires qu'il a entraînés j'ai réfléchi et travaillé durant des années sans interruption, au cours de bonnes et de mauvaises journées ; aussi puis-je demander à mon lecteur de le considérer comme mon testament personnel. Tout ce qui, durant ma vie m'a ému dans le domaine du sublime et du grand, s'y reflète jusqu'à un certain point, et ce serait, pour moi, la plus belle récompense de ce travail de longues années, si je pouvais transmettre à mes lecteurs, ne serait-ce qu'une partie des moments sublimes qu'il m'a procurés. »

Robert Dreyfus : *La vie et les prophéties du Comte de Gobineau* : sans date, Paris, Calman-Lévy, in-18, 541 p.

Recueil des causeries données à l'Ecole des Hautes Etudes Sociales durant l'hiver 1904-1905, et publiées d'abord en 1905 dans les « Cahiers de la Quinzaine » de Charles Péguy.

Correspondance entre Alexis de Tocqueville et Arthur de Gobineau : (1843-1850), publiée par L. Scheman, Plon, Paris, in-8°, 1909, VII-355 pages.

Correspondance inédite de Gobineau sur son voyage avec l'Empereur du Brésil : présentée par Paul Souday (Nouvelle Revue Critique, 1^{er} Février 1923).

Louis de Gonzague-Frick : *Gobineau et Dom Pedro II* (Comœdia, 21 Février 1923).

Europe : Revue mensuelle, 1^{er} Octobre 1923, numéro consacré au Comte de Gobineau.

Maurice Lange : *Le Comte Arthur de Gobineau, étude biographique et critique* (Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, fasc. 22). Strasbourg, 1924, gr. 8°, VIII-298 pages et une planche.

Marcel Brion : *Gobineau voyageur et conteur*. Les Nouvelles Littéraires, 24 Septembre 1924.

J. N. Faure-Biguet : *Gobineau* (Le roman des grandes existences), Plon, Paris, in-16, 1930, 343 pages.

Correspondance entre Gobineau et Prokesch (1854-1876) : Publiée par Clément Serpeille de Gobineau, avec deux portraits hors-texte et un fac-similé, Plon, Paris, gr. 8°, 1933, IV-407 pages.

La Nouvelle Revue Française : *Gobineau et le Gobinisme* (Numéro spéciale consacré à Gobineau). 1^{er} Février 1934 ; particulièrement : *Gobineau et le mouvement gobiniste*, tableau complet dû à M. Clément Serpeille de Gobineau et Georges Raeders : *Gobineau et l'Empereur D. Pedro II* (lettre inédite).

B. — QUELQUES TRAVAUX CONSULTÉS SUR LE BRÉSIL ET L'EMPEREUR D. PEDRO II.

Ferdinand Denis : *Le Brésil, l'Univers pittoresque*, Firmin-Didot, Paris, 1837, gr. 8°, 376 pages sur 2 col., nombreuses illustrations et une carte.

A. L. Jarraux : *Bibliographie brésilienne* : Catalogue des ouvrages français et latins relatifs au Brésil (1500-1898) par A.-L. Jarraux, ex-libraire à Saint-Paul (Brésil). Paris, Chadenat, libraire, 17, Quai des Grands-Augustins, et Jablonski, Vogt et Cie, 15, rue d'Hauteville, 1898, 4°, 400 pages.

Afonso Celso, da Academia Brasileira de Letras : *O Imperador no Exílio*, Alves, Rio de Janeiro, s. d. (1895) in-16 LXXXVIII, 205 pages.

Georges Raeders : *Pasteur et Brésil* (correspondance inédite entre D. Pedro II et Pasteur), Revue de l'Amérique latine, numéros de Septembre et d'Octobre 1931, p. 193 à 202 et p. 289 et 297.

B. Mossé : *Dom Pedro II*, Firmin-Didot, Paris, 1889, in-16°, 451 pages.

Mario de Lima Barbosa : *Les Français dans l'histoire du Brésil* : Briguet-Rio, Blanchard, Paris, 1933, gr. 8°, 482 pages (35 illustrations dans le texte).

Contribuições para a Biographia de D. Pedro II (parte Ia) : Revista do Instituto Historico e Geografico Brasileiro, tomo especial. Imprensa Nacional, Rio de Janeiro, 1925, gr. 8°, 994 pages.

Ernesto Mattoso : *Cousas do meu tempo* (Bordeaux, Imprimerie Gounouilhoul 1916, in-8°, 338 pages).

Georges Raeders : *D. Pedro II, Empereur du Brésil, et M. Renan* (correspondance inédite de Renan). « Le Temps », 22 juillet 1934.

C. — OUVRAGES CITÉS DU COMTE DE GOBINEAU.

Comte de Gobineau : *Trois ans en Asie*, Grasset, Paris, in-16°, 1933, 2 vol. : 1^{er} vol. VIII, 310 pages, 2^e vol. 283 pages.

Essai sur l'inégalité des races humaines, par le Comte de Gobineau, Ancien ministre de France en Perse, en Grèce, au Brésil et en Suède. Membre de la Société Asiatique de Paris. Quatrième édition, précédée d'un avant-propos et d'une biographie de l'auteur. 2 vol., Librairie de Paris, in-18 jésus, s. d. 1^{er} vol. XXXj, 561 p., 2^e vol., 564 pages.

Comte de Gobineau : *Les Pléiades*, Sans Pareil, Paris, 1921, in-8°, 398 pages.

Comte de Gobineau : *Les Nouvelles Asiatiques*, nouvelle édition, précédée d'un avant-propos de T. de Visan (6^e édit.) Perrin, Paris, 1922, in-16°, XII-367 pages.

- Correspondance entre Alexis de Tocqueville et Arthur de Gobineau* : (1843-1850), publiée par L. Scheman, Plon, Paris, in-8°, 1909, VII-355 pages.
- Correspondance inédite de Gobineau sur son voyage avec l'Empereur du Brésil* : présentée par Paul Souday (Nouvelle Revue Critique, 1^{er} Février 1923).
- Louis de Gonzague-Frick : *Gobineau et Dom Pedro II* (Comœdia, 21 Février 1923).
- Europe* : Revue mensuelle, 1^{er} Octobre 1923, numéro consacré au Comte de Gobineau.
- Maurice Lange : *Le Comte Arthur de Gobineau, étude biographique et critique* (Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, fasc. 22). Strasbourg, 1924, gr. 8°, VIII-298 pages et une planche.
- Marcel Brion : *Gobineau voyageur et conteur*. Les Nouvelles Littéraires, 24 Septembre 1924.
- J. N. Faure-Biguet : *Gobineau* (Le roman des grandes existences), Plon, Paris, in-16, 1930, 343 pages.
- Correspondance entre Gobineau et Prokesch* (1854-1876) : Publiée par Clément Serpeille de Gobineau, avec deux portraits hors-texte et un fac-similé, Plon, Paris, gr. 8°, 1933, IV-407 pages.
- La Nouvelle Revue Française : *Gobineau et le Gobinisme* Numéro spéciale consacré à Gobineau). 1^{er} Février 1934 ; particulièrement : *Gobineau et le mouvement gobiniste*, tableau complet dû à M. Clément Serpeille de Gobineau et Georges Raeders : *Gobineau et l'Empereur D. Pedro II* (lettre inédite).
- B. — QUELQUES TRAVAUX CONSULTÉS SUR LE BRÉSIL ET L'EMPEREUR D. PEDRO II.
- Ferdinand Denis : *Le Brésil*, l'Univers pittoresque, Firmin-Didot, Paris, 1837, gr. 8°, 376 pages sur 2 col., nombreuses illustrations et une carte.
- A. L. Jarraux : *Bibliographie brésilienne* : Catalogue des ouvrages français et latins relatifs au Brésil (1500-1898) par A.-L. Garraux, ex-libraire à Saint-Paul (Brésil). Paris, Chadenat, libraire, 17, Quai des Grands-Augustins, et Jablonski, Vogt et Cie, 15, rue d'Hauteville, 1898, 4°, 400 pages.

Affonso Celso, da Academia Brasileira de Letras : *O Imperador no Exílio*, Alves, Rio de Janeiro, s. d. (1895) in-16 LXXXVIII, 205 pages.

Georges Raeders : *Pasteur et Brésil* (correspondance inédite entre D. Pedro II et Pasteur). Revue de l'Amérique latine, numéros de Septembre et d'Octobre 1931, p. 193 à 202 et p. 289 et 297.

B. Mossé : *Dom Pedro II*, Firmin-Didot, Paris, 1889, in-16°, 451 pages.

Mario de Lima Barbosa : *Les Français dans l'histoire du Brésil* : Brigue-Rio, Blanchard, Paris, 1933, gr. 8°, 482 pages (35 illustrations dans le texte).

Contribuições para a Biographia de D. Pedro II (parte Ia) : Revista do Instituto Historico e Geografico Brasileiro, tomo especial. Imprensa Nacional, Rio de Janeiro, 1925, gr. 8°, 994 pages.

Ernesto Mattoso : *Cousas do meu tempo* (Bordeaux, Imprimerie Gounouilhau 1916, in-8°, 338 pages).

Georges Raeders : *D. Pedro II, Empereur du Brésil, et M. Renan* (correspondance inédite de Renan). « Le Temps », 22 juillet 1934.

C. — OUVRAGES CITÉS DU COMTE DE GOBINEAU.

Comte de Gobineau : *Trois ans en Asie*, Grasset, Paris, in-16°, 1933, 2 vol. : 1^{er} vol. VIII, 310 pages, 2^e vol. 283 pages.

Essai sur l'inégalité des races humaines, par le Comte de Gobineau, Ancien ministre de France en Perse, en Grèce, au Brésil et en Suède. Membre de la Société Asiatique de Paris. Quatrième édition, précédée d'un avant-propos et d'une biographie de l'auteur. 2 vol., Librairie de Paris, in-18 jésus, s. d. 1^{er} vol. XXXj, 561 p., 2^e vol., 564 pages.

Comte de Gobineau : *Les Pléiades*, Sans Pareil, Paris, 1921, in-8°, 398 pages.

Comte de Gobineau : *Les Nouvelles Asiatiques*, nouvelle édition, précédée d'un avant-propos de T. de Visan (6^e édit.) Perrin, Paris, 1922, in-16°, XII-367 pages.

TABLE DES MATIERES

Préface	7
Ch. I. — Gobineau, nommé Ministre au Brésil, quitte Athènes (Septembre 1868)	10
Ch. II. — Gobineau, à Paris, cherche à « éviter » le Brésil	13
Ch. III. — Le Voyage : Lisbonne et le Portugal (Février 1869)	15
Ch. IV. — L'arrivée au Brésil	20
Ch. V. — Première entrevue avec D. Pedro II, Empereur du Brésil (Mars 1869)	24
Ch. VI. — Premiers contacts avec la nature brésilienne.	29
Ch. VII. — Le personnel de la Légation et des missions étrangères	33
Ch. VIII. — La vie à Rio en 1869	35
Ch. IX. — La Semaine Sainte à Rio (Mars 1869)	38
Ch. X. — Gobineau et l'Empereur	44
Ch. XI. — Les Brésiliens, d'après Gobineau	51
Ch. XII. — Les Français : Taunay	55
Ch. XIII. — Les travaux diplomatiques	58
Ch. XIV. — Les travaux diplomatiques (suite) : La question de l'esclavage	70
Ch. XV. — L'ouverture des Chambres (Mai 1869)	79
Ch. XVI. — Le travail littéraire	82
Ch. XVII. — La sculpture	86
Ch. XVIII. — La musique, les lectures	88
Ch. XIX. — Gobineau et la littérature brésilienne	91
Ch. XX. — Voyage dans l'Etat de Minas avec l'Empereur (Juillet 1869)	96
Ch. XXI. — Une « histoire » de Gobineau (Juil. 1869).	100
Ch. XXII. — Gobineau quitte le Brésil (Mai 1870)	104
Ch. XXIII. — Le Brésil dans l'œuvre de Gobineau	107
Conclusion. — Relations de Gobineau et de l'Empereur du Brésil jusqu'en 1882	111

DOCUMENTS ANNEXES

I. — Gobineau : <i>Un voyage à Minas Geraes</i> (1869) ...	123
II. — Gobineau : <i>Le Brésil en 1873</i>	130
III. — Gobineau : <i>Notes sur le Prométhée enchaîné</i> ..	155
Bibliographie	165

TABLE DES MATIERES

Préface	7
Ch. I. — Gobineau, nommé Ministre au Brésil, quitte Athènes (Septembre 1868)	10
Ch. II. — Gobineau, à Paris, cherche à « éviter » le Brésil	13
Ch. III. — Le Voyage : Lisbonne et le Portugal (Février 1869)	15
Ch. IV. — L'arrivée au Brésil	20
Ch. V. — Première entrevue avec D. Pedro II, Empereur du Brésil (Mars 1869)	24
Ch. VI. — Premiers contacts avec la nature brésilienne.	29
Ch. VII. — Le personnel de la Légation et des missions étrangères	33
Ch. VIII. — La vie à Rio en 1869	35
Ch. IX. — La Semaine Sainte à Rio (Mars 1869)	38
Ch. X. — Gobineau et l'Empereur	44
Ch. XI. — Les Brésiliens, d'après Gobineau	51
Ch. XII. — Les Français : Taunay	55
Ch. XIII. — Les travaux diplomatiques	58
Ch. XIV. — Les travaux diplomatiques (suite) : La question de l'esclavage	70
Ch. XV. — L'ouverture des Chambres (Mai 1869)	79
Ch. XVI. — Le travail littéraire	82
Ch. XVII. — La sculpture	86
Ch. XVIII. — La musique, les lectures	88
Ch. XIX. — Gobineau et la littérature brésilienne	91
Ch. XX. — Voyage dans l'Etat de Minas avec l'Empereur (Juillet 1869)	96
Ch. XXI. — Une « histoire » de Gobineau (Juil. 1869).	100
Ch. XXII. — Gobineau quitte le Brésil (Mai 1870)	104
Ch. XXIII. — Le Brésil dans l'œuvre de Gobineau	107
Conclusion. — Relations de Gobineau et de l'Empereur du Brésil jusqu'en 1882	111

DOCUMENTS ANNEXES

I. — Gobineau : <i>Un voyage à Minas Geraes</i> (1869) ...	123
II. — Gobineau : <i>Le Brésil en 1873</i>	130
III. — Gobineau : <i>Notes sur le Prométhée enchaîné</i> ..	155
Bibliographie	165

I M P R I M E R I E
M. R I V I È R E
14, Rue Favart, 14
P A R I S - 2 °

IMPRIMERIE
M. RIVIÈRE
14, Rue Favart, 14
P A R I S - 2 •
